



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

J. 10.

Minto

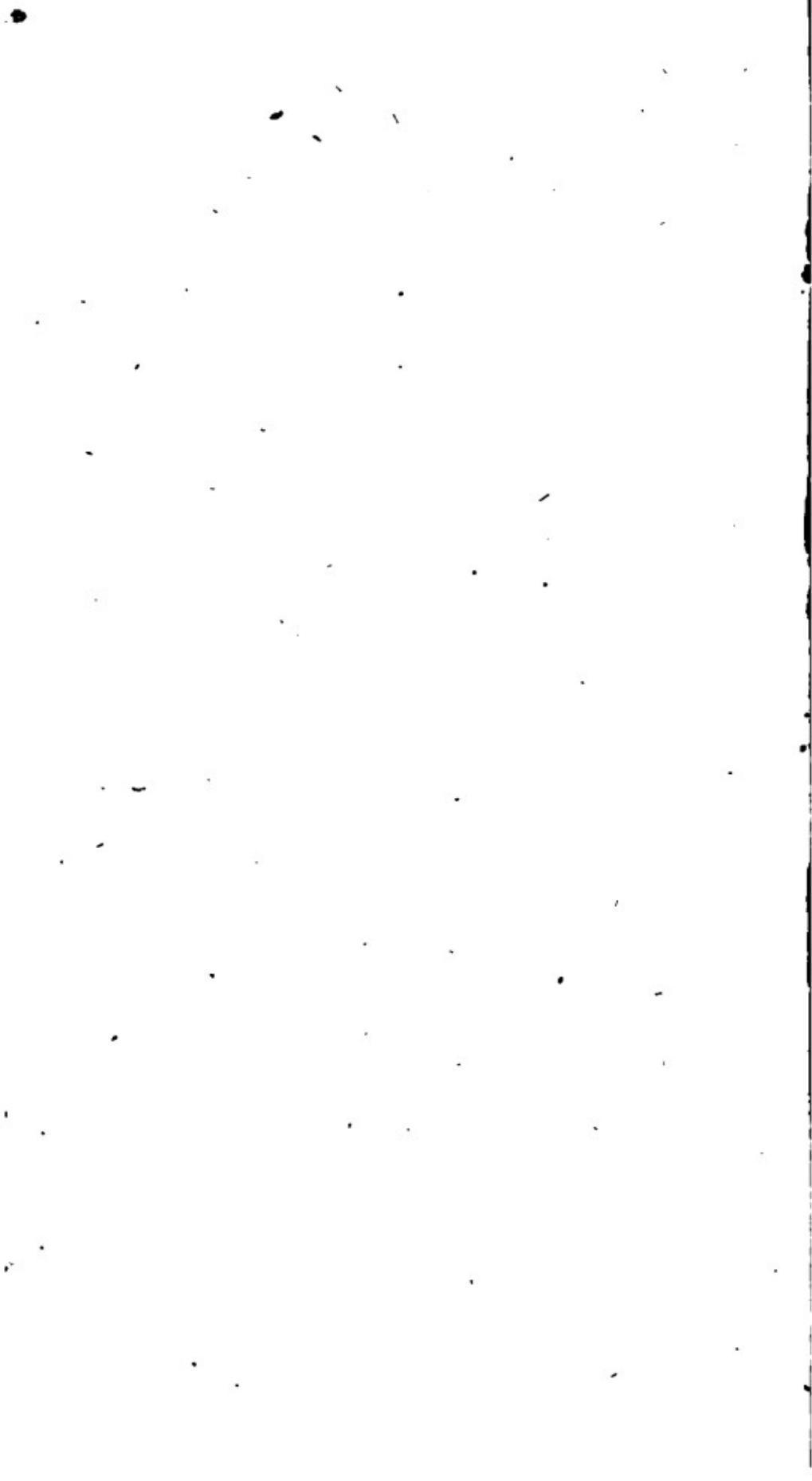
Regnard

J. #. 11

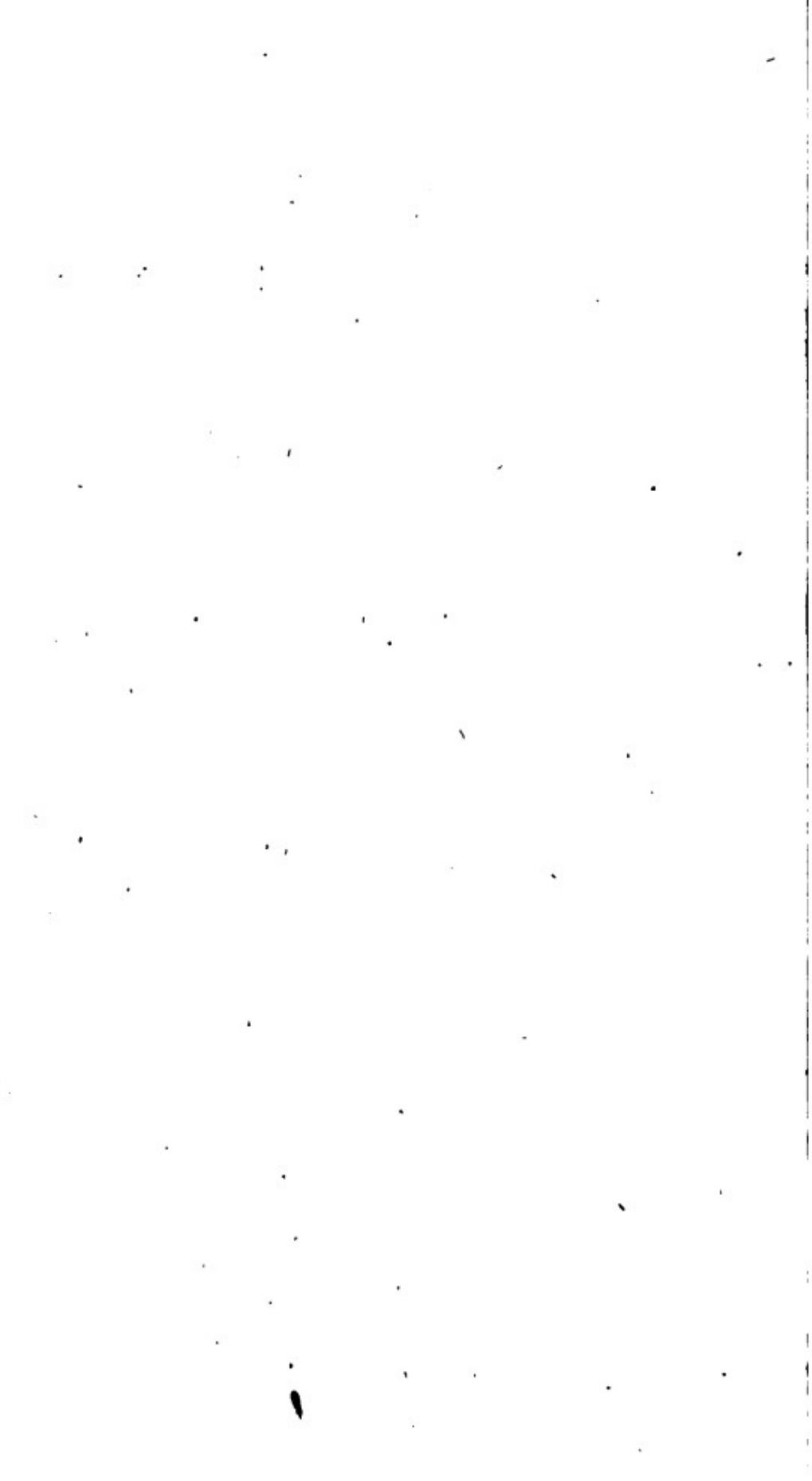


3
11
Vet. Fr. II A. 46













Bercherham sculp.

B. Picart inv.

LES
OEUVRES
DE
M^R. REGNARD.
TOME I.



A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. XI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

**PIECES CONTENUES
dans ce I. Volume.**

LA SERENADE.

LE BAL.

LE JOUEUR..

LE DISTRAIT.

LE RETOUR IMPREVU.

**ATTENDEZ-MOI SOUS.
L'ORME.**







La Serenade.

LA
SERENADE,
COMEDIE.

Par MR. REGNARD,
REPRESENTE'E EN 1693.



A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.
M. DCC. X.

A C T E V R S.

MR. GRIFON, Pere de Valere.

VALERE, Amant de Leonore.

Mad. ARGANTE, Mere de Leonore.

LEONORE.

Mr. MATHIEU.

SCAPIN, Valet de Valere.

MARINE, Servante de Mad. Argante.

CHAMPAGNE, Valet de Mr. Mathieu.

. **Musiciens & Danseurs.**

La Scene est à Paris.



L A
SERENADE,
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.
Mr. MATHIEU, MARINE,

M A R I N E.



E vous dis encore une fois , que
Madame n'est pas au logis , & qu'il
faut que vous reveniez , si vous vou-
lez lui parler.

Mr. M A T H I E U.

A la bonne heure , je reviendrai. Cependant ,
Marine , dis-lui que j'ai vendu un Colier à la
personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

M A R I N E.

Je voudrois , Monsieur Mathieu , que vous
fussiez étranglé par votre gorge , avec votre
diantre de Colier. C'est donc vous qui vous êtes
mêlés

4 LA SERENADE,

mêlé de cette affaire ? Ne devriez-vous pas songer que les mariages legitimes ne sont point de votre compétence ? Un Courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

MR. MATHIEU.

A Dieu ne plaît, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'est un métier trop perilleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sauroit garantir, & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Ouy, mais ceux qui font des mariages ne s'embarrassent gueres du succès ; & quand ils ont reçu leur pot de vin, & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un Collier ?

MR. MATHIEU.

Je vais le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas là ce que je demande ; quel homme est-ce ?

MR. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, & fort gouteux.

MARINE.

Que la peste te crève !

MR. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes ; mais, comme vous savez, entre l'utile & l'agréable il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Ouy, pour des ladres comme vous, qui ne

COMEDIE.

connoissent d'autre bonheur que celui d'assurer du bien ; & de faire travailler leur argent à gros , & très-gros intérêt : mais pour une jeune personne , comme Leonore , qui cherche à passer ses jours dans le plaisir , vous trouverez bon , s'il vous plaît , vous & Madame sa mère , qu'elle préfere l'agréable à l'utile . & que moi de mon côté , je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là .

MR. MATHIEU.

Helas ! ma pauvre enfant , romps , casse le mariage en mille pieces , je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même en cas de besoin , pourvû que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

MARINE.

Un peu grassement ! Eh mort de ma vie , n'êtes-vous pas déjà assez gras ? Allez , vous devriez mourir de honte , d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

MR. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse ; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantôt une Serenade à sa Maîtresse : Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble ; n'y en a-t'il point quelqu'un de tes amis , à qui tu voulus faire gagner cet argent-là ?

MARINE.

Qu'il aille au diable avec sa Serenade. Je vais songer à lui donner l'aubade , moi.

MR. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-tems avec toi , je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi , je m'y ennuie toujours.

LA SERENADE,
MR. MATHIEU.

Adieu.

M A R I N E *seule.*

Je prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisses casier le cou. Il n'y auroit pas grand mal, quand tous ces maquignons de mariages-là serroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere ! Il ne sçait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de ma Maîtresse. Voici son Valet à propos.

S C E N E II.

S C A P I N, M A R I N E.

S C A P I N.

Bon jour, ma charmante.

M A R I N E.

Bon jour, mon adorable.

S C A P I N.

Comment se porte ta Maîtresse ?

M A R I N E.

Mal.

S C A P I N.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

M A R I N E.

Et ton Maître ?

S C A P I N.

Il se porteroit assez bien, s'il avoit un peu plus d'argent.

M A R I N E.

Je n'ai jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

S C A -

COMÉDIE.

7

S C A P I N.

Monsieur Grifon, son pere, est bien riche,
mais il est bien ladre.

M A R I N E.

Nous nous en appercevons.

S C A P I N.

Tel que tu me vois, je sers mon Maître sans
gages, & *incognito*.

M A R I N E.

Comment *incognito* ?

S C A P I N.

Ouy, Monsieur Grifon ne sçait pas que son
fils a l'honneur d'être à moi, il ne me connoit
pas même, je loge en ville, & je vis d'emprunt.

M A R I N E.

Tu fais souvent mauvaise chere.

S C A P I N.

Aflez. Cela n'empêche pas que je ne nou-
risse quelquefois mon Maître, quand il est mal
avec son pere.

M A R I N E.

Voilà un beau ménage !

S C A P I N.

Hé, dis-moi un peu...

M A R I N E.

Je n'ai rien à te dire. Tien, rends cette let-
tre-là à ton Maître.

S C A P I N.

Comme tu fais Marine ! regarde-moi un peu.

M A R I N E.

Hé bien, que me veux-tu ?

S C A P I N.

Vous plairoit-il seulement, ô Beauté Leo-
parde ! me dire le contenu de cette lettre ?

8 LA SERENADE,

M A R I N E.

Je n'ai pas le tems.

S C A P I N.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil,
quand je te prie de ne dire mot!

M A R I N E.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on sou-
haite.

S C A P I N.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te tai-
re, Marine, c'est le moyen de te faire parler.

M A R I N E.

Je parlerai, s'il me plaît.

S C A P I N.

Et tant qu'il te plaira.

M A R I N E.

Et me tairai, si je veux.

S C A P I N.

Dis, si tu peux, mon enfant ; cela est difficile.

M A R I N E.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher
de parler !

S C A P I N.

Je n'ai garde.

M A R I N E.

Voilà encore un plaisant visage, pour fermer
la bouche à une femme !

S C A P I N.

Fort bien.

M A R I N E.

Ni toi, ni ton pere, ni ta mere, ni toute ta
peste de generation, ne me feroit pas rabattre
une sillabe.

S C A P I N.

Quelle est agreeable !

COMEDIE.

9

M A R I N E.

Quand on parle bien , on ne parle jamais trop.

S C A P I N.

Tu ne devrois pas parler souvent.

M A R I N E.

Va,va, quand je serai morte, je me tairai assez.

S C A P I N.

Jamais tant que tu auras parlé.

M A R I N E.

Tu voudrois donc sçavoir le contenu de la let-
tre ?

S C A P I N.

Moi, point du tout , je ne veux rien sçavoir.

MARINE & SCAPIN parlent ensemble.

M A R I N E.

Oh , tu sçauras pourtant malgré que tu en
ayes , que ma Maitresse se marie aujourd'hui
avec un homme qu'elle n'a jamais vu ; que sa
mère a terminé l'affaire ; qu'elle prie Valere ...
Que la peste te crève , adieu.

S C A P I N.

Oh , tu auras menti , & il ne sera pas dit que
tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux
rien sçavoir , laisse - moi en repos , garde tes
nouvelles pour un autre. Le diable guisse t'é-
trangler , adieu.

S C E N E III.

S C A P I N seul.

P Ar ma foi c'est une charmante chose qu'u ne
femme ! Quelle docilité d'esprit ! quelle
complaisance ! Voila une des plus raisonnables
que je connoisse. Mais je m'amuse ici , & je dois
aller promptement porter cette lettre à mon
Mai-

10 LA SERENADE,

Maître, car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux, dit impatient; & qui dit impatient, suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul, que le bon jour. Mais le voila.

S C E N E I V.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

HE' bien, Scapin, apprens-moi des nouvelles de Leonore. L'as-tu veue? que t'a dit Marine?

SCAPIN.

Marine? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sçauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant!

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien; mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Leonore; & le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALERE.

Quoi, que dis-tu? parle, explique-toi. Renoncer à Leonore!

SCAPIN.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

V A-

COMEDIE.

11

V A L E R E.

Quoi, tu n'as pu penetrer.....

S C A P I N.

Oh, Monsieur, Marine est une fille imperméable.

V A L E R E.

Que je suis malheureux!

S C A P I N.

Elle m'a seulement donné une petite lettre, qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

V A L E R E.

Eh donne donc, maraut, donne donc.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, nous sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma Mere prétend me marier à un homme que je ne connois point. Détournez le malheur qui nous menace, & soyez certain que je choisirai plutôt la mort, que d'être jamais à d'autre qu'à vous.

Scapin?

S C A P I N.

Monsieur?

V A L E R E.

Que dis-tu de cette lettre-là?

S C A P I N.

Je dis, Monsieur, que ce n'est pas là une lettre de change.

V A L E R E.

Et je me laisserai enlever Leonore? Non, non, Scapin, à quelque prix que ce soit, il faut empêcher.....

S C A P I N.

Monsieur, le Ciel m'a donné des talents merveilleux pour faire des mariages; & je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a gueres de jour qu'il

LA SERENADE,
qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains.
J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie,
qui n'ont jamais été achevez ; mais j'aime trop
la propagation de l'espece , pour avoir le cou-
rage d'en rompre aucun.

V A L E R E .

Que tu fais mal-à-propos Je n'auvais plaisir!
Il faut

S C A P I N .

Paix , voici vôtre Pere. Le vilain Usurier ,
qui nous vendit si cher l'argent l'année passée ,
est avec lui.

V A L E R E .

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

S C A P I N .

Il seroit mal adressé. Ecoutons.

S C E N E V.

Mr. GRIFON , Mr. MATHIEU ,
VALERE , SCAPIN .

MR. G R I F O N .

J E vous donnai il y a huit jours , un sac de
mille francs à faire valoir , dont j'ai votre
billet , Monsieur Mathieu.

MR. M A T H I E U .

Cela est vrai , Monsieur Grifon.

S C A P I N à part .

Le bon homme negocie avec les usuriers au-
ssi-bien que nous , mais ce n'est pas de la mê-
me maniere.

MR. G R I F O N .

Nous sommes convenus à trois mille huit cens
livres ; ce sont encore deux cens Louis qu'il faut
vous

COMEDIE.

13

vous donner pour le Colier , Monsieur Mathieu.

MR. M A T H I E U.

Oüï, Monsieur Grifon.

S C A P I N *à part.*

Cela nous accommoderoit bien.

V A L E R E *bas à Scapin.*

Paix , tay-toi.

MR. G R I F O N.

Passez tantôt chez moi , ou envoiez-y quelqu'un de votre part , avec un billet de votre main , cela suffira ; c'est de l'argent comptant , Monsieur Mathieu.

MR. M A T H I E U.

Je n'en suis point en peine , & je vous laisse le Colier , Monsieur Grifon.

S C A P I N.

Un Colier de trois mil huit cent livres ! Le friand morceau !

S C E N E VI.

MR. GRIFON , VALERE ,
SCAPIN.

MR. G R I F O N.

A H , vous voila , mon fils ; que faites-vous là ? y-a-t'il long-tems que vous y êtes ?

V A L E R E.

Je ne fais que d'arriver.

MR. G R I F O N.

Qui est cet homme là ?

V A L E R E.

C'est , mon pere.....

MR.

LA SERENADE,

MR. G R I F O N.

Quoi ? c'est.....

V A L E R E.

Un Musicien de l'Opera.

MR. G R I F O N.

Mauvaise connoissance , qu'un Musicien de l'Opera ! Ils menent les gens au cabaret , & il faut toujours paier pour eux.

S C A P I N.

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire Musicien ? J'aimerois mieux être tout autre chose.

V A L E R E.

Tay-toi.

MR. G R I F O N.

O ça , mon fils , j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la presence du Musicien ne gâtera rien , & peut-être pourra-t'il nous être utile.

S C A P I N.

Votre imagination m'a fait Musicien par hazard , vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

MR. G R I F O N.

Je vais me marier.

V A L E R E.

Vous marier , vous , mon pere ?

MR. G R I F O N.

Moi-même , en propre personne.

S C A P I N à part.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

MR. G R I F O N.

Que dit Monsieur le Musicien ?

S C A P I N.

Je ne puis que vous louer , Monsieur , de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une premiere femme , vous

COMEDIE.

15

hazardez d'en prendre une seconde, le peril ne vous rebute point ; cela est fier, cela est grand, cela est heroique ; & pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une resolution aussi generueuse que la votre.

MR. G R I F O N.

Voilà un joli garçon

V A L E R E.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prens à votre santé

MR. G R I F O N.

Ne t'en mets point en peine, ce sont mes affaires.

S C A P I N.

Oüii, Monsieur ; que Monsieur votre Pere vous donne seulement une Belle-mere bien faite, belle, jeune, & laissez-le faire : vous serez ravi qu'il se soit remarié, sur ma parole.

MR. G R I F O N.

Oh ! je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Mr. de l'Opera, ce seroit que vous m'aïdassiez à donner une petite Serenade à ma Maitresse.

S C A P I N.

Une Serenade, dites-vous ? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Françoise, j'eu suis un homme à deux mains.

MR. G R I F O N.

Tout de bon ?

S C A P I N.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les Serenades, il m'en doit encore deux ou trois.

V A L E R E.

Ouy, mon Pere.

S C A P I N.

16 LA SERENADE,
S C A P I N.

Ce n'est pas pour me vanter ; mais en cas de Chanteurs , Simphonistes , Violistes , Theorbistes , Clavecinistes , Operas , Operateurs , Operatrices , Madelonistes , Catinistes , Margotistes , si difficiles qu'elles soient , j'ay tout cela dans ma manche.

MR. G R I F O N.

Je voudrois une Serenade à bon marché.

S C A P I N.

Je ménageray votre bourse , ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente Violons , vingt Haut-bois , douze Basses , six Trompettes , vingt-quatre Tambours , cinq Orgues , & un Flageolet.

MR. G R I F O N.

Eh fy donc ! Voila pour donner une Serenade à tout un Royaume.

S C A P I N.

Pour les voix , nous prendrons seulement douze Basses , huit Concordants , six Bassestailles , autant de Quintes , quatre Haute-contres , huit Faufsets & douze Dessus , moitié entiers , & moitié hongres.

MR. G R I F O N.

Vous nommez-là de quoi faire un regiment de Musique.

S C A P I N.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire , je veux qu'il y ait dans cette Musique-là un espece de petit charivary , qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons Monsieur votre fils & moi , donner maintenant les ordres pour ...

MR. G R I F O N.

Attendez , on doit m'amener ma Maitresse , je

COMEDIE.

17

je suis bien-aise que vous la voyiez , & que vous
m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

S C A P I N .

Prenez-la belle & jeune , au moins ; sur-tout
d'humeur complaisante : tous vos amis vous
conseilleront la même chose.

V A L E R E .

Allons-nous-en , je me meurs d'inquietude .

S C E N E VII.

Mr. GRIFON, VALERE, SCAPIN,
Mad. ARGANTE, LEONORE,
MARINE.

MR. G R I F O N .

N E vous avois-je pas bien dit , qu'on de-
voit l'amener ? Voilà la Mere , & la Fille
de chambre .

V A L E R E .

Que vois-je , Scapin ! C'est Leonore .

S C A P I N .

Autre incident .

Mad. A R G A N T E .

Allons , ma Fille , approchez , & saluez le
Mary que je vous ai destiné .

L E O N O R E .

Quoi , Madame , voilà la personne ...

Mad. A R G A N T E .

Qu'avez-vous donc , Mademoiselle , est-ce
que Monsieur ne vous plaît pas ?

L E O N O R E .

Je ne dis pas cela , Madame , & je n'aurai
jamais d'autres volontez que les vôtres .

V A-

18 LA SERENADE,

V A L E R E.

Scapin ; elle obéit à sa Mère , je suis perdu.

M A R I N E.

Il y a de l'erreur de calcul.

Mad. A R C A N T E.

Je suis ravi , ma Fille , de vous voir des sentimens raisonnables , & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

L E O N O R E,

Vous désobéir , moi ? j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

Mr. G R I F O N.

Voila une fille bien née , n'est-il pas vrai ?

S C A P I N.

Il y a ici du pro quo , sur ma parole.

L E O N O R E.

Tout ce que j'ai à me reprocher , Madame , c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion ; & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer sans honte , que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble .

Mr. G R I F O N.

Comme elle m'aime déjà ! Cela n'est pas croiable .

L E O N O R E.

Mais j'ai lieu de me plaindre ; est-ce à moi de parler comme je fais , quand vous êtes si peu sensible , Valere , aux bontez que ma Mère a pour nous ?

Mad. A R C A N T E.

Comment donc , Valere ? à qui en avez-vous ?

Mr. G R I F O N.

Qu'est-ce que cela signifie ?

S C A -

S C A P I N.

Nous approchons du dénouement.

Mad. A R G A N T E.

Que voulez-vous dire avec votre Valere?

L E O N O R E.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage?

Mad. A R G A N T E.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage? c'est à Monsieur Grifon que voila, que je vous marie.

M R. G R I F O N.

Oüi, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur que de.....

L E O N O R E.

Vous, Monsieur?

Mad. A R G A N T E.

Je voudrois bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon!

M R. G R I F O N.

Monsieur mon Fils, par quelle avanture est-il mention de vous dans tout ceci?

V A L E R E.

Par une avanture fort naturelle, mon Pere.

M R. G R I F O N.

Comment, une avanture fort naturelle?

M A R I N E.

Oüi, Monsieur; Mademoiselle est fille, Monsieur est garçon; elle est aimable, il est joli homme, ils ont fait connaissance, ils s'aiment; ils sont dans le goût de s'épouser; y a-t'il rien là que de fort naturel?

S C A P I N.

Il n'est point question de la nature là-dedans, c'est la raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les

20 LA SERENADE,
les mariages. Monsieur est le pere, Madame
est la Mere; la raison est de leur cote, la nature
est une folle, & vous aussi, ma mie.

MAD. ARGANTE.

Il a raison.

LEONORE.

Quoi? à l'âge que j'ai, ma Mere, vous vou-
driez me faire epouser un homme comme Mon-
sieur? Vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoi? à l'âge que vous avez, mon Pere,
vous voudriez vous marier à une fille comme
Mademoiselle, je croi que vous renez.

LEONORE.

En verite, ma Mere, vous étes trop raison-
nable, pour exiger de moi une chose aussi elo-
gnée de bon sens

VALERE.

Serieusement parlant, mon Pere, vous n'é-
tes point d'âge encore à radoter.

MAD. ARGANTE.

Ouais! & où sommes-nous donc? allons pe-
tite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la
main à Monsieur.

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît.

MR. GRIFFON.

Qu'est-ce à dire?

VALERE.

Avec votre permission, mon Pere, cela ne
sera pas, je vous assure.

MR. GRIFFON.

Cela ne sera pas! que dites-vous à cela, Mon-
sieur le Musicien?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal mo-
rigeancé, Monsieur.

MR.

COMEDIE.

21

MR. G R I F O N. à Valere.
Pendant!

V A L E R E.

Que diroit-on dans le monde, si en ma présence, je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là?

MR. G R I F O N.

Quoi donc, extravagante? comment donc? à ton pere, malheureux!

M A R I N E.

A votre pere!

S C A P I N.

A votre propre pere!

V A L E R E.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

MR. G R I F O N.

— Mais quelle Comedie joüons-nous donc ici! Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

MAD. A R G A N T E.

Cela n'est rien; j'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille, Monsieur.

M A R I N E.

Voila des enfans bien obstinez! Mais aussi, pourquoi vous exposer à vous marier, sans sca-voir si Monsieur votre fils le voudra bien?

MR. G R I F O N.

S'il le voudra bien?

S C A P I N.

Monsieur, avec trois ou quatre cent Pistoles, ne pourrions-nous point le mettre à la raison?

MR. G R I F O N.

Je l'y mettrai bien sans cela.

MAD. A R G A N T E.

Et moi, je vous réponds de cette petite impr-

22 LA SERENADE,
tinente-là ; elle vous épousera, ou je la mettrai
dans un lieu, d'où elle ne sortira de long-tems.

LEONORE.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie, que d'é-
pouser un homme que je n'aime point.

M. G R I F O N.

Elle s'en va, Madame.

Mad. A R G A N T E.

Ne vous mettez pas en peine, je saurai la
réduire : elle sera votre femme aujourd'hui,
ou vous mourrez de mort subite.

M. G R I F O N.

De mort subite ! Voilà à quoi vous m'expo-
sez, Monsieur le coquin. Laisse-moi faire, je
veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépen-
ser tout mon bien pour m'en faire aimer : je
lui donnerai des iresens, des Bijoux, des Mai-
sons, des Contrats, des Cadeaux, des Festins,
des Serenades. Des Serenades, Monsieur le Mu-
sicien ; & je lui ferai des enfans, pour te fai-
re enrager.

S C A P I N.

Oh, pour celui-là, on vous en défie.

S C E N E VIII.

V A L E R E , S C A P I N .

V A L E R E .

N On, Scapin, il n'y a point d'extremité
où je ne me porte, pour empêcher ce
mariage.

S C A P I N .

Doucement, Monsieur ; nous abaisserons ses
fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai
pris le soin d'une Serenade ; il vient de négocier

COMEDIE.

23

cier un Colier : laissez-moi faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

V A L E R E.

Ah ! mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver ; engage tout, vend tout, donne tout.

S C A P I N.

Hé, que diable engager, que vendre ? Pour tout meuble & immeuble, vous n'avez que votre habit & le mien, encore le Tailleur n'est-il pas payé.

V A L E R E.

Quoi tu ne peux trouver ?

S C A P I N.

Depuis que je travaille pour vous, les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés.

V A L E R E.

Mais, quoi....

S C A P I N.

Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma Serenade en tête. Si je pouvois avoir seulement de quoi payer les Musiciens dont je me veux servir.....

V A L E R E.

A quoi bon.....

S C A P I N.

J'ai besoin de me recueillir, vous dis-je, laissez-moi en repos, & allez fortifier Leonore dans le dessein de ne point épouser votre Pere.

V A L E R E.

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai besoin de lui.

SCENE IX.

SCAPIN.

C E n'est pas une petite affaire pour un valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là, je ne sais pourquoi ; ils ne payent point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies dont il ne sont tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les valets, & ils sont les Maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends à l'avenir travailler pour mon compte ; ceci fini je veux devenir Maître à mon tour. Mais que vois-je ?

SCENE X.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

H E' c'est toi, mon pauvre Scapin.

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce païs-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne nie montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espece de scrupule. Une lettre de ca-

chet

COMEDIE.

25

chet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la Ville , elle me prescrivoit un tems pour voyager ; mes voyages sont finis , je reparois sur nouveaux frais.

S C A P I N.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison , &c , soit dit entre nous , le plus hardi coquin qu'il y eut en France.

C H A M P A G N E.

J'ai quitté tout cela , mon ami . La Justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce . Elle prend toujours les choses du mauvais côté , j'ai renoncé aux vanitez du monde , & je me suis jetté dans la reforme.

S C A P I N.

Toi dans la reforme ?

C H A M P A G N E.

Ouy , mon enfant . Il faut faire une fin . Je me suis retiré , je prête sur gages .

S C A P I N.

La retraite est meritoire .

C H A M P A G N E.

Ma foi , il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose ; il n'y a rien de tel , quand on a de l'argent , d'en aider des particuliers dans leurs nécessitez pressantes .

S C A P I N.

Voila un motif fort charitable .

C H A M P A G N E.

Je me suis associé d'un fort honnête homme , qui est , je pense , lui , associé d'un autre fort honnête homme chez qui il se'envoye prendre deux mille huit cens livres .

S C A P I N.

Deux mille huit cens livres ? (à part .) Se-
B 2

26 LA SERENADE,
rions-nous assez heureux... Cela seroit admirable. Tu es associé avec Monsieur Mathieu?

C H A M P A G N E.

Avec Monsieur Mathieu; mais je suis un peu subalterne à la vérité. Nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'Eté, fraîchement pour l'Hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prends c'est pour moi.

S C A P I N.

Voila une bonne condition. Et, dis-moi, es-tu toujours aussi yvrogne qu'avant ta Lettre de cachet?

C H A M P A G N E.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

S C A P I N.

Tu vas donc recevoir deux mil huit cens livres?

C H A M P A G N E.

Deux mil huit cens livres.

S C A P I N.

Chez Monsieur Grifon.

C H A M P A G N E.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit?

S C A P I N.

Pour le furplus d'un Colier que Monsieur Mathieu lui a vendu?

C H A M P A G N E.

Je l'ai oy dire ainsi.

S C A P I N.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu, pour marquer que tu ne viens pas à faux?

C H A M P A G N E.

Cela est comme tu le dis. Voila le billet. Hé, d'où diantre scais-tu tout cela?

S C A -

COMEDIE.

27

S C A P I N .

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon,
moi.

C H A M P A G N E .

Quoi, tute mêles aussi ...

S C A P I N .

Nou ne sommes associez que pour emprunter,
nous autres. Le connois-tu Monsieur Grifon?

C H A M P A G N E .

Non.

S C A P I N .

Te connoit-il?

C H A M P A G N E .

Je ne crois pas.

S C A P I N .

Tant mieux. Monsieur Grifon n'est pas au le-
gis; & en attendant qu'il vienne, nous pouvons
aller renouveler connoissance au Cabaret.

C H A M P A G N E .

De tout mon cœur , je ne refuse point des
parties d'honneur.

S C A P I N .

Morbleu, j'enrage. Voila un homme à qui
j'ai affaire , mais ce ne sera que pour un mo-
ment. Va-t-en m'attendre ici près , aux Bar-
reaux verts ; & faire tirer bouteille. Voila un
fripon que je friponnerai sur ma parole, si je
puis seulement attraper le billet.

S C E N E X I .

Mr.GRIFON, MARINE, SCAPIN.

M A R I N E .

J E vous dis , Monsieur , que vous aurez plus
de peine que vous ne pensez à reduire cet
esprit-là.

B 3

S C A -

28 LA SERENADE,

S C A P I N.

Ah, Monsieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre Serenade sera en état.

M^r. G R I F O N.

Bon. Voila ma maison, & voila celle de ma Maitresse.

S C A P I N.

Tant mieux, cela est fort commode pour mon dessin.

M^r. G R I F O N.

Tu dis donc, Matine, que tu viens de la part de Leonore?

M A R I N E.

Ouy, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

M^r. G R I F O N.

Elle revient à elle, j'en suis bien-aise.

M A R I N E.

Elle est au desespoir de n'avoir pu se contraindre devant Madame sa Mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M^r. G R I F O N.

Voila un fort fort compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

M A R I N E.

Elle fçait trop bien vivre pour manquer à la civilité ; elle m'a chargé de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M^r. G R I F O N.

Vous êtes une impertinente, ma mie ; & je ne fçai

M A R I N E.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous respecte.

COMEDIE.

29

respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaît. Ce sont les sentiments de ma Maîtresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

MR.. G R I F O N.

Je ne veux point scavoir ses sentiments, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

M A R I N E.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; & quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser, si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air, & votre visage contre vous, dans le fond ; je gagerois que vous avez les meilleures manières du monde.

MR. G R I F O N.

Voilà une insolente, qui à mon nez, me vient chanter poëille.

M A R I N E.

C'est votre phisonomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée ; elle en reviendra peut-être, & vous aimera à la folie, que fâche ? Vous ne seriez pas le premier magot, qui auroit épousé une jolie fille.

MR. G R I F O N.

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher, elle peut me rendre service. Tu me parois d'agréable humeur.

M A R I N E.

Je suis assez franche, comme vous voyez.

MR. G R I F O N.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis ; & si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu en confidence ; quelle sorte de caractère est-ce que Leonore, & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire ?

M A R I N E.

Vous n'avez qu'à moutir, Monsieur ; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

MR. G R I F O N.

Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

M A R I N E.

Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

MR. G R I F O N.

Quel est-il ?

M A R I N E.

C'est, Monsieur, que quand elle s'est mise quelque chose en tête, & qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie même, en cas de besoin ; mais dans le fond c'est un bon enfant.

MR. G R I F O N.

Voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela, n'a-t'elle point quelque passion dominante ?

M A R I N E.

Non, Monsieur, rien ne la domine ; elle a du goût pour toutes les belles manières : elle vend, pour jouer, tout ce qu'elle a ; elle met ses tipes en gages pour aller à l'Opera & à la Comédie, elle court le Bal sept fois la semaine seulement, elle fesse son vin de Champagne à merveille, & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

MR. G R I F O N.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

M A R I N E.

Ouy, Monsieur, sur la fin du repas ; & je vais lui faire entendre que pour un mari vous valez cent fois mieux qu'un autre.

COMEDIE.

31

MR. G R I F O N.

Cela est vrai, au moins.

M A R I N E.

Assurément. Dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable, on ne peut pas lui demander autre chose.

MR. G R I F O N.

Ah, mon enfant, tu peux l'assurer de ma part, que si jamais elle est ma femme, je ne la contraiadrai jamais en la moindre bagatelle.

M A R I N E.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions; & comme il n'y a rien dans ces articles-là qui repugne à la Coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

MR. G R I F O N.

Cette fille a quelque chose de bon dans ses manières. Ah, ah, voilà une plaisante figure d'homme?

S C E N E XII.

MR. GRIFON, SCAPIN déguisé,
une emplâtre sur l'œil.

S C A P I N.

N E pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon?

MR. G R I F O N.

Que lui voulez-vous, à Monsieur Grifon?

S C A P I N.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet.

32 LA SERENADE,

let que Mr. Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cens livres restant à payer pour un Colier que ledit Sieur Grifon a acheté dudit Sieur Mathieu.

Mr. G R I F O N.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon ; & où est le billet ?

S C A P I N.

Le voila, Monsieur, je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

Mr. G R I F O N.

Oüï, voila l'écriture de Monsieur Mathieu, mais je ne vous connois pas pour être à lui.

S C A P I N.

C'est une gloire que je ne mérite pas, Monsieur ; je suis seulement son compere, Isaac, Jérôme, Boisme, Rousselot, maître marchand Fripier ordinaire privilégié suivant la Cour. Si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

Mr. G R I F O N.

Je vous suis obligé.

S C A P I N.

J'ai des amis en ce païs là. Mon Frere est apprنتif partisan chez le Commiss du Secrétaire de l'Intendant d'un homme d'affaire, & mon Oncle est le sous-portier de l'hôtel des Fermes.

Mr. G R I F O N.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

S C A P I N..

Il est vrai, Monsieur ; j'ai autrefois par leur moyen tiré mon parain des galères, & je sauvaï l'année passée une amende honorable à Monsieur Mathieu ; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

Mr. G R I F O N.

Voila un garçon bien ingenu, c'est dommage qu'il lui manque un œil.

S C A P I N.

J'abuse de votre loisir, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute. Avec deux mille huit cens livres, vous serez débarassé de mes importunités, & je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

Mr. G R I F O N.

Quel original ! Où, où, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre.

S C E N E XIII.

SCAPIN, VALERE, LEONORE,
MARINE.

S C A P I N.

Par ma foi, voila qui ne va pas mal ; mais voici mon maître avec sa maîtresse, il ne me reconnoîtra pas.

L E O N O R E.

Comptez, Valere, que rien ne me peut faire changer.

V A L E R E.

Ah, charmante Leonore, que vous devez me paraître adorable avec de pareils sentiments !

S C A P I N.

Monsieur, je vous donne le bon jour. Y a-t-il long-tems que vous êtes en cette Ville ? Vos affaires vont-elles bien ? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

V A L E R E.

Que me veut cet yvrogne-là ? Qui êtes-vous, mon ami ?

S C A -

34 LA SERENADE,
SCAPIN.

Je suis un honnête garçon, qui connoisvos besoins, & qui viens vous offrir deux cens pistoles que me va donner Monsieur votre pere.
(Scapin ôte son éplâtre.

V A L E R E.

C'est toi, Scapin ! qui t'auroit reconnu ?

S C A P I N.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

M A R I N E.

Par ma foi, voila un méchant borgne.

V A L E R E.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens pistoles de mon pere ?

S C A P I N.

Il va me les livrer. J'ai encore un Colier à escamoter, mais j'aurois besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

V A L E R E.

Tout-à-l'heure ? & où veux-tu que je les cherche à présent ?

M A R I N E.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

S C A P I N.

Toi ? mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

M A R I N E.

Pourquoi non ? c'est dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies, qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

S C A P I N.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vail-lans champions pour mon dessein. Mais j'entends Monsieur Grifon, allez m'attendre au prochain détour, je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

S C E.

SCENE XIV.

Mr. GRIFON, SCAPIN *remettant son emplâtre sur l'autre œil, voyant Monsieur Grifon arriver.*

Mr. G R I F O N.

Il y a deux cens Louis neufs dans cette bourse. Voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN.

Vous êtes trop exact, & vous sçavez trop bien compter.

Mr. G R I F O N.

Il n'importe, Monsieur ; pour plus grande sécurité.....

SCAPIN.

Je ne regarterai point après vous, Monsieur ; le compere Mathieu me l'a défendu.

Mr. G R I F O N.

Vous êtes le maître, serviteur.

SCAPIN.

Voila de quoi payér la Serenade.

SCENE XV.

Mr. G R I F O N *seul.*

Mr. Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voila quitté. Je ne sçai ce que cela signifie, mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour ! La nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.

SCENE

SCENE XVI.

Mr. GRIFON, CHAMPAGNE *yvre.*L C H A M P A G N E.
Era, lera, lera.Mr. G R I F O N.
J'entens quelqu'un qui chante, seroit-ce lui?

C H A M P A G N E.

Palasambleu, je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oüï.

Mr. G R I F O N.

Qui va là ? est-ce-vous, Monsieur le Musicien?

C H A M P A G N E.

Oüï, à peu près, c'est un yvrogne.

Mr. G R I F O N.

Passez votre chemin, mon ami.

C H A M P A G N E.

Que je passe mon chemin ?

Mr. G R I F O N.

Oüï.

C H A M P A G N E.

Oüï, qui le pourroit.

Mr. G R I F O N.

Quel maraut est-ce ici ?

C H A M P A G N E.

Maraut ? voila quelqu'un qui me connoît. Je suis plus pesant que de coutume ? & je ne sçai si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bû.

Mr. G R I F O N.

Ne seroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils, qui viendroit ici pour troubler la fête ? je veux m'en éclaircir.

C H A M -

C H A M P A G N E.

Hola l'ami , qui parlez tout seul , suis - je
loin de chez moi , par parenthèse ?

Mr. G R I F O N.

Où loges-tu?

C H A M P A G N E.

Hé parsambleu , si je le scavois je ne le de-
manderois pas.

Mr. G R I F O N.

Que cherches-tu dans ce quartier?

C H A M P A G N E.

Je ne scai , je ne m'en souviens pas. Je suis
pourtant venu pour quelque chose. Ah ! Monsieur Grifon , le connaissez-vous ?

Mr. G R I F O N.

Je ne me trompois pas , c'est un fripon.

C H A M P A G N E.

Justement ; un fripon , un vilain , un fesse-
mathieu.

Mr. G R I F O N.

A qui penses-tu parler ? C'est moi que suis
Monsieur Grifon.

C H A M P A G N E.

Le diable emporte , si je l'aurois deviné. Or
donc , pour revenir à nos moutons , Monsieur
Mathieu , cet autre vilain , ce ladre

Mr. G R I F O N.

Ce pendart-là me fera perdre patience.

C H A M P A G N E.

Patience ; ouy , c'est bien dit , allons douce-
ment : ce Monsieur Mathieu donc , comme de
vilain à vilain il n'y a que la main , il est arrivé
que par la concomitance d'un Colier ; enfin je
ne me souviens pas bien de tout cela.

Mr. G R I F O N.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Com-
bien

38 LA SERENADE,
bien te donne-t'on pour jouer le personnage
que tu fais?

C H A M P A G N E.

Comme Mr. Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grand'chose; mais je suis sobre.

Mr. G R I F O N.

Il y paroît.

C H A M P A G N E.

Venons à l'explication. Vous êtes Mr. Griffon, je suis Mr. Champagne, donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte

Mr. G R I F O N.

Que je te donne de l'argent?

C H A M P A G N E.

Ouy parbleu, de l'argent, je ne perds point le jugement, j'ai beau boire, il me faut huit cens deux mille & quelques livres, j'ai le billet de Mr. Mathieu, vous allez voir, car je n'y vox goute.

Mr. G R I F O N.

Voila justement l'encloueure. Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami. Si tu as le billet de Mr. Mathieu, je t'en donnerai.

C H A M P A G N E.

Cela est fort judicieux & fort raisonnabil, J'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point, ce diable de billet.

Mr. G R I F O N.

Cherche bien.

C H A M P A G N E.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe. Je l'avais pourtant avant que d'aller au Cabaret.

Mr. G R I F O N.

Trouve-le donc.

C H A M P A G N E.

Oh! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison; vous voulez que je retrouve un billet: il n'y a pas de raison à cela.

Mr.

COMEDIE.

39

Mr. G R I F O N.

Tu en as beaucoup , toi.

C H A M P A G N E.

Ecoutez , ne nous broüillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu , je le retrouverai quand je serai de sang froid , cela est infaillible ; jusqu'au revoir.

Mr. G R I F O N.

Il n'est pas si yvre qu'il paroît.

SCENE XVII.

Mr. GRIFON *seul.*

Monsieur mon fils choisit mal ses gens ; il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine : quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieue.

SCENE XVIII.

SCAPIN , Mr. GRIFON.

S C A P I N.

A Llons , Monsieur , de la joye , vive l'Amour & la Musique , je vous amene ici tout un Opera.

Mr. G R I F O N.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

S C A P I N.

Pour nous éclairer Monsieur ; ma Musique est une Musique de consequenc , il faut voir clair à ce qu'on fait ; allons , Messieurs de la simphonie,

S E R E-

40 LA SERENADE,
SERENADE.

MR. GRIFON, SCAPIN, PLU-
SIEURS SIMPHONISTES,
DANSEURS & MUSICIENS.

UN VENITIEN chante

H Or che più botte .
Splendor le stelle
Il sonno sfandite amanti
Con suoni concanti ,
La cruda smagliate ,
Fate, fate ,
Che veda i suo rigori ,
E miei dolori .

LA VENITIENNE.

Forse chil lungo piangere ,
Potra frangere
Sua crudeltà ,
Ed undi merce ,
La tua fe ritrouvera .

LE VENITIEN.

Amanti
Costanti ,
Sofrite le penne ,
Portate catene ,
Sperate merce ,
Tra doglie martiri ,
Fra pianti , e sospiri ,
Si prova la fe .
Amanti costanti ,
Sperate merce .

LA VENITIENNE.

Spero , spero chun di l'amer
Dara pace al dolor ,

COMEDIE.

41

*It mio fedel ardor,
Pet ben far
Triomphar
Questo misero cuor.*

S C A P I N.

Peut-être que l'italien ne vous plaît pas, il faut vous servir à la françoise.

Scapin va chercher six femmes déguisées avec des Manteaux rouges, qui viennent en dansant, & font un spectacle.

S C A P I N.

*Amis, tenez-vous tout prêts,
La bête est dans nos filets.
Lors qu'un vieux fou s'échape
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nape,
Et qu'on boive à ses dépens.*

L E C H O E U R.

*Il faut qu'il mette la nape,
Et qu'on boive à ses dépens.*

A I R.

*Vive la jeunesse,
Vive le Printemps,
C'est le temps
De la tendresse.
Fuyez d'ici sombre vieillesse ;
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les Violons.*

U N E M U S I C I E N N E.

*Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouser une hirondelle,
Jeune & belle,
Dont l'Amour l'avoit rendu fou.
Il pria les oyseaux de chanter à la fête,
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête,
Il n'y resta que le concou.*

M-

Mr. G R I F O N.

Monsieur le Musicien, voila de vilaines paroles.

S C A P I N.

Pardonnez-moi, Monsieur, ce sont des paroles nouvelles qui furent faire à la nôce de Vénus & de Vulcain. Mais allons au fait.

Les Violons jouent un air, sur lesquels les femmes de la Serenade dansent, & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Grifon & de Scapin.

Mr. G R I F O N.

Misericorde ! des pistolets, Mr. le Musicien !

S C A P I N.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

Mr. G R I F O N.

Ils prennent mon chapeau, Mr. le Musicien.

S C A P I N.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

Mr. G R I F O N.

Ils me deshabillent, Mr. le Musicien.

S C A P I N.

Hé comme vous criez ! faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps ?

Mr. G R I F O N.

Ils fouillent dans mes poches, Mr. le Musicien, & prennent ma bourse.

S C A P I N.

Ils fouillent aussi dans les miennes ; mais il n'y a rien, ils seront bien attrapez.

Mr. G R I F O N.

Ils me prennent un Colier de quatre cens pistoles, Mr. le Musicien.

S C A P I N.

Bon, bon, ils ne tueront personne.

Mr.

COMEDIE.
Mr. G R I F O N.

43

Ah ! la maudite Serenade !

SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, Mr. GRI-
FON, LEONORE, MARI-
NE, DANSEURS.

V A L E R E.

A H , mon Pere ! comme vous voila ! & d'où
venez-vous ?

S C A P I N .

Nous venons de donner une Serenade.

Mr. G R I F O N .

Ah Valere , je suis mort , on vient de me
voler un Colier de quatre cens Pistoles.

V A L E R E.

Ne vous allarmez point , mon Pere , je vous
amene vos Voleurs.

Leonore & Marine jettent leurs Manteaux.

Mr. G R I F O N .

Misericorde ! Leonore , Marine !

M A R I N E .

Oüi , Monsieur , c'est nous qui avons fait
le coup.

S C A P I N .

Ah ! coquine , tu iras au Galeres.

V A L E R E.

Si vous voulez consentir que j'épouse Leo-
nore , je vous montrerai votre Colier.

Mr. G R I F O N .

Mon Colier ? Ah ! je te promets que si je le
retrouve , je coûterai à tout.

V A .



Le Bal.

LE BAL,

COMEDIE,

Par Mr. REGNARD.

REPRESENTEE EN 1694.



A BRUXELLES,

Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. D C C. X.



A C T E V R S.

LEO NORE.

VALE RE, Amant de Leonore.

LISETTE.

MERLIN.

GERONTE, Pere de Leonore.

Mr. **D**E **S**OTANCOUR, Bourgeois de Falaise.

FIJAC, Gascon.

MATHIEU **C**ROCHET, Cousin de Mr. de Sotancour.

Mr. **C**RASSET, Rotisseur.

Mr. **D**E **L**A **M**ONTAGNE ,
Marchand de Vin.

GILLETTE.

Troupe de Masques.



LE BAL,

COMEDIE.

S C E N E P R E M I È R E .

M E R L I N *seul.*

 E voici dans Charone , & voilà le logis
Où l'amour nous conduit , gardons
d'être surpris.

Il fait ma foi bien chaud ; j'ai bien eu
de la peine ,

Je suis venu sans boire , ouf ! je suis hors d'ha-
leine ,

Je risque dans ce lieu bien plus qu'au cabafet .

Monsieur Géronte à l'air d'un petit indiscret .

S'il me voit , ce vieillard me conduira peut-être

Fort incivillement . D'ailleurs aussi mon maître

Est un autre brutal qui n'entend point raison ,

Et veut être introduit ce soir dans la maison .

Entre ces deux écueils , je le donne au plus sage

A pouvoir se sauver ici de quelque orage .

Qu'an est fou , pour un autre , aller risquer son

dos ?

C 2

Ah !

LE BAL,

Ah! qu'un grand Philosophe a dit bien à propos,
 Qu'un bon valet étoit une pièce bien rare ?
 On dit que pour la nôce ici tout se prépare ;
 Je veux en tapinois faire la guerre à l'œil.
 Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil ;
 Lifette dans ces lieux m'a promis de se rendre,
 Pour savoir quel parti mon maître pourra prendre.
 Mais j'entrevois quelqu'un.

SCENE II.

*Mr. Grasset, Rotisseur, tenant un plat de rôti.
 Mr. de la Montagne, un panier de bouteilles.*

MERLIN, Mr. GRASSET,
 Mr. LA MONTAGNE.

Mr. GRASSET.

Monsieur, voila le rôts.

Mr. LA MONTAGNE.
 Monsieur, voila le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.
 Ils me prennent sans doute ici pour l'économie ;
 Profitons de l'erreur, faisons le Majordome.

Mr. GRASSET.

Voila douze poulets à la pâte nourris,
 Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis,
 Poules de Caux, pluviers, une demi-douzaine
 De rafles de genêts, six lapins de garenne,
 Deux jeunes marcassins, avec quatre faisans,
 Le tout est couronné de soixantes ortolans,
 Et des perdrix, morbleu, d'un fumet admirable.
 Sentez plutôt. Quel baume !

MER-

COMEDIE.

51

M E R L I N.

Oüï, je me donne au diable,
Ce gibier est charmant, & je le garantis
Bourgeois, & né natif en plaine S. Denis.

Mr. G R A S S E T.

Monsieur !

M E R L I N.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous souvienne
Qu'un jour étant chez vous, par malheur la
garenne

S'ouvrit, & qu'aussi-tôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grand' peine, avec cet air si
brave,

A faire rembuscher au fond de votre cave,
Et dans votre grenier, tous les lapins hiards,
Qu'on voyoit dans la ruë abondamment épars.

Mr. G R A S S E T.

Je ne mérite pas, Monsieur, un tel reproche.

M E R L I N prend deux perdrix, qu'il
met dans sa poche.

Donnez-moi deux perdrix, allez coucher en
broche.

Et souvenez-vous bien, vous & vos galopins,
De mieux à l'avenir enfermer vos lapins :
Entrez. Pour vous, Monsieur, qui portez la
vendange.

Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au
change.

C'est-là tout mon vin ?

Mr. L A M O N T A G N E.

Tout. On n'est pas un fripon,
Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

M E R L I N tirant une bouteille.

On est bien tous les deux. Voions, sans vous
déplaire.

Cette bouteille-ci me paraît bien légère.

Vous êtes un fripon, un scelerat.

LE BAL,

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur,

Vous me rendez confus,

MERLIN.

Un Arabe, un voleur.

Mr. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontez!

MERLIN.

Sans parler de la colle,
 Ni des ingrediens dont votre art nous desole,
 Je vous y tiens ; voila, Monsieur le Gargotier,
 Des bouteilles qui sont faites d'un triple ozier.
 Ah ! Monsieur le pendart !

*Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre
 oziers, en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.*

Mr. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.

Le Marchand.

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute ?
 De l'or & des grandeurs je n'en demande pas,
 Juste Ciel : seulement fais qu'avant mon trepas,
 Je puisse de mes yeux voir trois de ces Corsaires,
 Ornant superbement trois bois patibulaires,
 Pour prix de leurs larcins, en public elevez,
 Dansez la Sarabande à deux pieds des pavez.
 Voila les vœux ardents que fait pour votre avance,

Le plus sincere ami que vous ayez en France.
 Adieu. Laissez m'en deux, comme un échantillon,

Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.

Il les met dans ses poches, & en prend une troisième.

Mr. LA MONTAGNE.
 Vous m'avez pris mon vin ?

Mr. GRASSE.

Qui me payera ma viande ?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande,
Et dit en quelque endroit, que pour se bien
porter,
Il se faut quelquefois dérober un soupe.
Si toute cette troupe, & celui qui l'envoie,
Eroit au fond de l'eau, que j'en aurois de joye !
Voila la nôce en branle. (*il boit.*)

SCENE III.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH, Merlin, te voilà
La bouteille à la main, que diantre fais-tu là ?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me desennuye.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin, Leonor se marie.
Monsieur de Sotancour, pour nous faire enrager,
De Falaise à Patis vient par le messager.
Il arrive en ce jour ; & pour lui faire fête,
Hors ma maîtresse & moi, tout le monde s'ap-
prête.

MERLIN *boit.*

Que j'en ai de chagrin !

LISETTE.

Pour faire un plein regal,
Ce soir avant la nôce, on donne ici le bal.

MERLIN *vidant sa bouteille.*
On donne icile bal ? l'affaire est donc finie ?

LISETTE.

Autant vaut, mon enfant.

MERLIN.

Morbleu, j'entre en furie,

En

LE BAL,

En songeant qu'un morceau si tendre & si friand
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas Normand ,

Et de Falaise encor. Dis-moi, Monsieur Geronte,
Pere de Leonor , ne meurt-il point de honte ?

L I S E T T E.

Ce Normand a , dit-il , plus de cent mil écus ;
Et pour faire un mari , c'est autant de vertus.

M E R L I N.

Et que dit ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Elle se desespere ,

S'arrache les cheveux.

M E R L I N.

Autant en fait Valere.

A table aux Entonnoirs , dans un grand embarras ,

Le pauvre Diable attend sa vie ou son trépas.

L I S E T T E.

Il peut donc maintenant , puisque l'affaire est faite ,

Mourir quand il voudra.

M E R L I N.

Quoi , ma pauvre Lisette ,

Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

L I S E T T E.

N'as-tu point de remede à ce mal si pressant ?

Quelque elixir heureux , quelque once d'emethique ?

M E R L I N.

Mais toi , ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?

J'ai fait le Diable à quatre.

L I S E T T E.

Et j'ai fait le dragon ,

Moi. J'attends même encor un mien parent Gascon ,

A qui j'ai fait le bec , & qui ce soir s'engage

A venir traverser ce maudit mariage.

COMEDIE.

55

M E R L I N.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi?

L I S E T T E.

C'est un fourbe, un fripon, à peu près comme toi.

M E R L I N.

Comme moi, des fripons ! Fijac seul me ressemble.

L I S E T T E.

C'est lui.

M E R L I N.

Je le verrai, nous agirons ensemble.

Si Valere pouvoit seulement se montrer . . .

L I S E T T E.

Bon ! cela ne se peut ; comment pouvoir entrer ?
Tout le monde au logis vous connoît l'un & l'autre.

M E R L I N.

Ne scias-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?
On m'a dit que ce foir, on doit danser, chanter.

L I S E T T E.

On me l'a dit ainsi.

M E R L I N.

J'en scâurai profiter ;

Aide-nous seulement.

L I S E T T E.

Je suis prête à tout faire.

M E R L I N.

Et moi, je te promets que si dans cette affaire,
Mon maître plus heureux épouse *incognito*,
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

L I S E T T E.

Depuis que mon mari, par grâce singulière,
D'un surtout de satin, que l'on appelle biere,
Dont on sort rarement, a voulu se munir,
J'ai fait vœu d'être veuve, & je le veux tenir.

M E R L I N.

Ouyda, l'état de veuve est une douce chose,

C 5

Ou

On a plusieurs Amants, sans que personne en
glose,

Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le
vin.

Sans acheter d'aucun, à chaque piece on tâte,
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte :
On ne veut pas de l'un parce qu'il est trop vert ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre,
Cet autre dans le chaud peut tourner à la barre,
L'un est trop plat au goût, l'autre trop petillant,
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.
Ainsi sans rien choisir, de tout on fait épreuve,
Et voilà justement comme fait une veuve.

L I S E T T E.

Une veuve a raison; j'aime mieux, prix pour prix,
Deux Amants comme il faut, que cinquante
maris.

Un époux est un vin difficile à revendre,
On peut en essayer, mais il n'en faut point pren-
dre.

M E R L I N.

Si tu voulois de moi faire un petit essai,
J'ai du montant de reste, & le vin assez guai.
Mais je m'arrête trop, & je laisse mon maître
Se distiller en pleurs, & s'enyrer peut-être.
Je te quitte, & je vais arrêter ses trasports :
Si Lisette est pour nous, nous sommes assez forts.

S C È N E IV.

L I S E T T E *sente.*

J'E veux à les servir m'employer toute entière.
Ce Monsieur Bas-Normand me choque la
visière.

S C E-

SCENE V.

GILETTE, LISETTE.

GILETTE.

DE la joie ! ah Lisette ! à la fin dans la Cour
Arrive avec fracas Monsieur de Sotancour :
Monsieur de Sotancour.

LISETTE.

Au diantre la begueule,
Avec son Satancour ! voiez comme elle gueule !

GILETTE.

Je l'ai veu de mes yeux descendre de cheval,
Il amene un cousin, un grand original,
Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.
Mais les voici tous deux.

LISETTE.

L'affaire est dans sa crise.

SCENE VI.

MR. DE SOTANCOUR, MATHEU CROCHET *en guestret*.
UN VALET qui porte une Lanterne & un sac.

SOTANCOUR.

Trop heureuse maison ! & vous m'as trop
épais,
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets,
Qui dans vos noirs détours recelez Leonore,
Faites de votre pis, cachez-la mieux encore :
Mais bien-tôt malgré-vous je verrai ses appas
Cap

LE BAL,

Cap à cap , sans réserve , & du haut jusqu'en bas .
Je verrai son nés.... son.... Mais j'aperçois
Lisette.

Maitresse subalterne , adorable Soubrete ,
Tu me vois en ces lieux en propre original ,
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal .

L I S E T T E .

Le bourreau t'en fasse un qui te serre la gorge ,
Maudit Provincial !

S O T A N C O U R .

De plaisirs je regorge ,
En songeant... Ah,Cousin! qu'elle a le nez joli ,
Le minois égrillard , le cuir fin & poli !
Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent ,
Qui pourtant à l'envi sans cesse vont & viennent ,
Et qui font que d'amour je suis presque enragé ;
Pour le reste , Cousin , quel heureux préjugé !
L'eau m'en vient à la bouche .

MATHIEU CROCHET *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde ?

S O T A N C O U R .

Oh non , elle est bay-clair , ses cheveux sont
en onde ,
Et fort négligemment flotent à gros bouillons
Sur sa gorge d'albâtre , & vont jusqu'aux talons .
Son teint est.... tricolor ; elle est ma foi
charmant e .

La Belle de me voir est bien impatiente ?
Comment se porte-t'elle ?

L I S E T T E .

Aflez mal ; elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit .

S O T A N C O U R .

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle
endure ,

Et nous l'empêcherons de tourner , je te jure .

L I -

COMEDIE.

59

L I S E T T E.

Sans cesse elle soupire.

S O T A N C O U R.

Et bien, Cousin, tu vois;
Ay-je tort quand je dis qu'elle est folle de moi?

L I S E T T E.

Tout est feinte, Monsieur, souvent dans une fille.
Ne vous y fiez pas; l'une paroît gentille,
Pour sçavoir se servir d'une beauté d'emprun,
Mettre un visage blanc sur un visage brun:
L'autre, de faux cheveux compote sa coiffure;
Cette autre de ses dents bâtit l'Architecture:
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur,
Et l'autre ses tetons à l'art de son Tailleur.
Des charmes apparens on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'un animal porte-jupe.

S O T A N C O U R.

Leonore auroit-elle aucun de ces défauts?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela, mais le monde est si faux,
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

M A T H I E U. C R O C H E T.

Oh, Cousin, n'allez pas acheter chat en poche.
Pour sçavoir si la belle est droite, ou de travers,
Faites-la visiter avant par des Experts.

S O T A N C O U R.

Bon, bon! va, s'il falloit que cette marchandise
Fût sujette à visite, avant que d'être prise;
Malgré tant d'achepteurs, je te jure, Cousin,
Qu'elle demeureroit long-tems au Magazin.
Mais je là voy paroître.

S C E

SCENE VII.

Mr. GERONTE, LEONORE,
SOTANCOUR, MATHIEU
CROCHET, LISETTE,
Mr. GERONTE.

Mr. G E R O N T E.

AH! serviteur, mon Gendre,
Soiez le bien-venu, vous vous faites attendre ;
Votre retardement alloit m'inquieter,
Et ma fille étoit prête à s'empacter.

S O T A N C O U R.

J'en suis persuadé ; mais vous aussi, Madame,
D'impatiens transports vous bourelés mon ame ;
Mon cœur tout panthelant comme un Cerf aux
abois,
Par avance à vos pieds vient apporter son bois.
Vos beaux yeux desormais sont le Nord ou le
Pole,
Où de tous mes désirs tournera la boussole :
Vos appas, vos attraits... qui vous font tant
d'honneur,
Vous ne répondez rien, doux objet de mon
cœur ?

Mr. G E R O N T E.

La joie & le plaisir...

S O T A N C O U R.

Je vous entendis, Beau-pere,
Le plaisir de me voir la gonfle de maniere,
Qu'elle ne peut parler.

Mr. G E R O N T E.

Justement.

SO-

S O T A N C O U R.

Dans ce jour

Nous ne serons plus qu'un, vous & moi So-tancour.

L I S E T T E.

Ah ! la belle union !

S O T A N C O U R.

Moi bien fait, vous gentille,
 Nous allons mettre au monde une belle famille.
 Beau-pere, on dit bien vrai, quant à moi,
 j'y souscris,
 On a beau faire, il faut prendre femme à Paris ;
 L'on y taille en plein drap. Nos femmes de
 Province

Ont l'abord repoussant, la mine plate & mince,
 L'esprit sec & bouche, le regard de hibou,
 L'entretien discourtois, & l'accueil loup-garou :
 Mais le Sexe à Paris a la mine jolie,
 L'air attractif, sur-tout la croupe rebondie ;
 Mais il est diablement sujet à caution.

M A T H I E U C R O C H E T.

On dit qu'à forligner il a propension.

S O T A N C O U R.

Je veus croire pourtant, malgré la destinée,
 Que je pourrai toujours aller tête levée ;
 Que malgré votre nez, & cet air égrillard,
 Mon front entre vos mains ne court point de
 hazard.

Voudriez-vous, Mignonne, à la fleur de mon âge
 Mettre inhumainement mon honneur au pil-
 lage ?

Me reserveriez-vous pour un tel accident ?

Hem ? vous ne dites mot.

L I S E T T E.

Qui ne dit mot, confesse.

S O T A N C O U R.

Beau-pere, jusqu'iti, s'il faut que je le dise,
 La

LE BAL,

La future n'a point encor dit de sottise ;
 Peut-être qu'elle en pense : en tout cas , j'avertis
 Qu'elle a l'entretien maigre , & le discours
 concis.

Mr. G E R O N T E.

Tant mieux pour une femme..

S O T A N C O U R.

Ouy, quand par retenuë
 Elle caquette peu : mais si c'est une grue ...
 Dans la famille au moins on ne voit point de
 fots.
 Lui , par exemple , il a plus d'esprit qu'il n'est
 gros.

M A T H I E U C R O C H E T.

Le Cousin me connoit ; oh ! je ne suis pas cruche ,
 Tel que vous me voiez.

S O T A N C O U R.

Lui . . . c'est la coqueluche
 Des filles de Falaise : Il étudie en Droit ,
 Et sçait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

M A T H I E U C R O C H E T.

Oh ! quand on a du Code acquis quelque tein-
 ture ,
 Prés des femmes de reste on sçait la procedure :
 Nous autres du bareau , nous sommes des gail-
 lards.

L I S E T T E.

Vous êtes Avocat ?

M A T H I E U C R O C H E T.

Et de plus , Maître ès Arts.

S O T A N C O U R.

Très - alteré , Beau - pere , au moins ne vous
 déplaife.
 On a soif volontiers , quand on vient de Falaise .
 Allons tâter du vin.

Mr. G E R O N T E.

Allons , c'est fort bien dit.

S O -

SOTANCOUR.

Je me sens là-dedans un terrible appetit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne, afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monsieur est prévoiant.

SOTANCOUR.

Vraiment c'est fort bien fait ;
Allons, suivez-moi donc, Cousin Mathieu
Crochet.Bien-tôt nous reviendrons, ô Beauté mon idole,
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole.

SCENE VIII.

LEONORE, LISETTE, *regardant*
partir Mathieu Crochet.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un garçon fait au
tour !

LEONORE.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotancour ?

LISETTE.

Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous Ma-
dame ?

LEONORE.

De Monsieur Sotancour je deviendrois la fem-
me ?

A ne t'en-point mentir, je suis au desespoir.

LISETTE.

Oh ! qu'il ne vous tient pas encor en son pouvoir !
Valere n'est pas homme à quitter la partie,
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la vie.

SCE-

S C E N E I X.

MERLIN en Maître de Musique,
avec des porteurs d'Instrumens, dans
l'un desquels est Välere : Il entre en
chantant.

A I R.

*Pour attraper un Rossignol,
Re mi fa sol,
Je disois un jour à Nanette,
Il faut au bois : mais chut !
Mi fa sol ut.
Je me trouvais dans sa cachette,
Le Rossignol y vint aussi,
Mi re ut si.
Et si tôt qu'il fut sur la branche,
Prêt à chanter de son bon gré,
Sol fa mi re.
Elle le prit de sa main blanche,
Et puis dans sa cage le mit,
La sol fa mi.*

L I S E T T E.

Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?

M E R L I N.

Vous voyez un Breton prêt à vous rendre hommage.

Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

L I S E T T E.

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ai l'amie ravie,
Mais nous ne sommes point en goût de symphonie ;
Laissez-nous, s'il vous plaît, avec tous nos
ennuis.

MER.

COMEDIE.

65

M E R L I N.

Quand vous me connoîtrez... vous sçaurai
... qui je suis.

L I S E T T E.

Je le croi bien.

M E R L I N.

Je suis un Musicien rare,
Charmé de mon sçavoir, gueux, yvrogne &
bizarre.

L I S E T T E.

Pour la profession voila de grands talens.

M E R L I N.

Voudriez-vous m'entendre?

L E O N O R E.

Oh, je n'ai pas le tems.
De chagrins trop cuisans j'ai l'ame penetrée.

M E R L I N.

Tant mieux, je vous voudrois encor defespérée.

L I S E T T E.

Elle n'en est pas loin.

M E R L I N.

C'est comme je la veux,
Pour donner à mon Art un exercice heureux.

L E O N O R E.

Pour des Bretons, Monsieur gardez votre science.

M E R L I N.

J'ai tout ce qu'il vous faut, autant qu'homme
de France.

Tout Breton que je suis, je sçai votre besoin.

L I S E T T E.

Ne le renvoyons pas, puisqu'il vient de si loin.

M E R L I N.

Dans un concert d'hymen, lorsque quelqu'un
discorde,

Je sçais juste baisser, ou hausser une corde ;
Nul ne sçait de l'amour mieux le diapazon,

Ni

LE BAL,

Ni mettre comme moi deux coeurs à l'unisson.

L I S E T T E.

Oh! vous aurés grand' peine, avec votre industrie,
A faire ici chanter deux Amans en partie.

M E R L I N.

J'ai dans cet étui-là, Madame, un instrument
Qui calmeroit bien-tôt vos maux assurément.
Il est doux, amoureux, insinuant & tendre,
Et qui va droit au cœur.

L I S E T T E.

Ne peut-on point l'entendre?

L E O N O R E.

Ah! laisse-moi, Lisette, en proye à mon malheur.

L I S E T T E.

Madame, un air où deux calment bien la douleur.

M E R L I N.

Ecoutez-le, de grace, un seul moment sans peine,
Et s'il ne vous plaît pas, soudain je le rengaine.
MERLIN ouvert l'étui dans lequel est Valere.
Cet instrument, Madame, est-il de votre goût?

L E O N O R E.

Que vois-je! c'est Valere?

L I S E T T E.

Et Merlin.

M E R L I N.

Point du tout.

Je suis un Bas-Breton.

V A L E R E.

Non, belle Leonore.

Je n'ai pu résister au feu qui me devore;
Et puisqu'on rompt les noeuds qui nous avoient
liez,

Je viens dans ce moment expirer à vos piez.

L E O N O R E.

A quoi m'exposez-vous?

V A L E -

COMEDIE. 67
V A L E R E.

Pardonnez à mon zèle.

L E O N O R E.

Mon pere va venir.

L I S E T T E.

Je ferai sentinelle.

L E O N O R E.

Mais que prendrez-vous?

V A L E R E.

Vous prouver mon amour,

Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en
ce jour;

Souffrez que cet amour soit en droit de tout fai-
re. L I S E T T E.

Gare, tout est perdu, j'aperçois votre pere.

M E R L I N.

Rentrez vite.

L I S E T T E.

Non, non, ce n'est pas encor lui.

M E R L I N.

Maugrébleu de la masque! allons r'ouvrir l'étui.
C'est Lifette, Monsieur, qui cause ce vacarme.
Fais mieux le guet au moins; une seconde alarme
Demonteroit morbleu l'instrument pour tou-
jours.

V A L E R E *sortant de l'étuy.*

Ah! Madame! aujourd'hui secondez nos amours,
Evitez d'un rival l'odieuse poursuite,
Ce soir pendant le Bal livrez-vous à sa suite.

L E O N O R E.

Mais comment?

V A L E R E.

De Merlin vous sçaurez pleinement....

L I S E T T E.

Vite, vite, rentrez, Monsieur del'Instrument.
Ah! Merlin, pour le coup, c'est Geronte en
personne. V A-

V A L E R E *rentre dans l'étuy.*
Ah ! Madame !

M E R L I N .

Et rentrez.

L E O N O R E *en s'en allant.*

A toi je m'abandonne.

S C E N E X.

Mr. GERONTE, SOTANCOUR,
LISETTE, MERLIN.

M E R L I N *en colere.*

O Uï, vous êtes un *sot en bécare, en bémol,*
Par la clef de f ut fa, c sol ut, g re sol.
De la sorte insulter la Musique Bretonne !

S O T A N C O U R .

Lisette, quelle est donc cette mine boufonne ?

L I S E T T E .

C'est un Musicien Bas-Breton.

S O T A N C O U R .

Bas-Breton !

Cet homme doit chanter sur un diable de ton ;
Jamais de son pays il n'est venu d'Orphée ,
Je croi dès-à-présent sa musique enrageée ;
Pour des doubles bidets, passe.

M E R L I N .

Fat, animal.

Vil Carabin d'orchestre, atome musical.

Par la mort.....

S O T A N C O U R *l'arrêtant.*

Doucelement.

M E R L I N .

Tenez-moi, je vous prie :
Si j'échape une fois, je veux avoir sa vie ;

Lais.

COMEDIE.

69

Laissez.... (*Il lui donne un coup sur les doigts.*)

S O T A N C O U R.

Si je te tiens, je veux être empalé.

M E R L I N *revenant.*

Comment ! me soutenir, que mon air est pillé !

Un air délicieux, que j'estime, que j'aime,

Et que j'ai pris plaisir à composer moi-même.

Dans Kinpercɔrantic.

Mr. G E R O N T E.

Il a tort.

L I S E T T E.

Entre nous,

Cela ne se dit point.

S O T A N C O U R.

Là, là, consolez-vous,

Ce n'est pas un grand mal; on ne voit point
en France

Punir de ces larcins la fréquente licence :
Mais que vois-je ? est-ce à vous ce petit instrument ?

M E R L I N .

Pour vous servir, Monsieur.

S O T A N C O U R.

J'en joue élégamment :

Je vais vous régaler d'un petit air.

M E R L I N *l'arrêtant.*

De grâce,

Je ne puis m'arrêter... Il faut....

S O T A N C O U R.

Sur cette basse

Je veux que l'on m'entende un moment pré-luder.

M E R L I N .

Vous seriez trop long-tems, Monsieur, à l'accorder.

Et de plus, mon Valet a la clef dans sa poche.

S O -

LE BAL,
S O T A N C O U R.

Tous ces gens-là sont faits de croche & d'a-nicroche :

Je vous dis que je veux....

L I S E T T E.

Vous en jouerez fort mal,
L'Instrument est Breton.

M E R L I N.

Et tant soit peu brutal.
Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connoître,
Et vous verrez pour lors quel homme je puis
être.

S O T A N C O U R.

Quoi, vous voulez, Monsieur, donner con-
cert ceans?

M E R L I N.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles
gens.

S O T A N C O U R.

Vous venez tout à point, ce soir je me marie,
De la nôce & du bal souffrez que je vous prie.

M E R L I N.

Volontiers, j'y prétens figurer comme il faut.

L I S E T T E.

Faites toujours porter votre Instrument là-haut.

S O T A N C O U R.

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous
conduire,

Moi-même dans le bal je veux vous introduire.

M E R L I N *en reportant son étuy.*

Et je m'introduirai de moi-même au soupe.

Ma foi, nous & l'étuy, l'avons bien échapé.

SCENE XI.

SOTANCOUR, LISETTE.

SOTANCOUR.

HE bien, que dirons-nous, où donc est la maîtresse ?
 Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :
 Si nous ne nous cherchons jamais plus vétaliers,
 Je ne lui promets pas grand nombre d'héritiers.

LISETTE.

Bon, je scçai des maris qui pour éviter noise,
 N'ont jamais approché leurs femmes d'une
 toise,
 Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison
 Un grand nombre d'enfans qui portent tous
 leur nom.

SOTANCOUR.

Je scçai que Leonore aime un certain Valere,
 Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui plaire
 Que par son air pincé : mais c'est un petit fou,
 Sans esprit, sans mérite, & qui n'a pas un sou :
 On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille ?

SOTANCOUR.

Oui... dis à Leonore en termes clairs & nets
 Que je ne veux point être époux *ad honores*.
 Vois-tu, je ne suis pas de ces gens débonnaires
 Qui font valoir leur femme en des mains é-
 trangères ;

Et mettant à profit un salutaire affront,
 Décent à petit bruit un impôt sur leur front.

TOM. I.

D

SCE-

SCENE XII.

LE BARON D'AUBIGNAC,
LISETTE, SOTANCOUR.

LE BARON *Gasccon.*

AH! Monsieur, je vous cherche ; eh permettez de grace,
Que sans plus différer ici je vous embrasse.

SOTANCOUR.

Pour la premiere fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez un tel.

SOTANCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'aime vous déplaise,

Encore un autre nom.

LE BARON.

— Je viens vous montrer l'aise
Que j'ai d'avoir appris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitiez.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi! cette demande est bonne! maintenant
Que vous allez rouler dessus l'argent comptant,
Vous ne ferez, je croi, loyal comme vous êtes,
Nulle difficulté de bien payer vos dettes,

S O-

COMEDIE.

73

Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent,
Et vai le front levé , sans crainte du Sergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous , c'est une bagatelle,
Allons , payez-les-moi.

SOTANCOUR.

La demande est nouvelle.

Sotancour est mon nom , me connoissez-vous
bien ?

LE BARON.

Sotancour... justement , c'est pour vous que
je vien.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque chose ?

LE BARON.

Hé donc, le tout est drôle,
C'est cet argent, Monsieur, que sur votre parole,
Je vous ai très-gagné l'autre hyver à trois dez ,

SOTANCOUR.

A moi , Monsieur.

LE BARON.

A vous ?

SOTANCOUR.

Et parbleu vous révez ,
Pour connoître vos gens mettez mieux vos
lunettes.

LE BARON.

Comment, chetif mortel, vous déniés vos dettes ,
Vous ne connoissez plus le Baron d'Aubignac ,
Vicomte de Dougnac , Croupignic , Fou lignac ,
Gentilhomme Gascon, plus noble que personne ,
D'une race ancienne autant que la Garonne .

SOTANCOUR.

Quand elle le seroit encor plus que le Nil ,
Votre propos , Monsieur, n'est ni beau ni civil ,
Je ne vous connois point , ni ne veux vous con-
noître.

L E B A L ,
L E B A R O N .

Il ne me connoit pas , le scelerat , le traître !
Ne vous souvient-il plus de cet Hyver dernier ,
Quand notre Regiment fut chez vous en quartier

Un jour de Carnaval chez cette Conseillere ,
Qui m'adoroit , hé donc ! vous memorez l'affaire .

S O T A N C O U R .

Pas plus qu'auparavant , je ne scçai ce que c'est .

L E B A R O N mettant la main sur son épée .

Ah ! je vous en ferai souvenir s'il vous plaît ;
Car cadedis , je veux que le Diable me scie . . .

(L I S E T T E l'arrêtant .

Ah tout beau , dans ce lieu point de bruit , je
vous prie ,

Monsieur est honnête homme , & qui vous
payra bien .

S O T A N C O U R .

Moi payer : hé pourquoi , si je ne lui dois rien ?

L E B A R O N .

Vous ne me devez rien ?

L I S E T T E .

Un Gascon n'est pas homme
A venir sans sujet demander une somme .

S O T A N C O U R .

Un Gascon . Un Gascon a grand besoin d'argent ,
Et pourvû qu'il en trouve , il n'importe com-
ment :

Jamais de son Païs ne vint lettre de change ,
Et quoiqu'il mange peu , si faut-il bien qu'il
mange .

L I S E T T E .

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus .

S O T A N C O U R .

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux
pendus .

L E

COMEDIE.

75

LE BARON *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colere.

L I S E T T E.

Hé de grace Monsieur !

LE BARON.

Non, non, laissez-moi faire
Que je le perce à jour.

S O T A N C O U R *crie.*

A l'aide, je suis mort.

SCENE XIII.

GERONTE, *les susdits deux Valets.*

G E R O N T E.

P Our quel sujet, Messieurs, criez - vous
donc si fort ?

LE BARON.

Un atome Bourgeois, qui perd sur sa parole,
Et ne veut pas payer; mais ce qui me console,
Je veux devenir nul, ou j'en aurai raison

G E R O N T E.

Que veut dire cela ?

S O T A N C O U R.

Monsieur, c'est un fripon,
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monsieur.

G E R O N T E.

Ah tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votre gendre ?

G E R O N T E.

Il le sera dans peu.

D 3

LE

**LE BAL,
LE BARON.**

Tant mieux, vous me payerez ce qu'il me doit au jeu.
Je fais arrêt sur vous, sur la fille & la dote.

G E R O N T E.

Quoi vous avez perdu?

S O T A N C O U R.

Je vous dis qu'il radote.

Je ne scai . . .

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans,
Il doit encor au jeu plus de vingt mille francs.

G E R O N T E.

Plus de vingt mille francs?

LE BARON.

Ouï Monsieur.

S O T A N C O U R.

Je vous jure,
Foi de vrai bas Normand, que c'est une imposture;
Que je ne comprens rien à ce maudit jargon,
Et ne scais pour tout jeu que l'oye & le toton.

LE BARON.

Vous me gâtez ici bien du tems en paroles;
Monsieur, je veux toucher mes quatre cens pistoles.

Ou cadedis, je veux le saigner à l'instant.

G E R O N T E.

Si mon gendre vous doit

LE BARON.

S'il me doit!

G E R O N T E.

Je prétends
Que vous soyez payé; mais sans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire:

je

COMEDIE.

77

Je marie aujourd'hui ma fille, & retiendrai
Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

L E B A R O N.

C'est parler comme il faut ; quand on est zai-
fonnaible,

Tout Gascon que je suis, je suis doux & traitable :
Adieu, jusqu'à demain, mais souvenez-vous-en,
Que j'ai votre parole, & grand besoin d'argent.

S C E N E X I V :

GERONTE, LISETTE,
SOTANCOUR.

G E R O N T E.

Vous êtes donc joüeur ?

S O T A N C O U R.

Que l'on me pilorie,
Si j'ai hanté ni vu ce Gascon de ma vie.

G E R O N T E.

Mais pourquoi viendroit-il ?

S O T A N C O U R.

C'est un fourbe, & sans vous
J'allois vous le bourer comme il faut.

L I S E T T E.

Entre nous ;

Vous avez d'un joüeur acquis la renommée ,
Et le feu, comme on dit, ne va point sans fumée.

S O T A N C O U R.

Oh , quittons ce propos , & ne songeons qu'au
Bal ,
J'apperçois le Cousin , il n'est ma foi point mal.

SCENE XV.

MATHIEU CROCHET *en habit de Cupidon*, GERONTE,
 LISETTE, LEONORE *couverte d'une grande mante de tafetas, un masque à la main.* Une Troupe
 de Masques de toutes manieres.

MATHIEU CROCHET.

ME voila, mon cousin, dans mon habit
 de masque.

SOTTANCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.
 Ma Prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi,
 Mon cœur en la voyant me dit je ne sçai quoi.

LEONORE.

Oh ! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien
 pense !

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en
 France.

Il est tout à manger ; les femmes dans le bal
 Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai ?

SOTTANCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,
 De l'Ainé des Amours va tomber amoureuse,
 Et voudra de plus près connoître le cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frote ... on verra.

Ho ! le petit lutin !

Qu'il va blesser de coeurs !

S C E N E X V I .

MERLIN, SOTANCOUR,
MATHIEU CROCHET.

M E R L I N .

Monsieur, je viens vous dire
Que mon concert est prêt.

S O T A N C O U R .

C'a, ne songeons qu'à rire.
Cousin, il faut ici remuer le gigot.

M A T H I E U C R O C H E T .

Laissez-moi faire, allez, je ne suis pas un sot ;
Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis
en danse.

Allons, ferme, Monsieur ; il est tems qu'on
commence.

C'est à nous de danser, & d'entamer le bal.

*Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le
bal, Fijac couvert d'une pareille mante que
Leonore, prend la place ; & Sotancour danse
avec lui.*

Qu'en dites-vous, beau-pere ? hé, cela va-t-il
mal ?

SCENE XVII.

GILLETTE, GERONTE,
SOTANCOUR, MERLIN,
LE BARON.

G I L L E T T E.

O Secours, ô secours, votre fille on l'emporte,
Des Carême prenans lui font passer la porte.

G E R O N T E.

Que dis-tu là ?

G I L L E T T E.

Je dis que quatre hommes là-bas
La font aller, Monsieur, plus vite que le pas.

G E R O N T E.

Quoi ! ma fille....

G I L L E T T E.

Oui, Monsieur.

S O T A N C O U R.

La plaisante nouvelle !
Tu rêves ! tien, voilà que je danse avec elle.

M E R L I N.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

G I L L E T T E.

Non, vous dis-je.

S O T A N C O U R.

On te dit que dessous cet habit,
C'est Leonore.

G I L L E T T E.

Et non, je n'ai pas la berluë,
Je viens de la quitter à l'instant dans la ruë.

S O T A N C O U R.

A Diable la pecore, avec ses visions !

Il faut te détromper de tes opinions.

Tien, voilà Leonor.

(*Il ôte le masque, & on reconnoît le Baron Fijac.*)

LE BARON.

Serviteur.

SOTANCOUR.

C'est le Diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter ; mais pourtant fort traîtable.

Vous me devez ; cherchons quelque accommodement.

J'ai votre Leonor pour mon nantissement,
Et je la fais conduire au Château de la Garde.

De l'argent, je le sens ; point d'argent, je le garde.

GERONTE.

On m'enlève ma fille ! au secours, au voleur.

SCENE XVIII.

VALERE, GERONTE, SOTANCOUR, MATHIEU
CROCHET, MERLIN,
LEONORE.

VALERE.

Monsieur, pour Leonor n'ayez aucune peur,

Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

GERONTE.

Ah ! Valere, c'est vous !

SOTANCOUR.

Quoi ! Valere,.. comment ?
Que

Que veut dire ceci ?

V A L E R E.

Que très-civilement

Je viens ici vous dire , en parlant à vous-même ,
Que Leonor pour vous sent une haine extrême ,
Qu'elle mourroit plutôt que ...

S O T A N C O U R .

Leonor me hait ?

V A L E R E.

Si vous ne m'en croyez , croyez-en ce billet.

S O T A N C O U R lit.

Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure ,
Et pour ne jamais voir votre forte figure ,
J'irois au bout du monde , & plus loin même encor ;
On ne peut vous haïr plus que fait Leonor.

En termes clairs & nets cette lettre s'explique ,
Et le tour n'en est point trop amphibologique .
Oh bien , la Belle peut revenir sur ses pas ,
Elle auroit beau courir , je ne la suivrois pas :
Je vous cede les droits que j'ai sur l'Accordée ,
Et ne me charge point de fille hazardée .

G E R O N T E.

Oh ! ma fille est à vous .

S O T A N C O U R .

Non , parbleu , par bonheur .
Je lui baise les mains , & la rends de bon cœur .

G E R O N T E.

Vous me faites plaisir , Monsieur , de me la
rendre .

S O T A N C O U R .

Oh ! vous ne manquerez sur ma foi pas de
gendre ,
Ni vos petits enfans de pere . Allons , Mathieu ,
Retournons à Falaise .

M A T H I E U C R O C H E T .

Adieu , Messieurs , adieu

MER-

COMEDIE.
MERLIN.

83

Place à Mathieu Crochet.

LEONORE.

A vos genoux, mon pere

GERONTE.

Oublions le passé, ma fille, en cette affaire;
Je n'ai point pretendu forcer tes volontez.

LEONORE.

Que ne vous dois-je point, pour de telles bontez?

GERONTE.

Pour vous, dont je connois le bien & la famille,
Valere, je veux bien que vous ayez ma fille.

VALERE.

Monsieur.....

GERONTE.

Nous vous devons assez en ce moment,
De nous avoir défait de ce couple Normant.

MERLIN.

L'honnête homme, morbleu ! vive Monsieur
Geronte !

Ma foi, sans moi la Belle en avoit pour son
compte.

Puisque tout est d'accord maintenant entre
vous,

Rions, chantons, dansons, & divertissons-nous.

Tous les Masques qui sont sur le Theatre, font une
espece de Bal, & après qu'on a dansé yn Passe-
pied, Fijac chante l'air Gascon suivant.

AIR.

Cadedis, vive la Garonne !

En valeur on n'y craint personne ;

Les faquins y sont des Heros :

Je vous le dis en quatre mots,

En amour comme au jeu je vrille,

Et comme un dé, j'escamote une fille.

On reprend la danse, après laquelle Merlin
chante un Passe-pied Breton.

MER-

84 LE BAL, COMEDIE.
MERLIN.

*Un jour de Printemps,
Tout le long d'un verger,
Colin va chantant,
Pour ses maux soulager,
Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, rela, rela,
Ma Bergere, laisse-moi
Prendre un tendre baiser.*

*Les Masques se prennent par la main, & dansent en chantant,
Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, &c.*

MERLIN.

*La Belle à l'instant
Répond à son Berger :
Tu veux en chantant
Un baiser dérober ?*

UNE BERGERE.

*Non, Colin, ne le prens pas,
La la la la, rela rela.
Non, Colin, ne le prens pas,
Je vais te le donner.*

LE CHOEUR.

*Non, Colin, ne le prens pas,
La la la la, rela rela.
Non Colin, ne le prens pas,
Je vais te le donner.*

Tous les Masques ayant formé une danse en rond, se retirent, & Merlin chante au Parterre le couplet suivant.

*Si mon air Breton
A scu vous divertir,
Messieurs, d'un haut ton
Daignez nous applaudir.
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
La la la.
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
Dites-le-nous tout-bas.*

F I N.





Le Joueur.

LE
JOUEUR,
COMEDIE.

Par MR. REGNARD,

REPRESENTE'E EN 1695.



A BRUXELLES,

Chez les Freres t'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

ACTE V R S.

GERONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angelique.

NERINE, Servante d'Angelique.

HECTOR, Valet de Valere.

Mr. **T**O T A B A S, Maître de Triètrac.

Mr. **G**ALONIER, Tailleur.

Madame **A**D A M, Selliere.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.



L E J O U E U R , *C O M E D I E.*

A C T E I S C E N E P R E M I E R E.

*HECTOR seul dans un fauteuil,
près d'une toilette.*



L est parbleu grand jour. Déja de
leur ramage
Les Cocqs ont éveillé tout notre
voisinage.
Que servir un Joüeur est un mau-
dit métier!

Né serai-je jamais Laquais d'un Sous-fermier ?
Je ronflerois mon faoul la grosse matinée,
Et je m'envrerois le long de la journée,
Je ferois mon chemin, j'aurois un bon emploi,
Je

90 LE JOUEUR,
Je serois dans la suite un Conseiller du Roi,
Rat de Cave, ou Commis; & que fçait-on ?
peut-être

Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître,

J'aurois un bon carosse à ressort bien lians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans ;
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui Jasmin autrefois, d'un drap du Seau couvert,
Bornoit sa garde-robe à son just'au-corps vert.
Quelqu'un vient. Si matin, Nerine, qui t'envoyez

S C E N E II.

N E R I N E H E C T O R.

N E R I N E.

Q U e fait Valere ?

H E C T O R.

Il dort.

N E R I N E.

Il faut que je le voie.

H E C T O R.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

N E R I N E.

Je veux lui parler.

H E C T O R.

Paix, ne parle pas si fort.

N E R I N E.

Ah ! j'entrerai, te dis-je.

H E C T O R.

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

N E -

COMEDIE.

91

N E R I N E.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

H E C T O R.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus*?

N E R I N E.

Quand se levera-t-il?

H E C T O R.

Mais avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche; & franchement...

N E R I N E.

Acheve.

H E C T O R.

Je ne dis mot.

N E R I N E.

Oh parle, ou de force, ou de gré.

H E C T O R.

Mon maître en ce moment n'est pas encor rentré.

N E R I N E.

Il n'est pas rentré?

H E C T O R.

Non, il ne tardera guere,

Nous n'ouvrions pas matin. Il a plus d'une afaire,

Ce garçon-là.

N E R I N E.

J'entens. Au tour d'un tapis vert,
Dans un mandit brelan ton maître jouë & pert :
Ou bien reduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très-exprés d'Angelique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec
lui.

Des sermens les plus forts appuianc sa tendresse,
Tu scias qu'il a cent fois promis à ma maîtresse

De

LE JOUEUR,

De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fut
guidé ;
Cependant

HECTO R.

Je voi bien qu'un Rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand cela seroit, n'aurois-je pas raison ?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ;
Angelique entre nous seroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ;
Lui, c'est un homme d'ordre, & qui vit con-
grument.

HECTO R.

L'Amour se plait un peu dans le dérèglement.

NERINE.

Un Amant fait & meur.

HECTO R.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractère,
Qui ne sçut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTO R.

Mais mon maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu.
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades pompees,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air dé-
braillé,
Un nez de tous côtés de tabac barboüillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus ver-
meille,
Un chapeau chifonné qui tombe sur l'oreille,
Une

Une longue Stinkerque à replis tortueux,
Un haut de chausses bas prêt à tomber sous eux ;
Qui faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent pour tout merite étaler leur figure ?

H E C T O R.

C'est le goût d'apresent , tes cris sont superflus ,
Mon enfant.

N E R I N E.

Je veux , moi , reformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse ,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
Qu'elle épouse un Joueur , un petit brelandiez ,
Un franc dissipateur , & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte ,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ou-
 verte ,
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

H E C T O R.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal .
 Mais tant que tu voudras , parle , prêche , tempête ,
 Ta maîtresse est coëffée .

N E R I N E.

Et crois tu dans ta tête ,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pou-
 voir ?
Elle est fille d'esprit , peut-être dés ce soir
 Dorante par mes soins l'épousera .

H E C T O R.

Tarare !

Elle est dans mes filets .

N E R I N E.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui .

H E C T O R.

Bon , bon !

N E R I N E.

Que Dorante a pour lui Nerine & la raison .

H E C -

Et nous avons l'Amour. Tu fçais que d'ordinaire,
 Quand l'Amour veut parler, la raison doit se taire,
 Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous
 Quand la raison agit, l'Amour a le dessous.
 Ton maître est un Amant d'une espece plaisante,
 Son amour peut passer pour fièvre intermittente;
 Son feu pour Angelique est un flus & réflus.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oüi. C'est la passion qui seule le devore.
 Dés qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
 Tu m'avoûras qu'il est amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh, j'empêcherai bien.....

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,
 Et ta maîtresse encor hier promit à Valere
 De lui donner dans peu pour prix de son amour,
 Son portrait enrichi de brillans tout autour.
 Nous l'attendons, machere, avec impatience,
 Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
 Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres!

NE-

NERINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,
 Etant Fils de famille, ayant encor son pere,
 Qu'il vive comme il fait , & que comme un
 banni,
 Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NERINE.

Est-ce de même , dis ? ma maîtresse Angelique ,
 Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pais
 Que pour un temps,& n'ont point de pere à Paris;

HECTOR.

Valere a déserté la maison paternelle :
 Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle :
 Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir ,
 Nous y serions encore , à ne t'en point mentir ,
 Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable !
 Quoi qu'il en soit enfin , je ne t'abuse pas ,
 Je fais la guerre ouverte , & je vais de ce pas ,
 Dire ce que je vois , à avertir ma maîtresse :
 Que Valere toujours est faux dans sa promesse ,
 Qu'il ne sera jamais digne de ses amours ,
 Qu'il a joué , qu'il joue , & qu'il jouera toujours .
 Adieu.

SCENE III.

HECTOR *seul.*

B On jour. Autant que je m'y peux
 connoître ,
 Cette Nerine-ci n'est pas trop pour mon Maître
 A-t-elle grand tort ? Non. C'est un panier percé
 Qui... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé !

TOM. I.

E

On

96. LE JOUEUR,
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à
triple usure.

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

Valere paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.

VALERE.

Quelle heure est-il?

Q

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las
De tes mauvais discours; & tes impertinences...

HECTOR à part.

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. Euh?

HECTOR.

Il jure entre ses dents.

VALERE.

He bien? me faudra-t-il attendre encor long-
temps?

HECTOR.

Hé la voilà, Monsieur.

VALERE se promène, & Hector le suit
tenant sa robe de chambre toute déployée.

Une école maudite

COMÉDIE. 97

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te scaurai,
Maudit jeu de Triètrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu je t'en défié,
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR tenant toujours la robe.

Vous plairoit-il, Monsieur ? ...

V A L E R E.

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre, est, Monsieur, tou-
te prête.

V A L E R E.

Va te coucher, maraut, ne me romps point
la tête.

Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux,

S C E N E V.

VALERE se mettant dans le fauteuil.

J E veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil,
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au Ciel, un écu dans ma bourse.
Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector ?

HECTOR derrière le Théâtre.

Monsieur.

V A L E R E.

Hé bien, bourreau ! veux-tu venir ?
N'es-tu pas las encor de dormir, miserable ?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR à moitié deshabillé.

LAs de dormir, Monsieur ? hé, je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon just'au-corps.

V A L E R E.

Tu dormiras demain.

H E C T O R.

Il a le diable au corps.

V A L E R E.

Est-il venu quelqu'un ?

H E C T O R.

Il est, selon l'usage,
Venu maint Creancier ; de plus un gros visage,
Un Maître de TriLe Maître de Musique est encore venu.
Ils reviendront bien-tôt.

V A L E R E.

Bon. Pour cette autre affaire
M'as-tu deterré ? ...

H E C T O R.

Qui à cette honnête usuriere,
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu ?

V A L E R E.

Justement, elle-même.

H E C T O R.

Où, Monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !

Mais enfin j'ai tant fait avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,

Et

COMEDIE.

99

Et vous aurez, je croi, au plûtôt votre argent.

V A L E R E.

J'aurois les mille écus ! ô Ciel ! quel coup de grâce !

Hector, mon cher Hector, vien-ça que je t'embrasse.

H E C T O R.

Comme l'argent rend tendre !

V A L E R E.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai pour en avoir qu'à donner mon billet ?

H E C T O R..

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que Banquier de la Ville.
Pour la reduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultez.
Elle est d'accord de tout, du tems, des arrérages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

V A L E R E.

Des gages ?

H E C T O R.

Oui, Monsieur.

V A L E R E.

Mais y penses-tu bien ?

Où les prendrai-je, dis ?

H E C T O R.

Ma foi, je n'en saï rien.

Pour nippes nous n'avons qu'un grand fond
d'esperance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siecle-cy, Messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prétent peu volontiers.

V A L E R E.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui
donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne,
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots:
Mais, Monsieur, s'il vous plaît; pour chan-
ger de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angelique?

VALERE.

Si je l'aime? Ah! ce doute & m'outrage & me
pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fond, vous êtes amoureux,
Et quand l'argent renait, votre tendresse expire.
Votre bourse est, Monsieur, puis qu'il faut
vous le dire,
Un Thermometre seur, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque soit qu'il me
donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous
plante-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nerine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angelique
Pour Dorante votre Uncle en ce moment s'ex-
plique,
Que vous jouez toujours malgré tous vos ser-
mens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VA-

COMEDIE.

101

V A L E R E.

Dieux ! que me dis-tu là ?

H E C T O R.

Ce que je viens d'entendre.

V A L E R E.

Bon, cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

H E C T O R.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
À ce qu'il me paraît.

V A L E R E.

Point, sans présomption
On sait de que l'on vaut.

H E C T O R.

Mais si sans vouloir tiré,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le
dire,
Et qu'Angelique enfin pût changer...

V A L E R E.

En ce cas,
Je prends le parti... mais, cela ne se peut pas.

H E C T O R.

Si cela se pouvoit, qu'un passion neuve....

V A L E R E.

En ce cas, je pourrois rabattre tut la veuve,
La Comtesse sa sœur.

H E C T O R.

Ce desselin me plaît fort,
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous voulez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je croi, nè seroit point cruelle,
Ce seroit un éponge à presser au besoin.

V A L E R E.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas tellement.

H E C T O R.

C'est dans son caractère une espece parfaite,

LE JOUEUR,

Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les coeurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est-là sa passion.

V A L E R E.

Epouser ?

H E C T O R.

Un marquis de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope & la flaire.

V A L E R E.

Et quel est ce Marquis ?

H E C T O R.

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard fait par le lansquenet :
Fort brave, à ce qu'il dit ; intriguant, plein
d'affaires,
Qui croit de ses appas les femmes tributaires,
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Etoit valet de Chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvez-nous, Monsieur, j'aperçois votre pere.

S C E N E VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

G E R O N T E.

D'oulement, j'ai deux mots à vous dire,
Valere.
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

H E C T O R.

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

G E R O N T E.

Demeure là, maraut.

H E C T O R.

Il n'est pas temps de rire.

G E-

GERONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
 Que votre train de vie est si fort scandaleux,
 Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux;
 Je ne puis retenir ma bile davantage,
 Et ne scaurois souffrir votre libertinage.
 Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
 Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets;
 Un bois plein de voleurs est un plus seur passage:
 Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
 Il faut opter des deux, être dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
 J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.
 C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que
 l'Oye.

GERONTE.

Tai-toi. Non, à présent le jeu n'est que furur:
 On joue argent, bijoux, maison, contrats,
 honneur,
 Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à
 craindre,
 Risque plus volontiers, & perd plus sans se
 plaindre.

HECTOR.

Oh ! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels
 bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflame de courroux,
 Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte:
 Vous n'avez obligé de vous fermer ma porte,
 J'étois las, attendant chez moi votre retour,
 Qu'on fit du jour la nuit, & de la nuit au jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces Joueurs qui courrent la fortune,
 Dans leurs dérèglements ressemblent à la Lune,

Se couchant le matin & se levant le soir.

G E R O N T E.

Vous me pouflez à bout, mais je vous ferai voir,
Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je scaurai me servir de mon pouvoir de Pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

H E C T O R.

Votre Pere a raison.

G E R O N T E.

Comme le voila fait !
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendroit dans la forest voisine
De faire un mauvais coup.

H E C T O R.

On croiroit vrai de lui,
Il a fait trente fois coupegorge aujourd'hui.

G E R O N T E.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin esperer dans la suite ?

V A L E R E.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon Pere, absolument.

H E C T O R.

Voila du fruit nouveau dont son fils le regale.

G E R O N T E.

Quand ils n'ont pas un sou, voila de leur morale.

V A L E R E.

J'ai de l'argent encore ; & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

G E R O N T E.

S'il est ainsi, vraiment j'en ai bien de la joie.

H E C T O R bas.

Vous acquitter, Monsieur ? avec quelle monnoie ?

V A L E R E.

Te tairas-tu ? Mon Oncle aspire dans ce jour

A

COMÉDIE. sc 5

A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour ;
Vous scavez que pour elle il a l'ame blessée ,
Et qu'il yeut m'enlever . . .

G E R O N T E.

Oui , je scat sa pensée ,
Et je serai ravi de le voir confondre .

H E C T O R .

Vous n'avez qu'à parler , c'est un homme tonda .

G E R O N T E .

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite . . .
Angelique est fort riche , & point du tout coquette ,
Maitresse de son choix : avec ce bon dessein ,
Va te mettre en état de meriter sa main ,
Payer tes Creanciers ...

V A L E R E .

J'y vais , j'y cours Mon Pere

G E R O N T E .

Hé ? plait-il ?

V A L E R E .

Pour sortir entierement d'affaire ,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs .

Si vous vouliez , Monsieur ...

G E R O N T E .

Ah , ah ! je vous entens .
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes .
Non , comme vous pourrez , allez paier vos dettes .

V A L E R E .

Mais , mon Pere , croyez ...

G E R O N T E .

A d'autres , s'il vous plaît .

V A L E R E .

Prêtez-moi mille écus .

H E C T O R .

Nous payerons l'intérêt

Au denier un .

V A L E R E .

Monsieur ...

G E -

LE JOUEUR,

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

V A L E R E.

Je ne veux point, mon Pere, aujourd'hui vous surprendre;

Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,

Retenez cet argent, & payez par vos mains.

H E C T O R.

Ah parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encore étes-vous redévable?

V A L E R E.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non ; quand vous le verrez vivre en homme de bien,

Vous ne regretterez nullement la dépense,

Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort :
Mais après cela, si . . .

V A L E R E..

Moderez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.

Je vais voir Angelique, & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater.*Il sort.*

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,

A vous faire, en raisons claires & positives,
Le memoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans
peu.*Il sort.*

GERONTE *seul.*

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu.

Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire,
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frère, & marier mon fils.

SCENE VIII.

MR. TOUT A BAS, GERONTE.

T O U T A B A S.

A. Vec tous les respects d'un cœur vraiment sincere:

Je viens pour vous offrir mon petit ministere.
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Au-

vergnac,

Docteur dans tous les Jeux, & maître de Tri-

étrac:

Mon nom est Tout à bas, Vicomte de la Casé,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase..

GERONTE.

Un Maître de Triétrac ? il me prend pour mon Fils.

Quoi vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris ?

Et l'on ne vous a pas fait présent en galere
D'un brevet d'Espalier ?

T O U T A B A S.

A quel homme ai-je affaire ?

Comment ? Je vous soutiens que dans tous les états.

On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,

De-

108 LE JOUEUR,
Devroit sçavoir jouer avant que sçavoir lire.

G E R O N T E.

Monsieur le Professeur, avecque vos raisons
Il faudroit vous loger aux petites maisons.

T O U T A B A S.

De quoi fert, je vous prie, une foule inutile
De Chanteurs, de Danseurs qui montrent par
la Ville?

Un jeune homme en est-il plus riche, quand
il sçait

Chanser-re mi fa sol, ou danser un menuet?
Payra-t-on de Marchands la cohorte pressante,
Avec un Vaudeville, ou bien une Courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier
Dans mon art au plûtôt se fasse initier?
Qui sçache, quand il perd, d'une ame non
commune,

A force de sçavoir, rappeller la fortune;
Qu'il apprenne un métier qui par de surs secrets,
En le divertissant l'enrichisse à jamais?

G E R O N T E.

Vous êtes riche, à voir?

T O U T A B A S.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, Fiacres, Porteurs de
Chaises;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours
circulans;

Des Gascons à souper dans les brelans fideles,
Des Chevaliers sans ordre, & tant de Demoiselles,

Qui sans le Lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hyvers la cuisine se fonde,
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

G E R O N T E.

S'il est quelque Joueur qui vive de son gain,
On

COMÉDIE.

109

On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui forcez à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUT A B A S.

Et c'est de là que vient la beauté de mon Art.
En suivant mes leçons on court peu de hazard.
Je sc̄ai quand il le faut , par un peu d'artifice ,
D'un sort injurieux corriger la malice ,
Je sc̄ai dans un Triètrac quand il faut un sonnez ,
Glisser des dez heureux , ou chargez , ou pipez ;
Et quand mon plein est fait , gardant mes a-
vantages ,
J'en substituë aussi d'autres prudens & sages ,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups ,
Me font en un instant enfiler douze trous .

GERONTE.

Et Monsieur Tout à bas , vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUT A B A S.

Oüï , Monsieur , s'il vous plaît .

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras ,
Qui le long de vos reins

TOUT A B A S.

Monsieur , point de colere ,
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire .

GERONTE *le pouffe.*

Maitre juré filou , sortez de la maison .

TOUT A B A S.

Non , je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon .

GERONTE.

A moi leçon ?

TOUT A B A S.

Je veux , par mon sc̄avoir extrême ,
Que vous écarmotiez un dé comme moi-même .

G E -

GERONTE.

Je ne sc̄ai qui me tient , tant je suis animé ,
 Que quelques bons soufflets donnez à poing fermé....

Va-t'en.

(Il le prend par les épaules.)

TOUT A BAS.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur perulante
 Vous rend l'âme aux leçons un peu recalci-
 trante ,
 Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GERONTE.

Revient!

TOUT A BAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois?

GERONTE le poussant tout-à-fait dehors.

Sortiras-tu d'ici , vrai gibier de potence ?
 Je ne puis respirer , & j'en mourrai , je pense.
 Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon ,
 Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
 Scachons ce qu'il a fait , & sans plus de mystere ,
 Concluons son hymen , & finissons l'affaire.

Fin du premier Acte.



ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Mon cœur feroit bien lâche après tant de sermens,
 D'avoir encor pour lui de tendres mouvements ;
 Nerine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie,
 Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie,
 Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
 Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moi parler pour Valere ? il faudroit être folle.
 Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point desormais, pour calmer mon dépit ;
 Rappeller à mes sens son air & son esprit ,
 Car tu fais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit , lui , Madame ?
 Il est plus journalier mille fois qu'une femme.
 Il rêve à tout moment , & sa vivacité
 Dépend presque toujours d'une carte , ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire,
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'a-
mour.

ANGELIQUE.

Non; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il vénoit à l'instant
Avec cet air flatteur, foâmis, insinuant,
Que vous lui connoissiez; que d'un ton paf-
tique, (Elle se met à ses pieds.)
Il vous dit à vos pieds: Non, charmante An-
gelique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux,
Qu'un seul mot: je vous aime, & je n'aime
que vous.

Votre amie en ma faveur n'est-elle point émuë?
Vous ne me dites rien, vous détournez la vûe.
(Elle se relève.)

Vous voulez donc ma mort, il faut vous con-
tenter.

Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufletera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne sont pas à lui; mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas; contez qu'en sa colere
Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laïsse-moi faire.

NERINE.

Vous voilà, grâce au Ciel, bien instruite sur tout,
Ne vous dementez point, tenez bon jusqu'au
bout.

SCE-

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

LA COMTESSE.

ON dit par-tout, ma Sœur, qu'un peu
moins prévenüe,
Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Oui, j'y suis resolute.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi, Valere est un vrai fou,
Qui jourroit votre bien jusqués au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre vorre tendresse,
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse,
Il faut se dégager de ces attachemens
Que la raison condamne, & qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal-fait, brutal, capricieux,
Yvrogne, sans esprit, débauché, fol, colere,
Que d'être un emporté joueuf comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je fçai que ce deffaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous n'èr voulez donc plus en faire vorre époux?

AN-

LE JOUEUR,
A N G E L I Q U E.
Moi, Non. Dans ce dessein, nos humeurs sont
conformes.

N E R I N E.
Il a ma foi reçû son congé dans les formés.
LA COMTESSE.
C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncerez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

A N G E L I Q U E.
L'épouser!
LA COMTESSE.
Aujourd'hui.
A N G E L I Q U E.
Ce joueur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.
Le sauurai le reduire.
On s'agit sur les Maris ce que l'on a d'empire.
A N G E L I Q U E.
Quoi, vous voulez, ma sœur, avec certair si doux,
Ce maintien réservé, prendre une nouvelle époux?

LA COMTESSE.
Et pourquoi non, ma sœur? fais-je donc un
grand crime,
De rallumer les feux d'un amour legitime?
J'avois fait voeu de fuir tout autre engament.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvagé;
Mais qu'est-ce qu'un portrait; quand on aime
bien fort?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

N E R I N E.
Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.
Cela raquite t-il d'une perte aussi dure?

N E

COMEDIE.

415

N E R I N E.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

A N G E L I Q U E.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.

Vous unir à Valere !

L A C O M T E S S E.

Oui, ma sœur, à lui-même,

A N G E L I Q U E.

Mais vous n'y pensez pas; croyez-vous qu'il vous aime?

L A C O M T E S S E.

S'il m'aime! lui, s'il m'aime! ah! quel aveuglement!

On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

A N G E L I Q U E.

Après un si long-tems de pleine joüissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

L A C O M T E S S E.

Et je puis en user à ma discretion.

A N G E L I Q U E.

Sans doute, & je voi bien qu'il n'est pas impossible,

Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,
L'Or est d'un grand secours pour acheter un cœur,

Ce métal en amour est un grand séducteur.

L A C O M T E S S E.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La moderation fut toujours mon partage;
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,

Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.

Mes sentimens, ma sœur, sont differens des vôtres.

Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.

I'ai

J'ai beau m'armier de fier, je vois de toutes parts
 Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :
 Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,
 Dorante, le Marquis ; briguent mon alliance :
 Mais si d'un nouveau noeud je veux bien me lier,
 Je prétens à Valere offrir un cœur entier,
 Je fais profession d'une vertu severe.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer dé l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon merite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime sterile,
 Un petit feu leger, vagabond, volatile.
 Quand on veut inspirer une solide amour,
 Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour,
 Avoir un certain poids, une beauté formée
 Par l'usage du monde, & des ans confirmée :
 Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants !
 Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ! hé non, non ! il n'est pas sur
 mon compte !

SCÈNE III.

**LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, NERINÉ.**

L E M A R Q U I S se rassitant.

J'E suis tout en désordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois
cens pas ;
Et j'y serrois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses
ailes.

L A C O M T E S S E.

Que Monsieur le Marquis est galant sans fadeur !

L E M A R Q U I S.

Oh ! point du tout, je suis votre humble ser-
viteur ;
Mais à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je fçais me démeler d'intrigue :
Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

L A C O M T E S S E.

C'est ma sœur.

L E M A R Q U I S.

Votre sœur ! vraiment c'est fort bien fait.
Je vous fçais gré d'avoir une sœur aussi belle,
On la prendroit parbleu, pour votre sœur ju-
melle.

L A C O M T E S S E.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! on voit qu'il est homme de
Cour.

L E M A R Q U I S.

Homme de Cour, moi ? Non. Ma foi, la Cour
m'ennuye,
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;

Si-

Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir,
J'ai de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur
de France,

Je jouë , & j'y ferols fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

N E R I N E.

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine.
C O U T E L E : M A R Q U I S .

Je n'y suis pas plutôt , soudain je perds haleine ,
Ces fâdes complimens sur de grands mots mon-
terez ,

Ces protestations qui sont futilez ,
Ces serremens de main dont on vous estropie ,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous
lie ,

M'ôtent à tout moment la respiration ,
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

A N G E L I Q U E.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre
affaire.

L E M A R Q U I S.

Point. Il faut être au moins gros Fermier
pour leur plaisir.

Lear sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un insulte tau.
Moi , j'aime à pourchasser des beautés mi-
toyennes

L'Hyver dans un fauteüil avec des citoyennes ,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons ,
Je pousse la fleurette , & conte mes raisons.
Là toute la maison s'offre à me faire fête ,
Valets , fille de chambre , enfans , tout est hon-
nête ;

L'époux même discret , quand il entend rânuist ,
Me laisse avec Madame , & va coucher sans bruit.
Voila comme je vis quand par fois dans la Ville

Je veux bien déroger....

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce-là me paroit assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous :
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,

Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fy donc, petit badin, un peu de retenuë,
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue,
Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détoufs là chose s'envelope,
Et ce mot dit à cru lui cause une sincopé.

ANGELEQUE.

Dans la bouche d'une autre il déviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce plait-il à parlez, expliquez-vous,
Parlez donc, parlez donc ; apprenez, je vous prie,
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELEQUE.

Mais Valere vous aime, & souvent....

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,

Valere ? Un autre ici conjointement s'aspire ?
Ah ! si je le scavois, je lui ferois morbleu....
Où loge-t-il ?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?
Le droit de bien-féance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on scait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sciais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? comment...

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne scai point prendre en main des trompettes
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGElique.

Eh ma sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE

Suffit, je suis discret,
Et sc̄ais quand il le faut oublier un secret.

On ne connoît que trop ma retenuë austere,
Il veut rire.

Ah ! parbleu, je sc̄aurai de Valore
Quel est en vous aimant le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
LES LAQUAIS.

1. LAQUAIS, rendant un billet au Marquis.

Monsieur, c'est de la part de la grosse
Comtesse.

LE MARQUIS le mettant dans sa poche.
Je le liray tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.
Qu'elle attende.

3. LAQUAIS.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha pa fambleu !
Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

3. LAQUAIS.
Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux
champs,

132 LE JOUEUR,

Et que ce soir sans bras...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'effitens.

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,

De couleur de muraille ; & tantôt sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,

Là...

LAQUAIS.

Je suis...

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez, mais je m'en veux dire

affraîré,

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte,
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

S C È N E V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE.

C Et homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

AN-

COMÉDIE. .123

A N G E L I Q U E.

Il vous aime, & son ardeur est belle.

L A C O M T E S S E.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle,
Il ne m'a pourtant vué encore, que deux fois..

N E R I N E. ;

Il en a donc bien fait la première... Je crois
Voir Valere.

S C E N E V I.

V A L E R E, L A C O M T E S S E,
A N G E L I Q U E, N E R I N E.

L A C O M T E S S E.

L'Amour auprès de moi le guide.

N E R I N E.

Il tremble en approchant.

L A C O M T E S S E.

J'aimie un Amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, ap-
prochez,
Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.
Vous allez voir ma soeur?

V A L E R E à la Comtesse.

Ah! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon
ame! à Angelique.
Et quel plaisir de dire, en des transports si déaux,
Que mon cœur vous adoro, & m'adore que vous!

L A C O M T E S S E.

L'Amour le trouble. Hé quoi! que faites vous
Valere?

V A L E R E.

Ce que vous-même ici n'avez permis de faire.

LE JOUEUR,
NERINE.

Voici du qui pro quo.

V A L E R E.

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux!

L A C O M T E S S E.

Vous vous méprenez.

V A L E R E.

Non. Enfin, belle Angelique,
Entre, mon oncle & moi que votre cœur s'ex-
plique,
Le mien est tout à vous, & jamais dans un
cœur.

L A C O M T E S S E.

Angelique!

V A L E R E.

On ne vit une plus noble ardeur.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur
soupiré?

V A L E R E.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire;
Regardez votre sœur, & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres
feux.

L A C O M T E S S E.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre ame n'est
éprise?

V A L E R E.

Quelques civilités que l'usage autorise...

L A C O M T E S S E.

Comment?

A N G E L I Q U E.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des Amans trop de sincérité.

Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

L A

COMEDIE.

125

L A C O M T E S S E.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

V A L E R E.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche, & ...

L A C O M T E S S E.

Vous êtes un fat.

A N G E L I Q U E.

La moderation qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

L A C O M T E S S E.

Monsieur yaut-il le soin qu'on se mette en courroux?

C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

S C E N E V I I.

V A L E R E, A N G E L I Q U E,
N E R I N E.

N E R I N E.

E lle connaît ses gens.

V A L E R E.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

N E R I N E.

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc,
Point de faiblesse au moins, aiez un cœur de roc.

A N G E L I Q U E.

Ne m'abandonne point.

N E R I N E.

Non, non, laissez-moi faire.

V A L E R E.

Mais que me fait, hélas! que mon cœur vous
préfère? F 4 Que

LE JOUEUR,

Que sert à mon amour un si sincère aveu ?
 Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon
 feu,
 De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est
 l'ouvrage ;
 Je sc̄ai qu'à vos beautez c'est faire un dur ou-
 trage
 De nourrir dans mon cœur des désirs partagez ;
 Que la furur du jeu se mêle où vous regnez :
 Mais...

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
 Pour croire que l'amour d'aussa feu vous en-
 flâme :
 Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;
 Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optime.

VALERE.

Desormais plein de votre tendresse,
 Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse,
 Tout ce qui n'est point vous, me paroit odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*
 Non; ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême,
 Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
 Hé quoi ! rien ne pourra flétrir votre courroux ?
 Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.
 NERINE.

Nous allons bien-tôt voir jouer la Comedie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit
en credit !

V A L E R E.

Vous le voulez : hé bien, il faut vous satisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

A N G E L I Q U E l'arrêtant.
Que faites-vous, Valere ?

NERINE.

Hé bien, ne voila pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ? Euh !

A N G E L I Q U E.

Tu ne m'as pas dit,
Netine, qu'il viendroit se percer à ma vue,
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

NERINE.

Que les Amans sont fots !

V A L E R E.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

A N G E L I Q U E.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule moaillée.

V A L E R E.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos
attrait... .

Si vous me promettiez....

V A L E R E.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu fortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flâme...

N E R I N E.

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

A N G E L I Q U E.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plait?
Oui, je vous rends mon cœur.

V A L E R E *lui baisant la main.*

Ah, quelle joie extrême!

A N G E L I Q U E.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon Portrait.
(Elle lui donne son Portrait enrichi de Diamans.)

N E R I N E.

Hélas ! de mes sermons voila quel est l'effet.

V A L E R E.

Quel excès de faveurs !

A N G E L I Q U E.

Gardez-le, je vous prie.

V A L E R E *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie.
Que dis-je? je pretens que ce Portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

N E R I N E.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

A N G E L I Q U E.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que
mon cœur

Ne se repente point de sa facile ardeur.

Elle sort.

V A L E R E.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

Ah! que voila pour l'Oncle une époque fâcheuse!

Elle sort.

VALERE.

Est-il dans l'Univers de Mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs.....

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire....

VALERE.

Je suis tout transporté: voi, considere, admire,
Angelique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillans sont gros! pour être plus content,

Je vous amene encore un lenitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCENE IX.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE,
HECTOR.

VALERE l'embrassant.

HE, bon jour, mon enfant, tu ne peux concevoir

Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad.

130 LE JOUEUR,

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?
Vous voila sans mentir aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois tu pas, Hector, que c'est un deuil de
Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur, point du tout, je suis une
bourgeoise,

Qui scias me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui te font teindre en noir du haut jusques en
bas ;

Mais pour moi je n'ai point cette sotte manie,
Et si mon pauvre époux étoit encor en vie.

Elle pleure.

VALERE.

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort !

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement helas ! j'en suis fâché vraiment.

Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

V A L E R E.

Je veux que tu le prennes ;
 Nous faisons ici-bas des routes incertaines , -
 Je pourrois bien mourir; ce maraut m'avoit dit
Que sur des gages feurs tu prētois à credit . ,

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages , Monsieur ? c'est une medisance . ,
 Je sçai que ce seroit blesser ma conscience .
 Pour des nantissemens qui valent bien leur prix ,
 De la vielle vaisselle au poñçon de Paris ,
 Des diamans usez ; & qu'on ne sçauoit vendre ,
 Sans risquer mon honneur je croi que j'en puis
 prendre .

V A L E R E.

Je n'ai pour te donner , vaisselle ni bijoux .

H E C T O R.

Oh parbleu , nous marchons fans crainte des
 filouxs .

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien , nous attendrons , Monsieur , qu'il
 vous en vienne .

V A L E R E.

Compte , ma pauvre enfant , que ma mort est
 certaine ,
 Si je n'ai dans ce jour mille écus .

Mad. LA RESSOURCE.

Ah , Monsieur !
 Je voudrois les avoir , ce seroit de grand cœur .

V A L E R E.

Ma charmante , mon cœur , ma Reine , mon
 aimable ,

Ma belle , ma mignone , & ma toute adorable .

H E C T O R à genoux .

Par pitié .

Mad. LA RESSOURCE.

Je n'en puis .

H E C-

LE JOUEUR,
HECTOR.

Ah ! que nous sommes fous !
Tous ces gens là , Monsieur , ont des cœurs
de cailloux ;
Sans des nantissemens il ne faut rien prétendre.

V A L E R E.

Dis-moi donc , si tu veux , où je les pourrai
prendre ?

HECTOR.

Attendez... Mais comment , avec un cœur
d'airain ,
Refuser un billet endossé de ma main ?

V A L E R E.

Mais voilà donc.

HECTOR.

Laissez-moi , je cherche en ma boutique .

V A L E R E.

Ecoute... nous avons le Portrait d'Augelique ,
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider .

HECTOR.

Ah ! que dites-vous-là ! vous devez le garder .

V A L E R E.

D'accord , honnêtement je ne puis m'en défaire .

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu , quelqu'autre fois nous finirons l'affaire .

V A L E R E.

Attendez donc . Tu sais jusqu'où vont mes be-
soins ,

N'ayant pas son portrait l'en aimerai-je moins ?

HECTOR.

Fort bien , mais vouléz-vous que cette perfidie ...

V A L E R E.

Il est vrai . J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fond qui doivent s'assembler .

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu . V A L E R E .

Demeurez donc , où voulez-vous aller ?

COMEDIE.

133

Je ferai de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puisse arriver nous tirera d'affaire.

H E C T O R.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra
Que de son cher Portrait...

V A L E R E.

Et qui le lui dira?

Dans une heure au plus tard nous irons le re-
prendre.

H E C T O R.

Dans une heure?

V A L E R E.

Oui vraiment.

H E C T O R.

Je commence à me rendre.

V A L E R E

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

H E C T O R *le considerant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

V A L E R E.

On ne perd pas toujouors, je gagnerai sans doute.

H E C T O R.

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je sçai que ce mècme ne vaut rien dans le fond.

V A L E R E.

Je m'en tirerai bien, Héctor, je t'en répond.

Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance...

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience,

Je voi des diamans qui répondent du prêt,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt,

Voila les mille écus comptez dans cette bourse.

V A L E R E.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource,

Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,

Je prétens retirer mon Portrait au plûtôt.

Mad.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers : nous aimons à changer de la sorte,
 Plus notre argent fatigue , & plus il nous rap-
 porte :

Adieu, Messieurs , je fais toute à vous à ce prix.

Elle sort.

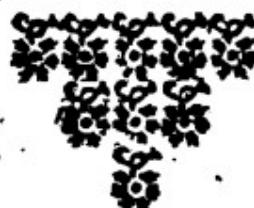
H E C T O R .

Adieu, Juif , le plus Juif qui soit dans tout Paris.
 Vous faites-là ; Monsieur , une action inique.

V A L E R E .

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique ,
 Et cet argent offert par les mains de l'amour ,
 Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.



A C-

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

D O R A N T E.

Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur
soupire?

N E R I N E.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux sujet
de rire.

D O R A N T E.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

N E R I N E.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

D O R A N T E.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque
piece

Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse ?

N E R I N E *pleurant plus fort.*

Non, c'est de votre sort dont j'ai compassion,
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

D O R A N T E.

Que dis-tu ?

N E R I N E.

Qu'Angélique est une ame légere,
Et s'est mieux que jamais engagée à Valere.

D O R A N T E.

Quoique pour mon amour ce coup soit assom-
mant,

Je

Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sc̄ai que cet Amant toute entiere l'occupe,
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe,
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour.
Je ne veux point, Nerinē, éclater en injures,
Ni rappeller ici ses sermens, ses parjures,
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous sc̄aviez, Monsieur, ce que j'ai fait pour
vous!

DORANTE.

Tien, reçoit cette bague, & dis à ta Maîtresse,
Que malgré ses dédais elle aura ma tendresse,
Et qu'e la voir heureuse est mon plus grand bon-
heur.

NERINE prenant la bague en pleurant.
Ah! ah! je n'en puis plus, vous me fendez
le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

OUI, Monsieur, Angelique épousera Valere;
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere,
Qu'est-ce ? hé bien ? qu'avez-vous ? vous êtes
tout changé ?

Allons gay ; vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrin qu'on me
donne.

COMEDIE.

137

On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,

Mon Frere, je pretends moins perdre que gagner.

G E R O N T E.

Voila les sentimens d'un Heros de Cassandra.

Entre - nous, vous aviez fort grand tort de pretendre

Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

D O R A N T E.

Non, je ne fçus jamais jusques-là me flater :
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles,
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;
Et quand à certain âge on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devroit reprimer.

G E R O N T E.

Je suis en verité ravi de vous entendre,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut preindre.

N E R I N E.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit qu'e mieux.

D O R A N T E.

Ma presence est assez inutile en ces lieux,
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

G E R O N T E.

Allez, consolez-vous, c'est fort bien fait, mon Frere,

Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

N E R I N E *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

H E C T O R.

Moi, j'en pleure à moitié.

Le pauvre honime !

S C E.

SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa pa-
role;

Comme vous le voiez, & croit qu'en tout ceci,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

G E R O N T E.

C'a voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

H E C T O R.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme
le Pere!

Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions tuinez.

G E R O N T E.

Je le crois.

H E C T O R.

N'allez pas sur les points vous debattre,
Foi d'honnête garçon je n'en puis rien rabate :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste
prix,
De plus je vous promets que je n'ai rien obmis.

G E R O N T E.

Fini donc.

H E C T O R.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Geronte auroit tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.

G E-

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire,
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cens livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.

GERONTE.

Quel est ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votré service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un Valet de joueur, mon Maître de nouveau,
M'a mis celui d'Hestor, du Valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom! Il devoit appeller Angelique
Pallas, du nom connu de la Dame de pique.

HECTOR.

Secondement il doit à Jeremie Aaron,
Usurier de métier, Juif de religion ...

GERONTE.

Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous
plaît, les affaires,
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. Plus il doit à maints particuliers
Ou quidans, dont les noms, qualitez & métiers
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Et assignations dont je tiens les copies;
Dont tous lesdits quidans, on du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut;
La somme de dix mil une livre une obole,
Pour l'avoir sans yekâche un an fait sa parole,
Habilé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, desalteré, porté.

GERONTE.

Desalteré, porté! que le diable t'emporte,
Et

Et ton maudit memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain pour vous trouver

J'envoyerai les Quidans tous à votre lever.

GERONTE.

La belle cour!

HECTOR.

*De plus à Margot de la Plante,
Personne de ses droits, infante & jouissante,
Est dû loyalement deux cens cinquante écus,
Pour ses appontemens de deux quartiers échus.*

GERONTE.

Quelle est cette Margot?

HECTOR.

Monsieur... C'est une fille...
Chez laquelle mon Maître..... Elle est vraiment gentille,

GERONTE.

Deux cens cinquante écus?

HECTOR.

Ce n'est ma foi pas cher,
Demandez; c'est, Monsieur, un prix fait en hyver.

GERONTE.

Et tu prétens, bourreau....

HECTOR tournant le râle.

Monsieur, point d'inve&tives:
Voici le contenu de nos dettes actives:
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidellement, se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Isaac de la Serre.

Il est connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre;



C'est ce Negociant, ce Banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux.
Cela sent comme beaume : Or donc ce de la
Serre,

Si bien connu de vous & de toute la Terre,
Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Fleurs nous doit dix mil-
le francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh, s'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre.
Plus à mon Maître est dû du Chevalier Fijac
Les droits hypothéquez sur un tour de Triètrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles,
C'est une dupe, il fait en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE lui donnant un soufflet.

Tien maraut, le voila,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là,
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GERONTE.

Impertinent maraut, va je t'aprendrai bien,
Avecque ton Triètrac....

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCE-

SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à fraper, non à donner legeré,
Et mon Maitre a bien fait de faire ailleurs
affaire;
Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent,
Il a les yeux fereins & l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR.

Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR.

Par votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Geronte:
Qui de notre Mémoire a fait fort peu de compte,
Sa monnoie est frapée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu chemin faisant aussi Monsieur Dorante,
Morbien qu'il est fâché!

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La Flote est arrivée avec les Galions,
Cela va diablement hauffer nos actions.
J'ai veu pareillement par votre ordre Angélique;
Elle m'a dit . . .

VALERE *frapant du pied.*

Morbien ce dernier coup me pique.

Sans

Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurois encor gagné plus de deux cens Louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE à part.

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

HECTOR le tirant par la manche.

Monsieur, écoutez-moi, calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah ! d'Angelique ! hé bien, comment suis-je
avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah, Monsieur, qu'el-
le est belle,
Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché !

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ? quelle froideur s'empare de votre
ame ?
Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flame.
Ay-je tort, quand je dis que l'argeat de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fond, Ergo plus de maîtresse.

VALERE.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais : mais sur ma passion
J'ai fait en te quittant quelque reflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un joueur; sa vie est agreeable,
Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,

Comedie, Opera, bonne chere, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance;
On voit regner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux, sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

H E C T O R.

Et l'or devient à rien.

V A L E R E.

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, & l'invitent chez
elles,

La porte à son aspect s'ouvre à deux grands
battans,

Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bou-
che,

Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le Jardon scandaleux,
Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toujours prêt à vous cajoler,
Des plaisans qui font rire avant que de parler.
Plus agreeablement peut-on passer la vie?

H E C T O R.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous
ennuye.

V A L E R E.

Le jeu rassemble tout, il unit à la fois

Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.

La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction on voit aller de pair

COMÉDIE.

145

Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ;
Et quoi qu'un fort jaloux nous ait fait d'inju-
stices,

De sa naissance ainsi l'on vante les caprices.

H E C T O R.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comp-
tant.

Tant mieux, pour se conduire en bonne po-
litique,

Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

V A L E R E.

Nous verrons.

H E C T O R.

Vous savez...

V A L E R E.

Je dois jouer tantôt.

H E C T O R,

Tirez-en mille écus.

V A L E R E.

Oh, non, c'est un dépôt.

H E C T O R.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaît du moins de me payer mes
gages.

V A L E R E.

Quoi, je te dois...

H E C T O R.

Depuis que je suis avec vous,

Je n'ai pas en cinq ans encor reçu cinq sous.

V A L E R E.

Mon Père te payera, l'article est au mémoire.

H E C T O R.

Votre Père? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire,
Son argent n'a point cours ; quoiqu'il soit bien
de poids.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Selliere,
Elle a flairé l'argent.

VALERE mettant promptement son
argent dans sa poche.

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier votre honnête Tailleur.

SCENE VI.

Mad. ADAM, Mr. GALONIER,
VALERE, HECTOR.

VALERE.

Quel contre-tems : je suis votre humble
serviteur :
Bonjour, Madame Adam, quelle joie est la
mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin parbleu qu'il me
souviennie.

Mad. A D A M.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour,
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

Mad. A D A M.

Oui, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage,

II

COMEDIE.

147

Il faut vous la payer... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
Vous Monsieur Galonier , quel sujet vous
meine?

G A L O N I E R.

Je viens vous demander...

H E C T O R.

Vous prenez trop de peine.

G A L O N I E R.

Vous...

H E C T O R.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

G A L O N I E R.

Si...

H E C T O R.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

G A L O N I E R.

Je....

H E C T O R.

Vous cousez si mal...

Mad. A D A M.

Nous marions ma fille.

V A L E R E.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive & gentile,
Et son époux futur doit en être content.

Mad. A D A M.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent
comptant.

V A L E R E.

Je veux , Madame Adam , mourir à votre veue ,
Si j'ai....

Mad. A D A M.

Depuis long-tems cette somme m'est due.

V A L E R E.

Que je sois en maraut deshonoreé cent fois ,

Si l'on m'a veu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux par pieté profonde
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu tou-
cher,
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'ac-
coucher,
Donnez-moi cent écus sur & tant moins des
dettes.

HECTOR.

Et de quoi Diable aussi, du métier dont vous
êtes,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans?
Faites-moi des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la
vie
Personne de payer n'eut pas jamais tant d'envie.
Demandez....

HECTOR.

S'il avoit quelque deniers comptans,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mad. ADM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que
je revienne?

VALERE.

Mais, quand il vous plaira. Dés demain, que
fçait-on?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

G A-

COMÉDIE.

149

G A L O N I E R.

Pour moi , je ne fors point d'ici qu'on ne m'en
chasse.

H E C T O R.

Non , je ne vis jamais d'animal si tenace.

V A L E R E.

Ecoutez , je vous dis un secret qui , je croi ,
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à
moi ;

Je vais me marier tout-à-fait , & mon pere
Avec mes Créanciers doit me tirer d'affaire.

H E C T O R.

Pour le coup....

Mad. A D A M.

Il me faut de l'argent cependant.

H E C T O R.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comp-
tant ;

Montrez-nous les talons.

G A L O N I E R.

Monsieur , ce mariage

Se fera-t-il bien tôt ?

H E C T O R.

Tout au plûtôt. J'enrage.

Mad. A D A M.

Sera ce dans ce jour ?

H E C T O R.

Nous l'esperons , adieu ;

Sortez , nous attendons la future en ce lieu ,
Si l'on vous trouve ici vous gâterez l'affaire.

Mad. A D A M.

Vous me promettez donc . . .

H E C T O R.

Allez, laissez-moi faire.

G 4

Mad.

150 LE JOUEUR,
Mad. ADAM & GALONIER ensemble.
Mais Monsieur....

HECTOR *les mettant dehors*
Que de bruit ! oh parbleu, détalez.

SCÈNE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *riant.*

V Oila des Creanciers assez bien regalez.
Vous devriez pourtant, en fond comme
vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais,
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.
Mais voici le Marquis, ce Heros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soupirant ? ..

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, VALERE,
HECTOR.

LE MARQUIS.

Q Ue ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici;
Et vous, mes trois Laquais, cloignez-
vous aussi,

Je suis *incognito.*

HEC-

COMEDIE.

151

HECTOR.

Que pretende il donc faire ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere ?

VALERE.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur, j'en suis parbleu charmé.

Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire ?

S C E N E I X.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

S' Cavez-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis, montre de la vigueur,
Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la
Ville ;

Et si vous l'ignorez, scachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs,
Marquis,

152 LE JOUEUR,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis :
Petits Maîtres de robe à courte & longue queue,
J'évente les beautez, & leur plaisir d'une lieue,
Je m'érige aux temps en Maître Archiclin,
Je suis le Chansonnier & l'âme du festin :
Je suis parfait en tout, ma valeur est connue,
Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tué,
De cent jolis combats je me suis démêlé ;
J'ai la botte trompeuse, & le jeu très-brouillé ;
Mes ayeux sont corrus, ma race est ancienne :
Mon tris-ayeul étoit Vice-Baillif du Maine ;
J'ai le vol du chapon : ainsi dés le berceau
Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

V A L E R E.

On le voit à votre air.

L E M A R Q U I S.

J'ai sur certaine femme
Jetté sans y songer quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi :
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine, ou est fait d'un mo-
dele

A prétendre hypotique à fort bon droit sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son
cours.

V A L E R E.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si temeraire.

L E M A R Q U I S.

Ou m'assure pourtant que vous le voulez faire.

V A L E R E.

Moi ?

L E M A R Q U I S.

Que sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velleité
De me barrer son cœur.

V A L E R E.

C'est pure médisance,
Je sçai ce qu'entre nous le fort mit de distance.

L E M A R Q U I S.

Il tremble. Sçavez-vous, Monsieur du Lans-
quenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet?

V A L E R E.

Je le sçai.

L E M A R Q U I S.

Vous croyez en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

V A L E R E.

Moi, Monsieur?

L E M A R Q U I S.

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit Noble à nasalde, enté sur sauvageon.

(Valere enfonce son chapeau.)

Je croi qu'il a du cœur, je retiens ma colere:
Mais...

VALERE mettant sa main sur son épée.

• Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire.

L E M A R Q U I S.

Bon, bon! je ris.

V A L E R E.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

L E M A R Q U I S.

Cela vous plaît à dire.

V A L E R E.

Un fat, un malheureux.

L E M A R Q U I S.

Monsieur, vous voulez rire,

V A -

V A L E R E mettant l'épée à la main.
Il faut voir sur le champ si les Vice-bailli's
Sont si francs du collier, que vous l'avez promis.

L E M A R Q U I S.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point
de gloire?

V A L E R E.

Oh ! le vin est tiré, Monsieur, il le faut boire.

L E M A R Q U I S criant.

Ah, ah ! je suis blessé.

SCENE X.

HECTOR, VALERE,
LE MARQUIS.

H E C T O R.

Q Uels desseins emportez...

L E M A R Q U I S mettant l'épée à la main.
Ah, c'est trop endurer.

H E C T O R.

Ah, Monsieur ! arrêtez.

L E M A R Q U I S.

Laissez-moi donc.

H E C T O R.

Tout beau.

V A L E R E.

Cesse de le contraindre,
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à
craindre.

H E C T O R.

Quel sujet....

L E M A R Q U I S fierement.

Votre Maître a certains petits airs,
Doucement.

Et prend mal à propos les choses de travers.

COMÉDIE. 155

On vient civilement, pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chèvre, il met tout en
déroute,
Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

H E C T O R.

Mais encor quel sujet ?

L E M A R Q U I S.

Quel sujet ! moins que rien :
L'amour de la Comtesse auprés de lui m'appelle.

H E C T O R.

Ah, diable ! c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?
Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

L E M A R Q U I S.

Bon, je ne l'aime pas, c'est-elle qui m'adore.

V A L E R E.

Oh, vous pouvez l'aimer autant qu'il vous
plaira,
C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;
Vous êtes en effet un Amant digne d'elle,
Je vous cede les droits que j'ai sur cette belle.

H E C T O R.

Oui, les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

L E M A R Q U I S.

Je le scavois bien, moi, que j'en aurois raison :
Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

H E C T O R.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulneraire ?

L E M A R Q U I S.

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur, vous & moi nous en valons deux autres ;
Je suis de vos amis,

V A L E R E.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

V A L E R E.

V Oila donc ce Marquis , cet homme dangereux ?

H E C T O R.

Guï , Monsieur , le voilà .

V A L E R E.

C'est un grand malheureux.
 Je crains que mes Joueurs ne soient sortis du
 gîte ,
 Ils ont trop attendu , j'y retourne au plus vite.
 J'ai dans le cœur , Hector , un bon pressentiment ,
 Et je dois aujourd'hui gagner assurément .

H E C T O R.

Votre cœur est , Monsieur , toujours insatiable .
 Ces inspirations viennent souvent du diable ;
 Je vous en avertis , c'est un futé matois .

V A L E R E.

Elle m'ont réussi déjà plus d'une fois .

H E C T O R.

Tant va la cruche à l'eau

V A L E R E.

Paix : tu veux contredire .
 À mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

H E C T O R.

Vous ne me parlez point , Monsieur , de votre amour .

V A L E R E.

Non .

H E C T O R.

Il m'en parlera peut être à son retour ,

Fin du troisième Acte ,



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

N E R I N E.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valere n'est point fait pour être votre époux,
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

A N G E L I Q U E.

Le tems le guerira de cet aveuglement.

N E R I N E.

Le tems augmente encore en un tel attachement.

A N G E L I Q U E.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'enchantes,
Tu prendrois pour l'éteindre une peine impuissante?
Il'est des noeuds formez sous des astres malins,
Qu'on cherit malgré soi : je cede à mes destins,
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire,
Je voi le bon parti, mais je prens le contraire.

N E R I N E.

Hé, bien, Madame, soit, contentez votre ardeur,
J'y consens, acceptez pour époux un joueur,
Qui

Qui pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire ;
Toujours triste , ou fogueux , pestant contre le
jeu ,
Ou d'avoir perdu trop , ou bien gagné trop peu.
Quel charme , qu'un époux qui flattant sa manie ,
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa
vie ,

Prend pour argent comptant d'un usurier fripon
Des singes , des pavez , un chantier , du charbon ?
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme , ou bien à sa vaisselle.
Qui va , revient , retourne , & s'use à voyager
Chez l'usurier , bien plus qu'à donner à manger ;
Quand après quelque tems , d'intérêt surchargeée ,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée ,
Et prend , pour remplacer ses meubles écartez ,
Des diamans du Temple , & des plats argentez ;
Tant que dans sa fureur n'ayant plus rien à ven-
dre ,
Empruntant tous les jours , & ne pouvant plus
rendre ,
Sa femme signe enfin , & voit en moins d'un an
Ses terres en decret , & son lit à l'encan.

A N G E L I Q U E.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ,
L'évenement souvent confond la prévoiance ,
Il quittera le jeu .

N E R I N E.

Quiconque aime , aimera ,
Et quiconque a joué , toujours joue , & jouera .
Quelque Docteur l'a dit , ce n'est point menterie ;
Et si vous le voulez , contre vous je parie .
Tout ce que je possede , & mes gages d'un an ,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan .
Nous le scâurons d'Hector , qu'ici je voi paroître .

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE,
NERINE.

ANGELIQUE.

TE voila bien souffrant : en quels lieux est ton Maître ?

HECTOR *embarassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur. Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NERINE.

Ce n'est point là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voi qu'ici je suis de contrebande,

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me presse, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu,

Où courant la hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.

Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien, voila dix Loüis : Ne me mens pas, dis-moi S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR.

Oh, ma foi ,

Il est bien revenu de cette folle rage ,

Et

160 LE JOUEUR,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.
Avec tes faux soupçons, Nerine, hé bien tu vois?

HECTOR.
Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGELIQUE.
Il joueroit donc?

HECTOR.
Il joue, à dire vrai, Madame;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme;
On voit qu'il se défait de son argent exprés,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attrait.

NERINE.
Hé bien, ai-je raison?

HECTOR.
Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrigé.

ANGELIQUE.
Quoi...

HECTOR.
N'admiriez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprés son argent pour n'être plus tenté!
Il sait que l'homme est foible; il se met en défense.
Pour moi je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.
Quoi, ton maître joueroit au mépris d'un serment...

HECTOR.
C'est la dernière fois, Madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille;
Il frappe à droit, à gauche, & d'estoc & de taille:
Il se défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu dans l'effort de la convulsion,

Mau-

Maudissant les hazards d'un combat trop funeste,
De sa bourse expirante il ramassoit le reste,
Et paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR.

Comme un Ayde de Camp, je viens en diligence
 Appeler du secours ; il faut faire approcher
 Notre corps de réserve , & je m'en vais chercher
 Deux cent Loüis qu'il a laissé dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien, Madame, hé bien, étes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains , à deux pas on se bat ,
 Et les momens sont chers en ce jour de combat.
 Nous allons nous servir de nos armes dernieres ,
 Et des troupes qu'au jeu l'on nomme Auxiliaires.

Il sort.

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Vous l'entendez , Madame. Après cette action ,
 Pour Valere armez-vous de belle passion ;
 Cedez à votre étoile , épousez-le : j'enrage
 Lorsque j'entens ce discours à votre âge ;
 Mais Dorante qui vient....

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux ,
 Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.
Elle s'en va.

SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

D O R A N T E .

HE quoi, vous me fuyez ? daignez au moins m'apprendre....
Et toi, Nerine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta Maitresse imiter la rigueur ?

N E R I N E .

Non, Monsieur, je vous serai toujours avec vigueur,
Laissez-moi faire.

Elle sort.

D O R A N T E .

O Ciel ! ce trait me desespere,
Je veux approfondir un si cruel mystere.

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

L A C O M T E S S E .

OU courez-vous, Dorante ?

D O R A N T E .

O contre-tems fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

L A C O M T E S S E .

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire, & votre ame contente....

Mais non, retirez-vous, un homme m'épouante,
L'ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors,
Me fait même en Eté frissonner tout le corps.

D O -

COMEDIE. 163
DORANTE.

J'obeis....

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour scaura servir de bride,
N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En ce tems les Amans
Prés du sexe d'abord sont si gesticulans...
Quoiqu'on soit vertueuse il faut telle paroître,
Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En vérité j'ai le cœur douloureux.
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux :
Et si je n'avois pas une vertu severe,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourrois bien... Mais non, je ne puis vous
ouïr.

Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre
Ne feront que m'aigrit au lieu de me surprendre ;
Bannissons la tendresse, il faut la supprimer ;
Je ne puis en un mot me resoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voila, je vous l'avoue, un fort fort compliment,
Me

Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant?

J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.

Ah! vous le prenez-là sur un fort joli ton,
En vérité.

D O R A N T E.

Madame...

L A C O M T E S S E.

Et je vous trouve bon.

D O R A N T E.

Le respect...

L A C O M T E S S E.

. Le respect est là mal en sa place,
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.

Du respect! du respect! ah le plaisant visage!

D O R A N T E.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge;
Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

L A C O M T E S S E.

Je suis au desespoir, je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient, il faut m'assurer un parti,
Et je n'en pretens pas avoir le démenti.

S C E N E VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

L E M A R Q U I S.

A Mon bonheur enfin, Madame, tout conspire,
Vous êtes toute à moi.

L A

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,

Marquis?

LE MARQUIS.

Que mon amouï n'a plus de concurrent,
 Que je suis & serai votre seul conquerant ;
 Que si vous ne battez au plutôt la chamade ,
 Il faudra vous resoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi , que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous , sans façon ,

A Valere de près j'ai serré le bouton ,
 Il m'a cedé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé , le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh palsambleu , Madame ,
 Il seroit un Achille , un Pompée , un Cesar ,
 Je vous le conduirois poings liez à mon char .
 Il ne faut point avoir de molesse en sa vie ,
 Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ay l'ame ravie .
 Vous ne connoissez pas , Marquis , tout votre mal ,
 Vous avez à combattre encor plus d'un rival .

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de
 gloire ,
 Pour n'être que le prix d'une seule victoire ,
 Vous n'avez qu'à nommer . . .

LA COMTESSE.

Nan , non , je ne veux pas
 Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats .

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure ,
 Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une
 heure ? Qui

Qui bâtit un Palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir , en or , l'Hôtel
Damis ,

Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte
Bureau du pied-fourché , chair salée & chair
morte ;

Qui dans mille portraits expose ses ayeux ,
Son pere , son grand-pere , & les place en tous
lieux ,

En sa maison de Ville , en celle de Campagne ,
Les fait venir tout droit des Comtes de Cham-
pagne ,

Et de ceux de Poitou , d'autant que pour certain ,
L'un s'appelloit Champagne , & l'autre Poitevin !

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe .

LE MARQUIS.

C'est donc ce Senateur , cet Adonis de Robe ,
Ce docteur en soupez , qui se tait au palais ,
Et scâit sur des ragoûts prononcer des arrêts :
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne ,
S'il est de Reims , du Clos , ou bien de la
Montagne ;

Qui de livres de Droit toujours débarassé ,
Porte cuistine en poche , & poivre concassé ?

LA COMTESSE.

Non , Marquis , c'est Dorante , & j'ai sceu
m'en défaire .

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien débon-
naire ,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même .

LE MARQUIS.

Et parbleu , vous deviez m'avertir ,
Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;
Je ne suis pas méchant : mais , sans bruit ,
sans scandale ,

Sans

COMEDIE.

167

Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous étes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourroit....

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toujours fait hor-
reur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu volontiers. Vous me chatoüillez
l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi, vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi, l'on n'a plus tant delicatesse,
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on
peut,
Le mariage suit, & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je pretens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que par devant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lende-
main.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main

TOM. I.

H

Des

168 LE JOUEUR,
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.
Je croi que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.
Oh ! parbleu, nous vivrons comme deux Tourterelles.

Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.
Adieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.

SCENE VII.

LE MARQUIS *soul.*

HE bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton
merite,
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite,
Tu dois être content de toi par tout pays,
On le seroit à moins : allons, saute Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel à ta naissance
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je croi, paitri par les mains de l'amour,
N'est-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la
Cour

Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ;
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute Marquis.
La Nature, le Ciel, l'amour, & la fortune
De tes prosperitez font leur cause commune ;

Tu

Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit
jamais.

Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Prés du sexe tu vins, tu vis, & tu vainquis,
Que ton sort est heureux ! allons, saute Marquis.

SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous
transporte ?
Hé quoi ! Monsieur, tout seul vous sautez de
la sorte ?

LE MARQUIS.

C'est un pas de balet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon Maître qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là, ton Maître ?

HECTOR.

Oui, Monsieur, à l'instant vous l'allez voir
paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter,
Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;
Quand ma verve me prend je ne suis plus traî-
table,

Il est brutal, je suis emporté comme un diable,
Il manque de respect pour les Vice-bailliés,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute le Mar-
quis.

SCENE IX.

HECTOR *sent.*

Allons, saute Marquis. Un tour de cette
sorte,
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh parbleu, dans ce
tems

Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
Je ris : & cependant mon Maître à l'agonie,
Cede en un lansquenet à son mauvais genie.
Le voici, ses malheurs sur son front sont écrits,
Et a tout le visage & l'air d'un premier-pris.

SCENE X.

VALERE, HECTOR.

V A L E R E.

NOn, l'Enfer en courroux, & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loüe, ô destin, de tes coups redoublez,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont
comblez ;
Pour assouvir encor ta fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche un autre vi-
âme.

HECTOR.

Il est sec.

V A L E R E.

De serpens mon cœur est devoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(Il prend Hector à la cravatte.)

Par-

COMEDIE.

171

Parle, as-tu jamais vu le sort & son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis,
Vingt-fois le coupe-gorge , & toujours premier
 pris !

Répond-moi donc, bourreau ?

H E C T O R .

Mais ce n'est pas ma faute.

V A L E R E .

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien su triompher ,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étoffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ,
Confus , desespéré , je suis prêt à me pendre.

H E C T O R .

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez , Monsieur , acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

V A L E R E .

Que la foudre t'écrase.

Ah , charmante Angelique ! en l'ardeur qui
 m'embrace ,
A vos seules bontez je veux avoir recours ,
Je n'aimerai que vous , m'aimeriez-vous tou-
 jours ?
Mon cœur dans les transports de sa fureur ex-
 trême ,
N'est point si malheureux , puis qu'enfin il
 vous aime.

H E C T O R .

Notre bourse est à fond , & par un sort nouveau ,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

V A L E R E .

Calmons le desespoir où la fureur me livre ,
Approche ce fauteuil , va me chercher un Livre .

H E C T O R .

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

V A L E R E.

Celui qui te viendra le premier sous la main,
Il m'importe peu, prends dans ma Bibliothèque.

H E C T O R.

Voila Seneque.

V A L E R E.

Lis.

H E C T O R.

Que je lise Seneque?

V A L E R E.

Oui, ne fçais-tu pas lire?

H E C T O R.

Hé ! vous n'y pensez pas,
Je n'ai lû de mes jours que dans des Almanachs.

V A L E R E.

Ouvre, & lis au hazard.

H E C T O R.

Je vais le mettre en pieces.

V A L E R E.

Lis donc.

H E C T O R lit.

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

*La fortune offre aux yeux des brillants mensonges,
Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers,
Leur possession trouble, & leur perte est légère,
Le Sage gagne assez quand il peut s'en défaire.
Lorsque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.*

V A L E R E se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il
s'éleve

Des mouvemens de rage. (Il s'affied.) Allons,
pourfuis,acheve.

H E C T O R.

*L'or est comme une femme, on n'y scauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.*

L'UN.

COMEDIE.

173

*L'un & l'autre en ce temps , si-tôt qu'on les manie ,
Sont deux grands remoras pour la Philosophie.
N'ifiant plus de Maitresse , & n'ifiant pas un sou ,
Nous philosopheronns maintenant tout le sou.*

V A L E R E.

*De mon sort desormais vous serez seule arbitre ,
Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.*

H E C T O R.

Que fait-il? ...

V A L E R E.

*Je bonis le sort & ses revers ,
Puisqu'un heureux malheur me tengage en vos
fers.*

Fini donc.

H E C T O R.

*Que fait-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse , & moins on a de peine.
C'est posséder les biens que scavoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit , & que c'est bien penser !
Ce Seneque , Monsieur , est un excellent homme ,
Etoit-il de Paris ?*

V A L E R E.

*Non , il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !*

H E C T O R.

Ah ! Monsieur ! nous mourrons un jour sur un
fumier.

V A L E R E.

*Il faut que de mes maux enfin je me délivre ,
J'ai cent moyens tout près pour m'empêcher
de vivre ,
La riviere , le feu , le poison & le fer.*

H E C T O R.

*Si vous voulez , Monsieur , chanter un petit air ,
Votre Maitre à chanter est ici ; la Musique
Peut-être calmeroit cette humeur frenétique.*

H 4

V A

Que je chante?

H E C T O R.

Monsieur.

V A L E R E.

Que je chante, Bourreau!

Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi deiformais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disez-vous.

V A L E R E.

Ah! je sens redoubler ma colere.

H E C T O R.

Monsieur, contraignez-vous, j'apperçois votre Pere.

S C E N E X I.

G E R O N T E , V A L E R E ,
H E C T O R .

G E R O N T E .

P our quel sujet, mon fils, criez-vous donc
si fort?
Est-ce toi, malheureux, qui causes son transport?

V A L E R E .

Non pas, Monsieur.

H E C T O R .

Ce sont des vapours de Morale,
Qui nous vont à la tête, & que Seneque exhale.

G E R O N T E .

Qu'est-ce à dire, Seneque?

H E C T O R .

Oui, Monsieur, maintenant
 Que nous ne joüions plus, notre unique ascendant
 C'est la Philosophie, & voila notre Livre,
 C'est Seneque.

G E R O N T E .

Tant mieux, il apprend à bien vivre.
 Son Livre est admirable, & plein d'instructions,
 Et rend l'homme brutal maître des passions.

H E C T O R .

Ah ! si vous aviez lù son traité des Richesses,
 Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses ;
 Comme la femme ici n'est qu'un vrai Remora,
 Et que lorsqu'on y touche... on en demeure-là...
 Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans
 nos amies...

Ah ! que ce Livre-là connoissoit bien les fem-
 mes !

G E R O N T E .

Hector en peu de tems est devenu Docteur.

H E C T O R .

Oui, Monsieur, je fçaurai tout Seneque par cœur.

G E R O N T E .

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
 Pour vous dire, mon fils, que votre hymen
 s'avance :

Je quitte le Notaire, & j'ai vù les parens,
 Qui d'une & d'autre part me paroissent contens;
 Vous avez vù, je croi, Angelique, & j'espéra,
 Que son consentement...

V A L E R E .

Non pas encor, mon Père
 Certaine affaire m'a...

G E R O N T E .

Vraiment, pour un Amant
 Vous faites voir, mon fils, bien peu d'en-
 presslement.

176 LE JOUEUR,
Courez-y, dites-lui que ma joie est extrême ;
Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embrasser...
H E C T O R.

Tout doux,
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

V A L E R E.
Penetré des bontez de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

H E C T O R.
Il vous plaira toujours d'être memoratif
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec scandale...

G E R O N T E.

Oui da, laisse-moi faire,
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

H E C T O R.
J'irai donc sur ce pied vous visiter demain ?
Il sort.

G E R O N T E.
Graces au Ciel, mon fils est dans le bon chemin.
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un Pere est heureux qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

Fin du quatrième Acte.



AC TE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE,
NERINE.

D O R A N T E.

EH, Madame, cessez d'éviter ma presence,
Je ne viens point, armé contre votre in-

constance,

Faire éclater ici mes sentimens jaloux,
Ni par des mots piquants exhalez mon cour-

roux.

Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre legereté veut que je vous oublie :
Mais loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

A N G E L I Q U E.

Que votre emportement en reproches éclate,
Je merite les nones de volage, d'ingrate :
Mais enfin de l'amour l'imperieuse loi,
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi.
J'en prévoi les dangers ; mais un sort tyranni-

que....

D O R A N T E.

Votre cœur est hardi, generoux, heroïque :
Vous voyez devant vous une abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

N E R I N E.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus
me taire,

Je

Je vous empêcherai de terminer l'affaire ;
 Ou si dans cet amour votre cœur engagé
 Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé :
 Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise
 Que vous ayez sous moi fait pareille sottise ;
 Valere est un indigne, & malgré son serment,
 Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grâce ;
 De la fureur du jeu veux tu qu'il se défaise ,
 Helas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
 Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les
 éteindre ,
 Je ne suis point , Madame , ici pour vous con-
 traindre ,
 Mon Neveu vous épouse , & je viens seulement
 Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

Mad. LA RESSOURCE, AN-
 GELIQUE, DORAN-
 TE, NERINE.

NERINE.

Madame la Ressource ici ! qu'y viens-tu
 faire ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire . . .
 On tâche autant qu'on peut dans son petit trafic
 A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine-là connaît toute la France.

NE-

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.
 C'est une illustre au moins , & qui se fait en secret
 Couler adroitement un amoureux poulet.
 Habile en tous métiers , intriguante parfaite ,
 Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
 Met à perfection un hymen ébauché ,
 Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ,
 Vous avez si bon cœur, . . .

NERINE.

Il fait bon avec elle ,
 Je vous en avertis. En bijoux & brillans ,
 En poche elle a toujours plus de vingt mille
 francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans
 le silence. . . .

NERINE.

Bon, bon! tous les filous sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nerine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous votre écrain.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelques bijoux en
 main.

Regardez ce rubis ; je vais en faire affaire
 Avec & par devant un Conseiller Notaire ,
 Pour certaine Chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opera.
 Mais voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE,
Mad. LA RESSOURCE.

L A C O M T E S S E.

Votre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir
A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

A N G E L I Q U E.

Oui, ma sœur , il est fait , & ce choix doit
vous plaire ,
Puis qu'avant moi pour vous vous avez scû le
faire.

L A C O M T E S S E.

Apparemment, Monsieur est ce Mortel heureux,
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux.

D O R A N T E.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.
Si Madame eut gardé son cœur pour le plus
tendre ,

Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'esperer.

L A C O M T E S S E.

La perte n'est pas grande , & se peut reparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, DORANTE,
Mad. LA RESSOURCE,
NERINE.

L E M A R Q U I S.

C Harme de vos beautez , je viens enfin :
Madame ,

je

Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame,
Vous serez par ma foi Marquise cette fois,
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis, du Deluge.

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

Et faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme
en France

Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnez.
Vous verrez si je mens. à Mad. la Ressource. Ah!
vous voila, Madame!

Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NERINE.

Vous la connoissez?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne scâi que c'est.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous refoudrez-vous, Monsieur le Gen-
tilhomme.

Fait du tems du deluge, à me paier ma somme,
Mes quatre cens écus prêtiez depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems!

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Eh, vous révez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand-merci, d'obliger des ingrats à
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

Ah, je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verroit encor, vivre aux dépens du Roi.

NERINE.

Quoi, Monsieur le Marquis?

Mad. LA RESSOURCE.

Lui Marquis ! c'est l'Epine,
Je suis Marquise donc, moi qui suis sa Cousine.
Son Père étoit Huissier à Verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens.

Mad. LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'étoit pas Huissier, qu'il t'en souvienne?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Votre Père étoit donc un Masquis exploitant?

ANGElique.

Vous aviez là, ma Sœur, un fort illustre Amant.

Mad.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,

Quand il vint à Paris en guestres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le fçait, mon Pere étoit Huissier,

Mais Huissier à Cheval, c'est comme Chevalier,

Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions à fin une si belle flâme;

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,

Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taifez-vous, insolent!

LE MARQUIS.

Insolent! Moi qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux, porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de Cour!

On reconnoit si mal le rang & le merite!

J'en suis parbleu ravi; pour le coup je vous quitte,

J'ai pour briller ailleurs milles talents acquis,

Le Ciel vous tienne en joie; allons, saute Marquis.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma Soeur, & je vous laisse,

Avec qui vous voudrez finissez de tendresse;

Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains,

Desormais pour toujours je renonce aux humains.

Elle s'en va.

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE,
NERINE, M. LA RESSOURCE.

D O R A N T E.

ILs prenaient leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante,
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente,
J'en voudrois faire autant à tous les faux Mar-
quis.

N E R I N E.

Vous auriez par ma foi bien à faire à Paris.
Il est tant de Traitans, qu'on voit depuis la
guerre,
En modernes Seigneurs, sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-
plat,
De sa vieille mandille achette un Marquisat.

A N G E L I Q U E.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière?
Mais aux grands mouvements qu'en ce lieu je
puis voir,
Madame se marie?

N E R I N E.

Oui, vraiment, dés ce soir.

M. LA RESSOURCE fouillant dans sa poche.
J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de ren-
contre;
J'en ferai bon marché. Je croi que les voilà,

Ils

Ils font des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela,
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE *lui arrachant.*

Oh, je suis curieuse, il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros ! ils font fort de mon goût.

Mais que vois-je, grands Dieux ! quelle surprise extrême !

Aurois-je la berluë ? hé ma foi, c'est lui-même.

Ah ! *Elle fait un grand cry.*

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nerine ? & te trouves tu mal ?

NERINE.

Votre Portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait ? es-tu folle ?

NERINE *pleurant.*

Ah, ma pauvre Maitresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mise en pressé ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voimieux.

NERINE.

Regardez-donc vous même, & voiez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'est lui-même,
C'est mon Portrait, helas ! qu'en mon ardeur extrême,

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad.

186 LE JOUEUR,

Mad. LA RESSOURCE.

Votre Portrait ! il est à moi, sans vous déplaire,
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

A N G E L I Q U E.

Juste Ciel !

N E R I N E.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir;

Mad. LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient, & je prétends l'avoir.

DORANTE *prenant le Portrait.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie,
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

A N G E L I Q U E.

C'en est fait, pour jamais je le veux oublier.

N E R I N E.

S'il met votre Portrait ainsi chez l'usurier,
Etant encore Amant; il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous serez sa
femmie.

à Madame la Ressource.

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi....

D O R A N T E.

Du Portrait ne soiez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE *se mettant derrière.*
Lorsque je le verrai j'en serai plus certaine.

SCE.

SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE,
Mad. LA RESSOURCE,
HECTOR.

V A L E R E.

Quel bonheur est le mien! enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon
amour.

Mon cœur tout penetré... Mais Ciel, quelle
tristesse,
Nerine, a pu saisir ta charmante Maîtresse?
Est-ce ainsi que tantôt...

N E R I N E.

Bon! ne scavez-vous pas,
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

V A L E R E.

Hé quoi, changer si tôt.

A N G E L I Q U E.

No craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur légèze;
Le Portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

V A L E R E.

Que ce tendre discours me charme, & me raf-
sure!

N E R I N E.

Tu ne seras heureux par ma foi qu'en peinture.

A N G E L I Q U E.

Quiconque a mon Portrait, sans crainte de
Rival,
Doit avoir la copie avec l'original.

V A-

LE JOUEUR,
V A L E R E.

Madame, en ce moment que mon ame est contente !

A N G E L I Q U E.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

D O R A N T E.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres sont pour moi

Les Décrets respectez d'une suprême loi.

Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre :
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre,

H E C T O R.

De l'Arrest tout du long il va payer les frais.

A N G E L I Q U E.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

V A L E R E.

Jamais tant de bontez....

A N G E L I Q U E.

Montrez donc sans attendre
Le Portrait que de moi vous avez voulu prendre,
Et que votre rival sçache à quoi s'en tenir.

V A L E R E. *fouillant dans sa poche.*

Soit.... Mais permettez-moi de vous desobéir.
C'est mon Uncle : en voyant de mon amour
ce gage,

Il joueroit à vos yeux un mauvais personnage.
Vous sçavez bien qui l'a.

A N G E L I Q U E.

Vous pouvez le montrer,
Il verra mon Portrait sans se desesperer.

D O R A N T E.

Le triomphé est trop beau, pour n'en pas faire gloire;

V A L E R E. *fouillant toujours dans sa poche.*
Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher ;
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

H E C-

COMEDIE.

189

HECTOR appercevant Mad. la Ressource.
Ah, nous sommes perdus, j'apperçois l'usurier.

V A L E R E.

C'est votre faute, si.... (à Hector) Qu'as-tu
fait du Portrait?

H E C T O R.

Du Portrait?

V A L E R E.

Où maraut, parle, qu'ea as-tu fait?

H E C T O R tournant la main par derrière
à Mad. la Ressource.

Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

V A L E R E.

Ah chien! ah double traître!

Tu l'as perdu.

H E C T O R.

Monsieur.

V A L E R E.

Il faut que ton trépas...

H E C T O R à genoux.

Ah! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voyant dans ce Portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

V A L E R E.

Tu l'as mis chez un Peintre?

H E C T O R.

Où, Monsieur.

V A L E R E.

Ah! maraut,

Va, cours me le chercher, & reviens au plus tôt.

D O R A N T E montrant le Portrait.
Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus temps de fein-

dre,

Le voici.

H E C T O R.

Nous voilà bien achevez de peindre.

Ah carogne!

V A -

LE JOUEUR,
V A L E R E.

Le Peintre....

A N G E L I Q U E.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croiez pas qu'on m'abuse toujours.

V A L E R E.

Madame, en vérité, de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

A N G E L I Q U E.

Perfide que vous êtes,
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné;
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

V A L E R E.

Ah, qu'à vos yeux je meure...

A N G E L I Q U E.

Ah, cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœur lâche!

H E C T O R.

Nous devions tantôt le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mad. L A R E S S O U R C E.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause,
Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Laissez-le-moi garder, j'en payerai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE,
VALERE, DORANTE, NE-
RINE, Mad. LA RES-
SOURCE, HECTOR.

GERONTE.

QUE mon ame est ravie,
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen
vous lie!
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon Frere,
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cet-
te affaire,
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit en vérité point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va se rendre,
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut pren-
dre.

NERINE.

Oh par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez
qu'un rat,
Et le Notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc?

LE JOUEUR, ANGElique.

Autrefois mon cœur eut la faiblesse
 De rendre à votre Fils tendresse pour tendresse ;
 Mais la fureur du jeu dont il est possédé ,
 Pour moi Portrait enfin son lâche pocédé ,
 Me font ouvrir les yeux; & contre mon attente ,
 En ce moment , Monsieur , je me donne à Dorante.

Acceptez-vous ma main ?

D O R A N T E .

Ah je suis trop heureux
 Que vous vouliez encor....

G E R O N T E à Hector.

Parle , toi , si tu veux ,
 Explique ce mystère.

H E C T O R .

Oh , par ma foi , je n'ose ,
 Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

G E R O N T E .

Parle donc.

H E C T O R .

Pour avoir mis sans reflexion
 Le Portrait de Madame une heure en pension
 Chez cette chienne-là , que Lucifer confondre ,
 On nous donne un congé le plus cruel du monde.

G E R O N T E .

Sans vouloir davantage ici l'interroger ,
 Sa folle passion m'en fait assez juger.
 J'ai peint à retenir le courroux qui m'agitte.
 Fils indigne de moi , va je te desherite ,
 Je ne veux plus te voir après cette action ,
 Et te donne cent fois ma malédiction.

H E C T O R .

Le beau présent de Nôce !

ANGElique donnant la main à Dorante.

A jamais je vous laisse .
 Si vous êtes heureux au jeu comme en Maîtresse ,
 Et

COMEDIE. 193

Et si vous conservez aussi mal ses presens,
Vous ne ferez, je eroi, fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plait-il me le rendre?

D O R A N T E.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,

Ni moi, Nerine, aussi. Suivez-moi toutes deux.
à Valere.

Quelqu'autre fois, Monsieur, vous serez plus heureux.

Mad. LA RESSOURCE *faisant la reverence à Valere.*

En toute occasion soyez seur de mon zele.

Elle sort.

H E C T O R.

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

NERINE *s'en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.

Vous épouser, Monsieur; c'étoit jouer gros jeu.

VALERE *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc?

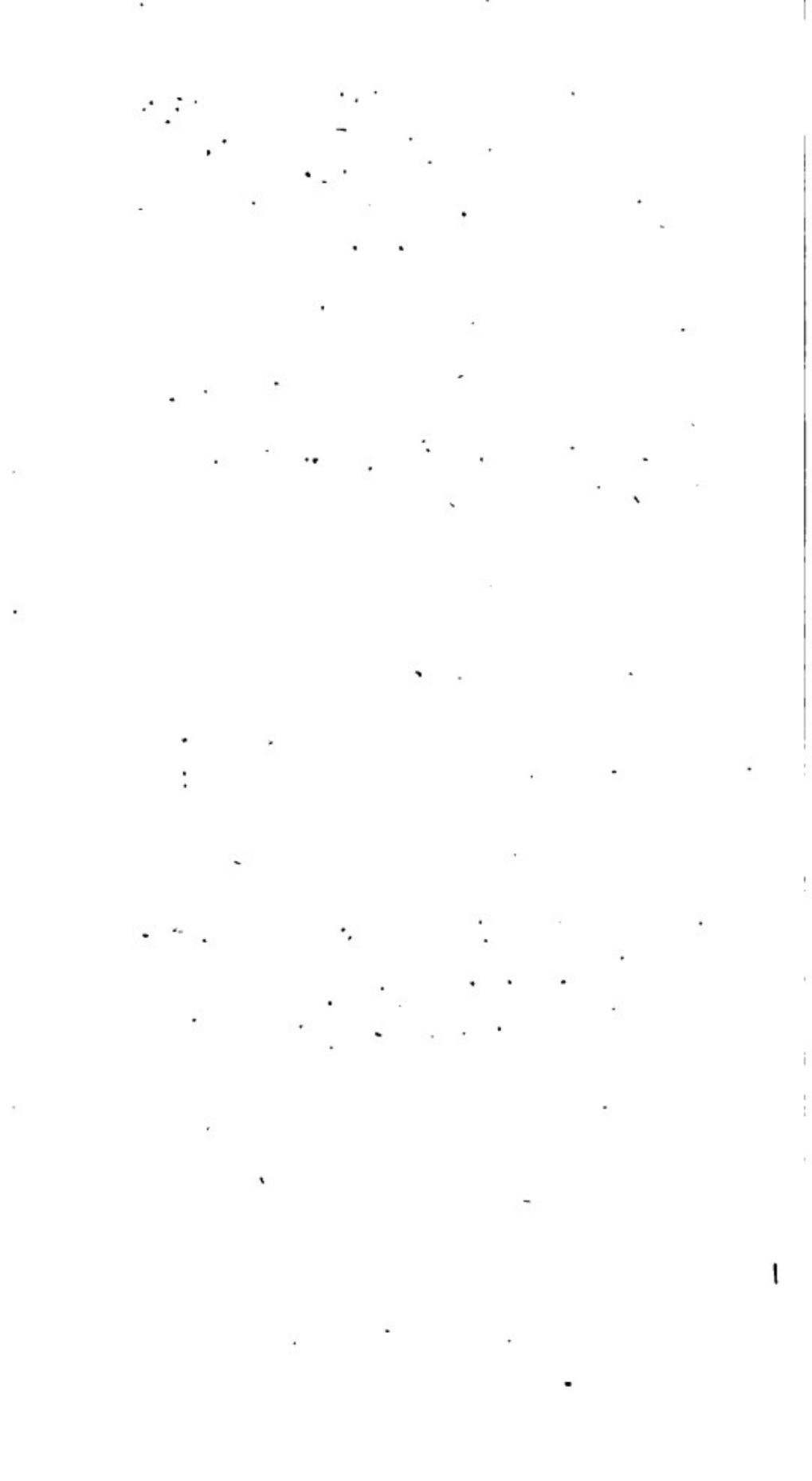
H E C T O R.

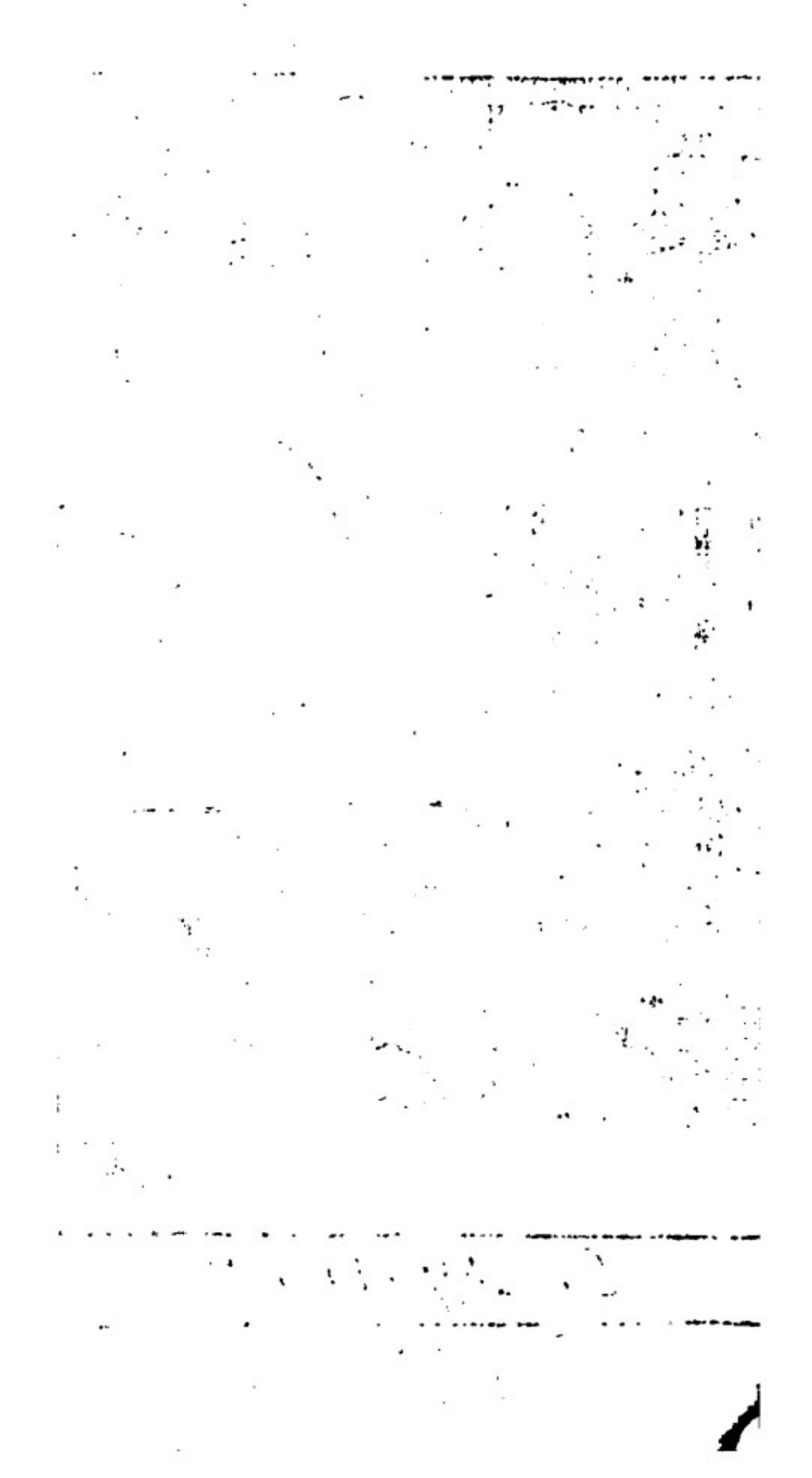
Je vais à la Bibliotheque
Trendre un Livre, & vous lire un traité de Senecque.

V A L E R E.

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour,
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

F I N.







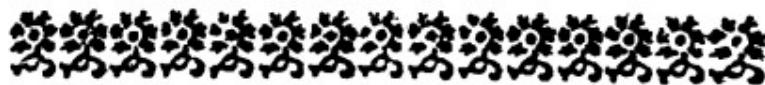
Le Distract

L E
DISTRAIT,
COMEDIE.

Par MR. REGNARD,
REPRESENTE'E EN 1698.



A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.
M. DCC. X.



ACTEURS.

LEANDRE, Distrait.

CLARICE, Amante de Leandre.

Madame GROGNAC.

ISABELLE, Fille de Mad. Grognac.

LE C**H**EVALIER, Frere de Clarice & Amant d'Isabelle.

VALERE, Oncle de Clarice & du Chevalier.

LISETTE, Servante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Leandre.

POITEVIN.

*La Scene est à Paris, dans une
Maison commune.*





LE
DISTRAIT,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

VALERE, Mad. GROGNAC.

VALERE.



Uoi toujours opposée à toute une
famille?

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille?

Mad. G R O G N A C.

Non.

I S

V A-

LE DISTRAIT,
V A L E R E

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.

Mad. G R O G N A C.

Oui.

V A L E R E.

Vous ne prendrez point des sentimens plus doux?

Mad. G R O G N A C.

Non.

V A L E R E.

Fort bien, non, oui, non : Beau discours!
vos repliques

Me paroissent, pour moi, tout à fait laconiques.
Mais pour mieux raisonner avec vous là-dessus,
Et pour rendre un moment le discours plus diffus;

Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cause
Qui vous fait rejeter les Partis qu'on propose.
Ce fameux Partisan, par exemple, pourquoi . . .

Mad. G R O G N A C.

Eh fy, Monsieur, fy donc, vous radotez, je croi.
Il est trop riche.

V A L E R E.

Ah, ah ! nouvelle est la maxime.

Mad. G R O G N A C.

Gagne-t'on en cinq ans un million sans crime ?
Je hais ces Fort-vêtus, qui malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque chose, & le lendemain rien.

V A L E R E.

Et ce jeune Marquis, cette homme d'importance ?

Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance.
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit ;
Il est bien fait, il a du cœur & de l'esprit.

Mad. G R O G N A C.

Il est trop gueux.

V A -

COMEDIE. 201
V A L E R E.

Fort bien, la réponse est honnête,
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux Partis, vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche , & le second trop
gueux.

Dans vos brusques humeurs je ne puis vous
comprendre ;
Comment prétendez - vous que soit fait votre
Gendre ?

Mad. G R O G N A C.

Je prétens qu'il soit fait comme on n'en trou-
ve point ;
Qu'il soit posé , discret, accompli de tout point ;
Qu'il ait avec du bien , une honnête naissance ;
Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance ,
Ces actions de fou , ces airs évaporez ,
Dignes productions des cerveaux mal timbrez ;
Qu'il ait auprès du Sexe un peu de politesse ;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
Qu'il ne soit point enfin , pour tout dire de lui ,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

V A L E R E.

Cet homme , à rencontrer sera très-difficile ,
Et si vous le trouvez , je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare & beau portrait ,
Et si vous ne voulez de Gendre qu'ainsi fait ,
Quoi qu'Isabelle soit & riche , & de famille ,
Elle court grand'hazard de vivre & mourir fille.

Mad. G R O G N A C.

Non; Leandre est l'Epoux que je veux lui donner;

V A L E R E.

Leandre !

Mad. G R O G N A C.

Ce parti semble vous étonner ;
Mais c'est un fait , Monsieur , dont peu je me
soucie .
Et je le trouve , moi , selon ma fantaisie

202 LE DISTRAIT,
Je sc̄ai bien , qu'à parler de lui sans passion ,
Il est particulier en sa distraction ,
Il répond rarement à ce qu'on lui propose ,
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose :
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait ,
On peut être à mon sens homme sage,& distrait.

V A L E R E.

Je croyois , à parler aussi sans artifice ,
Qu'il avoit quelque goût pour ma nièce Clarice.

Mad. G R O G N A C.

Oh bien, je vous apprends que vous vous abusiez ;
Et pour vous détromper , il faut que vous sçachiez

Que je suis dés long-tems liéé à sa Famille ,
Et que pour m'engager à lui donner ma Fille ,
L'Oncle dont il attend sa fortune & son bien ,
D'un dédit mutuel cimenta ce lien.

Leandre est allé voir cet Oncle à l'agonie ,
Et j'attens son retour pour la ceremonie.

Si je n'avois en veuë un tel engagement ,
Il n'auroit pas chez moi pris un appartement .
Vous qui logez ceans avec votre nièce ,
Vous êtes tous les jours témoins de sa tendresse.

V A L E R E.

Mais m'assurerez - vous que Leandre en son
cœur ,

Malgré votre dédit , n'ait point une autre ardeur ,
Et que d'une autre part votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle ?

Mad. G R O G N A C.

Leandre aime ma fille , & ma fille fera ,
Lorsqué j'aurai parlé , tout ce qu'il me plaira .
C'est une fille simple , à mes désirs sujette ,
Et je voudrois bien voir qu'elle eut quelque
amourette !

V A L E R E.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler ,
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler .

Mad.

Mad. G R O G N A C.

D'accord. Lisette, hoïà, Lisette ? De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lisette ?

S C E N E II.

L I S E T T E , Mad. G R O G N A C ,
V A L E R E .

L I S E T T E .

H E' bien, Lisette ! Est-ce fait? me voïlà.
Mad. G R O G N A C .

Que fait ma fille ?

L I S E T T E .

Quoi, ce n'est que pour cela ?
Vous avez bonne voix ; quel bruit ! A vous
entendre
J'ai crû qu'à la maison le feu venoit de prendre.

Mad. G R O G N A C .

Vous plairoit il vous taire, & finir vos discours ?

L I S E T T E .

Oh, vous grondez sans cesse.

Mad. G R O G N A C .

Et vous parlez toujours.
Répondez seulement à ce que l'on souhaite.
Que fait ma fille ?

L I S E T T E .

Elle est, Madame, à sa toilette.

Mad. G R O G N A C .

Toujours à sa toilette, & devant un miroir.
Voilà tout son employ, du matin jusqu'au soir.

L I S E T T E .

Vous parlez bien à l'aise avec votre censure ,

204. LE DISTRAIT,
Il m'a fallu trois fois réformer sa coiffure.
Nous avons toutes deux enragé tout le jour
Contre un maudit crochet qui prenoit mal son
tour.

Mad. G R O G N A C.

Belle occupation, vraiment ! Qu'elle descendre.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

L I S E T T E.

Je vais vous l'amener.

S C E N E III.

VALERE, Mad. GROGNAC.

V A L E R E.

N'Allez pas la gronder,
Ni par votre air sévère ici l'intimider.

Mad. G R O G N A C.

Mon Dieu, je sçais assez comme il faut se con-
duire,

Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels sont ses sentimens.
Venez, Mademoiselle, & saluez les gens.

S C E N E IV.

I S A B E L L E , L I S E T T E ,
Mad. CROGNAC, VALERE.

Isabelle fait la révérence.

Mad. G R O G N A C.

P Lus bas. Encor plus bas. O Ciel, quelle
ignorance !

Ne sçavoir pas encor faire la reverence,

Dor

COMÉDIE.

205

Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danser !

L I S E T T E.

Son Maître tous les jours vient pourtant l'exercer ;

Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Mad. G R O G N A C.

A se taire.

L I S E T T E.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.

Nous attendons encor un Maître Italien

Qui doit venir tantôt.

Mad. G R O G N A C.

Je vous le défens bien :

Je ne veux point chez moi gens de cette sequelie.

Ce sont Courtiers d'amour pour une Demoiselle.

Levez la tête ; encor. Soiez droite , approchez .
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?

Présentez mieux la gorge , & baïssez cette épaule .

L I S E T T E.

C'est du soir au matin un éternel contrôle .

Mad. G R O G N A C.

Avancez , s'il vous plaît , & répondez à tout :
Parlez , le mariage est-il de votre goût ?

Isabelle rit.

V A L E R E.

Elle rit . Bon , tant mieux , j'en tire un bon augure .

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature .

Mad. G R O G N A C.

Quoi , vous avez le front de rire , & devant nous !

Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux ?

I S A B E L L E.

J'ignorois qu'une fille , au mot de mariage ,

D'une prompte rougeur dut couvrir son visage .

Je dois vous obéir , & quand je l'entendrai ,

Puis-

206 LE DISTRAIT,
Puisque vous le voulez, d'abord je songirai.

L I S E T T E.

Quel heureux naturel!

Mad. G R O G N A C.

Les Epoux sont bizarre,
Brutaux, capricieux, imperieux, avares,
On devroit s'en passer, si l'on avoit bon sens.

I S A B E L L E.

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre tems?
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un, étant
fille.

Mad. G R O G N A C.

Vous étes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Bery,
Et qui fut votre Pere, étant bien mon Mary,
M'enleva malgré moi : Sans cela, de ma vie
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

L I S E T T E.

La même chose un jour pourra nous arriver.

I S A B E L L E.

On ne fait donc point mal à se faire enlever?

Mad. G R O G N A C.

Hé bien! vit-on jamais un esprit plus reptile?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille?
C'est une grosse bête, & qui n'est propre à rien.

L I S E T T E.

Elle est bien votre fille, & vous ressemble bien.

Mad. G R O G N A C.

Euh? plait-il?

L I S E T T E.

Vous m'avez ordonné le silence.

Mad. G R O G N A C.

Vous pourriez à la fin laisser ma patience.

V A L E R E.

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.
Voulez-vous un Mary?

I S A -

I S A B E L L E.

Je n'en demande point ;
 Mais s'il s'en rencontrroit quelqu'un qui pût me
 plaire,

Je pourrois l'accepter ainsi qu'a fait ma mere.

Mad. G R O G N A C.

Comment donc ?

V A L E R E.

Avec elle agissons sans aigreur.

C'a, dites-moi, quelqu'un vous tiendroit-il au
 coeur ?

I S A B E L L E.

Ah !

L I S E T T E.

Bon, courage.

V A L E R E.

Allons, parlez-nous sans rien craindre !

I S A B E L L E.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à pein-
 dre ...

V A L E R E.

Hé bien donc ?

I S A B E L L E.

Je sens-là, je ne scai quoi qui plaît ;
 Mais je ne scaurois bien vous dire ce que c'est.

L I S E T T E.

Oh, je le scai bien moi. C'est l'amour qui
 murmure.

Mad. G R O G N A C.

J'apprend avec plaisir une telle avanture !
 Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent
 Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

I S A B E L L E.

Ah ! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-
 même.

Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il
 m'aime :

Il

208 LE DISTRAIT,
Il pleure quand il veut. Tu sc̄ais comme il est fait,
Lisette, & tu nous peux en faire le portrait.

L I S E T T E.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de
terre,
Homme de qualité, qui revient de la guerre ;
Qu'on voit toujours sautant, dançant, gesti-
culant ;
Qui vous parle en sifflant, & qui sifflé en parlant ;
Se peigne, chante, rit, se promene, s'agit ;
Qui décide toujours pour son propre mérite ;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

V A L E R E.

Mais c'est le Chevalier.

L I S E T T E.

Vous avez dit son nom.

Mad. G R O G N A C.

Qui ce fou ?

V A L E R E.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire ;
Songez qu'il m'appartient ; c'est un jeune hom-
me à faire :

Il a de la valeur, il est bien à la Cour.

Mad. G R O G N A C.

Qu'il s'y tienne.

V A L E R E.

Il sera très-riche quelque jour :
Il peut lui convenir de bien, d'esprit, & d'âge.

I S A B E L L E.

Il est tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

Mad. G R O G N A C.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon con-
sentement,

Osez-vous bien penser à quelqu'attachement ?
Vous êtes bien hardie, & bien impertinente.

V A L E R E.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente !

Mad.

COMÉDIE. 209

Mad. G R O G N A C.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.

J'ai fait pour son mary choix d'un autre sujet.
Le dédit pour Leandre en est une assurance.
Que votre Chevalier cherche une autre alliance.
Je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat, & d'un écervelé;
Et je vous défens, moi, de le voir de la vie.

I S A B E L L E.

Je ne le verrai point, vous serez obéie.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher;
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher?

Mad. G R O G N A C.

A ces simplicitez qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croiroit-on qu'elle y touche?
Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.

I S A B E L L E.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
Je parois toute folle alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Mad. G R O G N A C.

Taisez-vous, Petronnelle,
Rentrez, & là-dedans allez voir si j'y suis.

V A L E R E.

Si vous vouliez pourtant écouter quelqu'avis...

Mad. G R O G N A C.

Je ne prens point d'avis, je suis indépendante.

V A L E R E.

Je le sc̄ais, mais.....

Mad. G R O G N A C.

Adieu, je suis votre servante.

V A L E R E.

Mais, Madame; entre nous, il est de la raison...

Mad.

210 LE DISTRAIT,
Mad. G R O G N A C.
Mais, Monsieur, entre nous, quand de vōtre
façon

Vous aitez, s'il se peut, encor garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous regier votre famille :
De vos enfans alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir, sans que j'aile y gloser.
Allons vite, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

S C E N E . V.

V A L E R E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

LA Madame Grognac a l'humeur herissonne,
Et je ne voi pas ,moi , son esprit se porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

V A L E R E .

J'avois dessin de faire une double alliance ;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Leandre a pour Clarice un penchant dans le
cœur ;

Et si pour Isabelle il a feint quelque ardeur,
C'étoit pour obéir à la voix importune
D'un Oncle fort âgé , dont dépend sa fortune.

L I S E T T E.

La mere d'Isabelle est un diable en procès :
Je crains que notre amour n'ait un mauvais
succés.

V A L E R E .

Le tems & la raison la changeront peut-être ,
Et mon neveu pourra ... mais je le vois paroître.

SCE-

SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE,
LISSETTE.

LE CHEVALIER *riant.*

BOn jour, mon oncle. Ah, ah, Lifette,
te voila.
Je ne veux de ma vie oublier celui-là, a a a.

L I S E T T E.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de nous dire
Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu, si je ris ce n'est pas sans sujet.
Leandre, ce rêveur, cet homme si distract,
Vient d'arriver en poste ici couvert de crotte:
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte,
Et que marchant toujours, enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

L I S E T T E.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique, ou je me donne au
diable,
Mais ce n'est rien encor, & son valet m'a dit,
Je le crois aisément, que le jour qu'il partie
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,
Il suivit le chemin qui mène en Picardie,
Et ne s'aperçut point de sa distraction,
Que quand il découvrit les clochers de Noyen.

L I S E T T E.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER.

Fasnez-vous descendu du lugubre Heraclite

De

212 LE DISTRAIT,

De pere en fils, parbleu, vous rirez de ce trait ;
Vous faites le Caton, riez donc tout-à-fait,
Mon oncle, allons, gai, gai, vous avez l'air
sauvage.

V A L E R E.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme
sage ?

Faudra-t'il qu'en tous lieux vos airs extrava-
gans,

Vos ris immodesrez donnent à rire aux gens ?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi je ris de bien
d'autres.

Vous condamnez mes airs, & je blâme les vô-
tre;

Et dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'est que nous prétendons avoir tous deux rai-
son.

Pour moi, je n'ai pas tort : il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galants
Comme une autre feroit du drap chez les mar-
chands ;

Cydalise, qu'on sait avoir l'ame si bonne,
Qu'elle aime tout le monde, & n'éconduit per-
sonne ;

Lucinde, qui pour rendre un adieu plus touchant,
Jusques sur la frontiere accompagne un amant,
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire ?
Parbleu, vous vous mocquez.

V A L E R E.

Hé bien, votre satyre
S'exerce-t'elle assez ? D'un trait envenimé
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours, bien soutient vous ne les avez vuës.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

LE

LE CHEVALIER fait deux ou trois pas de balet.
Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma dance,
Lifette ?

L I S E T T E.

Vons dansez tout-à-fait en cadence.

V A L E R E.

Vous vous faites honneur d'être un franc libér-
tin :

Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin ;
Et lorsque tout fumant d'une vineuse haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à pei-
ne,

Sur un Théâtre alors vous venez vous montrer.
Là, parmi vos pareils on vous voit folâtrer.
Vous allez vous baisser comme des Demoiselles ;
Et pour vous faire voir jusques sur les chandelles,
Poussant l'un, heurtant l'autre , & comptant
vos exploits ,

Plus haut que les acteurs vous élévez la voix ;
Et tout Paris témoin de vos traits de folie ,
Rit plus cent fois de vous , que de la Comedie.

L E C H E V A L I E R.

Votre troisième point sera-t'il le plus fort ?
Soyez bref en tout cas , car Lifette s'endort ;
'Moi , je baille déjà .

V A L E R E.

Moi , votre train de vie

Cent fois bien autrement & me laisse & m'en-
nuie ,

Et je serai contraint de faire à votre sœur
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant , ainsi que votre mere ,
Vous laisserent de bien une somme legere ;
Et pour vous établir le reste de vos jours ,
Vous devez de moi seul attendre du secours ..

L E

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monsieur, ne vous déplaise,

Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise?
J'aime, je bois, je joue, & ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là:
Je me lève fort tard; & je donne audience
À tous mes créanciers.

L I S E T T E.

Ouï, mais en récompense,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

Delà, je pars sans bruit,
Quand le jour diminué & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles,

Chez des femmes de bien, dont l'honneur est entier,

Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là nous perceons la nuit d'une ardeur sans égale,
Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale,

Et chacun en bon ordre, aussi sage que moi,
Sans bruit au petit pas se retire chez soi,
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faîte qu'un repas dans toute une journée!
Un malade entre nous se conduiroit-il mieux?

L I S E T T E.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Voyez-le par vos yeux:
Nous sommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce soir en bon vin de champagne,
Vous serez le sixième, & vous payrez pour nous

Car

Car à cinq Chevaliers, en nous cottisant tous,
Et ramassiant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pû faire que deux pistoles.

L I S E T T E.

Heureux le cabaret, Monsieur, qui vous attend !
Vous voila cinq Seigneurs bien en argent comp-
tant. V A L E R E.

Mais n'êtes vous pas fou... .

L E C H E V A L I E R.

A propos de folie,
Sçavez-vous que dans peur, Monsieur, je me ma-
rie ? à *Lisette*.

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

L I S E T T E.

Monsieur... .

L E C H E V A L I E R.

S'apprête-t'elle à couronner mes feux ?
C'est un petit bijou que toute sa personne,
Que je veux mettre en œuvre, & que j'affection-
ne.
Elle est jeune, elle est riche ; & de la tête aux
pieds

Vous en seriez charmé si vous la connoîssiez.

V A L E R E.

Je la connois ; mais vous, connoissez-vous sa
mère ?

Elle ne prétend pas songer à cet affaire.

L E C H E V A L I E R.

Elle ne prétend pas ! Il faut que nous voyons
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas ! Parbleu, le mot me touche,
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

L I S E T T E.

L'apprivoiser, Monsieur ? vous perdez votre tems,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

L E C H E V A L I E R.

Nous allons voir, sui-moi.

T O M . I ,

K

V A -

V A L E R E.

Eh doucement , de grace
 Rallantifsez un peu cette amoureuse audace.
 A vous voir, on vous croit partir pour un assaut ,
 Et chez les gens ainsi s'en va-t-on de plein faut ?

L E C H E V A L I E R.

Elle ne prétend pas ! Ah ! vous pouvez lui dire
 Que nous sommes instruits comme il faut se
 conduire ;

Et nous scavons la regle établie en tel cas.
 Je la trouve admirable , elle ne pretend pas !

V A L E R E.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
 De prendre à votre amour un parti convenable :
 Vous cependant , tâchez avec des airs plus doux ,
 A meriter le choix qu'on peut faire de vous.

L E C H E V A L I E R.

J'y penserai , mon oncle.

S C E N E VII.

LE CHEVALIER , LISETTE.

L E C H E V A L I E R.

A Dieu. Toi , fine mouche ,
 Va conter mon amour à l'objet qui me touche .
 Une affaire à présent m'empêche de le voir :
 Je vais tâter du vin , dont nous ferons ce soir
 Une ample effusion ; & cependant , la Belle ,
 Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

Il vient la baiser.

L I S E T T E.

Moderez les transports de vos convulsions ,
 Je ne me charge point de vos commissions ;
 Donnez-les à quelqu'autre , ou faites-les vous-
 même.

LE

COMEDIE.

217

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse, & je sens que je t'aime
Aussi par contre-coup.

LISETTE.

Monsieur, retirez-vous,
Vous pourriez me blesser, je crains les con-
tre-coups.

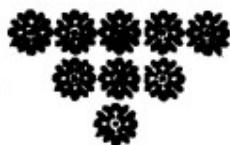
SCENE VIII.

LISETTE *sente.*

Quel Amant ! Pour raison importante, il
diffère
D'aller voir sa maîtresse ; & quelle est cette af-
faire ?

Il va tâter du vin ! Ma foi les jeunes gens,
A ne rien déguiser, aiment bien en ce tems !
Heu ! les femmes déjà si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées ?
Aimera-t'on toujours ces petits vilains-là ?
Maudit soit le premier qui nous enforcera !
Mais à bon chat bon rat, & ce n'est pas mer-
veille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E, C A R L I N.

L I S E T T E.

Avec plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

C A R L I N.

Fraîchement débarqué, je parois à tes yeux,
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

L I S E T T E.

Hé bien, ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte ?

C A R L I N.

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours ?

L I S E T T E.

Je l'sçai tout.

C A R L I N.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encor en mangeant un œuf sur son assiette,
Il prit sans y songer son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

L I S E T T E.

Je crois
Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

C A R L I N.

Sortant d'une maison, l'autre jour par bêvûë,
Pour son catosse il prit celui qui dans la rue

COMÉDIE. 219

Se trouva le premier. Le cocher touche, & croit
Qu'il mene son vrai maître à son logis tout
droit.

Leandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête ;
Il entre en une chambre où la toilette est prête ;
Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit son époux couchée entre deux draps ;
Il croit être en sa chambre, & d'un air de fran-
chise,

Aflez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit,
Et bien-tôt il alloit se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte,
Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu
Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plût à Dieu;
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon
conte,

Le maître du logis en avoit pour son compte.

L I S E . T T E.

Ton récit est charmant ; mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

C A R L I N.

Nous venons, mon enfant, de courre un Benefice.

L I S E . T T E.

Un Benefice, toi ?

C A R L I N.

Pour te rendre service :

Mais nos soins empressez ne nous ont rien valu,
Et le diable a sur nous jetté son dévolu.

L I S E . T T E.

Explique-toi donc mieux.

C A R L I N.

Ah ! Lifette, j'enrage ;
Notre espoir dans le port vient de faire nau-
frage :

Nous croyions heriter, du côté maternel,
D'un Oncle ; Ah, Ciel ! quel Oncle ! il est On-
cle éternel,

220 LE DISTRAIT,
Nous attendions en paix que son ame à toute
heure

Passât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laissions mourir à sa commodité ;
Quand un beau jour enfin le Ciel par charité
A fait tomber sur lui deux ou trois pleuresfies ,
Qu'escortoient en chemin nombres d'apople-
xies.

Nous partons aussi-tôt faisant par tour florés ,
Seurs de trouver déjà le bon homme *ad patres* :
Mais fol & vain espoir ! vermissœux que nous
sommes !

Comme le Ciel se rit des vains projets des hom-
mes !

Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

L I S E T T E.

Vous êtes arrivez sans doute un peu trop tard ;
Et quelqu'autre avant vous

C A R L I N.

Non.

L I S E T T E.

Il auroit peut-être
En faveur de quelqu'un desherité ton maître ?

C A R L I N.

Point.

L I S E T T E.

Il a déclaré, se voyant sur sa fin ,
Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin ?

C A R L I N.

Non : il ne fit jamais d'enfans , par avarice.

L I S E T T E.

Parle donc , si tu veux.

C A R L I N.

I Le vieillard , par malice ,
Malgré nos vœux ardens , n'a pas voulu mourir.

L I S E T T E.

Le trait est vraiment noir , & ne peut se souffrir.

C A R -

CARLIN.

Par trois fois , de ma main il a pris l'émetique ;
 Et je n'en donnois pas une dose modique ,
 J'y mettois double charge , afin que par mes soins
 Le pauvre agonisant en languit un peu moins :
 Mais par trois fois , le fort injuste , inexorable ,
 N'a point donné les mains à ce soin charitable ;
 Et le bon homme enfin , à quatre-vingt-neuf ans ,
 Malgré sa fièvre lente , & ses redoublemens ,
 Sa fluxion , son rhume , & ses apoplexies ,
 Son crachement de sang , & ses trois pleurésies ,
 Sa goute , sa gravelle , & son prochain convoi
 Déjà tout préparé se porte mieux que moi .

LISETTE.

Votre course n'a pas produit grand avantage .

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage :
 Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès ,
 Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts .
 Il doit de tems en tems nous donner des nou-
 velles ,
 Et nous nous conduirons par ses avis fidèles .

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait , vous voilà de retour ?
 Je vous applaudis fort ; mais comment va l'a-
 mour ?
 Ton Maître aime toujours ?

CARLIN.

Cela n'est pas croiable .

Je le vois pour Clarice amoureux comme un
 diable ,
 C'est à dire beaucoup ; mais comme il est distrait ,
 Son esprit se promène encor sur quelque objet .
 Le dédit que son Oncle a fait pour Isabelle ,
 Partage son amour & le tient en cervelle .
 Je sçais que ta Maîtresse a de naissans appas ,
 Et sur-tout de grands biens , que Clarice n'a pas ;
 Mais mon Maître est fidèle , & son ame est
 païtric

222 LE DISTRAIT,
De la plus fine fleur de la galanterie :
Il ne ressemble pas à quantité d'hommes ;
C'est un homme , morbleu , tout plein de sen-
timens.

L I S E T T E.

Mais s'il aime Clarice ensemble & ma Maîtresse ,
Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse ?
Les épousera-t-il toutes deux ?

C A R L I N.

Pourquoi non ?

Il le fera fort bien dans sa distraction.
C'est un homme étonnant , & rare en son espece ,
Il rêve fort à rien , il s'égare sans cesse ,
Il cherche , il trouve , il brouille , il regarde
sans voir ,
Quand on lui parle blanc , soudain il répond noir ;
Il vous dit non pour oui , pour oui , non ; il appelle
Une femme , Monsieur ; & moi , Mademoiselle ;
Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans sca-
voir où ;

On dit qu'il est distrait , mais moi , je le tiens fou .
D'ailleurs fort honnête homme , à ses devoirs
austere ,

Exact , & bon ami , généreux , doux , sincère ,
Aimant , comme j'ai dit , sa maîtresse en Héros ;
Il est & sage , & fou ; voilà l'homme en deux
mots .

L I S E T T E.

Si Leandre ressent une tendresse extrême
Pour Clarice , Isabelle est prise ailleurs de même ,
Et pour le Chevalier son cœur s'est découvert .

C A R L I N.

Tant mieux . Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeste ,
Et l'amour avec nous achevera le reste .

L I S E T T E.

De tes soins empêchez nous attendrons l'effet .
CAR-

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon Maître est dans son cabinet,
Il m'attend, j'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre en arrivant ta santé par ta bouche.

LISETTE.

Jé me porte là là, mais toi ?

CARLIN.

Coussi, coussi,
En très-bonne santé j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large ecorchure.

LISETTE.

Bon, c'est des postillons l'ordinaire avantage.
Jusqu'au revoir, adieu, beau courrier offensé.

CARLIN.

Ce n'est pas là, coquine, où le bas m'a blessé,
Mon cœur est plus navré de ton humeur sévère.
Cette friponne-là seroit bien mon affaire !
Mais mon Maître paroît, il tourne ici ses pas,
Il rêve, parle seul, & ne m'apperçoit pas.

SCENE II.

CARLIN, LEANDRE.

LEANDRE se promenant sur le Théâtre en révant, un de ses bas déroulé.

JE ne sçai si l'absence, aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux,
Qui dans l'éloignement sçachent garder leurs feux,
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

224 LE DISTRAIT,

LEANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*
Je serois bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attractions.
Plus je ressens d'amour, plus j'ai d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude,
Je veux entrer chez elle ; & sans perdre de tems,
Carlin, va me chercher mon épée & mes gans.

C A R L I N.

J'y cours, & je reviens, Monsieur, à l'heure même.

S C E N E III.

LEANDRE *seul.*

JE suis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon Oncle fut mort, j'aurois à mon retour
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour.
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

S C E N E IV.

C A R L I N, L E A N D R E.

C A R L I N.

JE ne trouve, Monsieur, ni les gans ni l'épée.
L E A N D R E.

Tu ne les trouves point ? Voilà comme tu fais !
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

C A R L I N.

Mais j'ai cherché par-tout, ou je me donne au diable.

11

Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.
Ah ah ! le tour est bon , & j'avois beau chercher.
Dormez-vous ? veillez-vous ?

Il s'appercoit que Leandre a son épée & ses gans.

LEANDRE.

Quoi ? que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

Fy donc , arrêtez-vous , Monsieur , voulez-vous rire ?

Il en tient un peu là. Sa presence d'esprit
A chaque instant du jour me charme & me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moi donc, maraut. . . .

CARLIN.

Ah ! la belle équipée !

Eh , sont-ce-là vos gans ? est-là votre épée ?

LEANDRE.

Ah , ah !

CARLIN.

Ah , ah !

LEANDRE.

Je rêve , & j'ai certain ennui . . .

CARLIN.

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LEANDRE.

Tout autre objet , Carlin , met mon cœur au supplice ;

Je veux bien l'avoier , je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend , attendu mes besoins ,
Que j'épouse Isabelle , & je feins quelques soins .
Son bien me remettoit en fort bonne figure ,
Mais je brûle , Carlin , d'un flâme trop pure .
Biens , fortune , intérêts , gloire , sceptre , grandeur ,
Rien ne sauroit bannir Clarice de mon cœur ,
Je ressens de la voir la plus ardente envie . . .
Quelle heure est-il ?

CAR-

CARLIN.

Il est six heures & demie;

LEANDRE.

Fort bien : qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment ? qui me l'a dit ?

Palsambleu , c'est l'horloge. Il perd ma foi l'es-
prit.

LEANDRE.

Mais connois-tu comment la chose est avuee ,
Et par quel accident ma botte s'est perdue ?
Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez , c'est fort bien fait , le trait est sans égal.
Mais à propos de botte , un sort doux & propice
Tout à souhait ici vous amene Clarice.
Mettez de grace un frein à votre vertigo ,
Et n'allez pas ici faire de qui pro quo.

SCENE V.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'allois m'offrir à vous , flatté de l'esperance
D'adoucir les tourmens de près d'un mois
d'absence.Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais ;
Chaque jour , chaque instant augmente vos at-
traits ,A chaque instant aussi mon amoureuse flamme
Croît comme vos appas.... Un fauteuil à Ma-
dame.

Carlin apporte un fauteuil.

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi , mais souvent de re-
tour

Il oublie avec lui de ramener l'amour.
 Notre sexe autrefois changeoit, c'étoit la mode,
 Le premier en amour il prit cette methode :
 Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
 Qu'ils sont dans ce grand art bien plus scavans
 que nous.

C A R L I N *voyant que son Maître a pris
 le fauteuil, apporte un ta-
 bouret à Clarice.*

Madame, vous plait-il de vous mettre à vo-
 tre aise ?
 Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous dé-
 plaise,
 Et mon Maître s'en fera, comme vous pouvez
 voir.

C L A R I C E.

Je te suis obligée, & ne veux point m'afféoir.
 Si je vous aimois moins, je serois plus tranquille;
 A m'allarmer toujours l'amour me rend habile.
 Je crains autant que j'aime, & mes foibles
 appas
 Sur vos distractions ne me rassurent pas.
 J'apprehende en secret que quelqu'amour nou-
 velle....

L E A N D R E.

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

C A R L I N.

Isabelle ! Clarice.

L E A N D R E.

Et mes vœux les plus doux,
 Sont de passer mes jours & mourir avec vous.
 Isabelle....

C A R L I N.

Clarice.

L E A N D R E.

A pour moi mille charmes,
 L'amour prend dans ses yeux les plus puissan-
 tes armes,

Isa-

228 LE DISTRAIT,
Isabelle est....

C A R L I N.

Clarice.

L E A N D R E.

A mes yeux un tableau
De tout ce que jamais le Ciel fit de plus beau.

C L A R I C E.

Qu'entens-je, justes Dieux! Ton maître est in-fidelle,

Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au desespoir , & je sens dans mon cœur ,
Mon amour outragé se changer en fureur.

L E A N D R E *sortant de sa réverie.*
Quel sujet tout à coup vous a mis en colère ,
Madame ? ce maraut a-t'il pû vous déplaire ?

C L A R I C E.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment , c'est
vous.

L E A N D R E.

Moi ?

C L A R I C E.

Vous.

L E A N D R E.

Quoi, je pourois exciter ce courroux ?

C L A R I C E.

Vous êtes un ingrat , un lâche , un infidelle :
Suivez , servez , aimez , adorez Isabelle.

L E A N D R E.

Ah, maraut ! qu'as-tu dit ?

C A R L I N.

Hé bien, ne voilà pas ?

J'aurai fait tout le mal !

L E A N D R E.

J'adore vos appas ,
Et je veux que du Ciel la vengeance & la foudre
Me punisse à vos yeux , & me réduise en poudre ,
Si

Si mon cœur tout à vous, adore un autre objet.

C A R L I N.

Ne jurez pas, Monsieur, vous êtes trop distrait.

C L A R I C E.

Vous aimez Isabelle ; & de quelle assurance
Prononcez-vous un nom dont mon amour s'of-
fence ?

L E A N D R E.

J'ai parlé d'Isabelle ! Eh, vous voulez, je croi,
Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous-
même,
Vous qui m'occupez seule, & que seule aussi
j'aimie !

C A R L I N.

Il faudroit par ma foi qu'il eut perdu l'esprit.

L E A N D R E.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit,
Vos yeux vous font garands qu'il ne m'est pas
possible

Que pour quelqu'autre objet je devienne sensi-
ble.

Ah, Madame ! A propos, vous avez quelqu'accés
Auprès du Rapporteur que j'ai dans mon procès;
Ecrivez-lui de grace un mot pour mon affaire.

C L A R I C E.

Volontiers.

C A R L I N.

A propos, est là fort nécessaire !

C L A R I C E.

Quels que soient vos discours pour me persuader,
J'aime trop, pour ne pas toujours apprechender :
Mais ces distractions qui vous sont naturelles,
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, & crois que votre erreur
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

L E A N -

230 LE DISTRAIT,

LEANDRE.

Avec ces sentimens vous me rendez justice.

CARLIN.

Je suis sa caution , il n'a point de malice ;
Mais le dédit pourroit traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle sur ce point nous prêtera les mains ;
Il aime fort mon frere , & toute son envie
Seroit de voir un jour sa fortune établie ; -
Pour lui-même à la Cour il brigue un Regiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos ici le voila qui se montre.

S C E N E VI.

LE CHEVALIER , LEANDRE ,
CLARICE , CARLIN.

LE CHEVALIER va l'embrasser.

H E bon jour , mon ami , quelle heureuse
rencontre !

LEANDRE.

Monsieur , avec plaisir... (à Carlin) Quel est cet
homme là ?

CARLIN.

C'est le Chevalier.

LEANDRE.

Ah !

LE CHEVALIER.

J't'en fçais fort bon gré. Viens-tu par inventaire
Quoi , ma sœur , te voilà !

Du

COMEDIE.

231

Du cœur de ton amant te porter heritiere?

C L A R I C E.

Mais dis-moi, seras-tu toujours fou, Chevalier?

L E C H E V A L I E R.

C'est un charmant objet qu'un nouvel heritier,
Et le noir est pour moi la couleur favorite,
Un amant en grand deuil a toujours son mérite;
Et quand, comme Carlin, on seroit mal formé,
Du moment qu'on herite, on est sûr d'être aimé.

C A R L I N.

Comment, comme Carlin? fâchez que fans
reproche

Votre comparaison est odieuse, & cloche.
Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans cer-
tains cas,
Pour certains Chevaliers ne se donneroit pas.

L E C H E V A L I E R.

Tu te fâches, mon cher, il faut que je t'embrasse.
L'Oncle a donc fait la chose enfin de bonne
grâce?

As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ces écus, ces loüis étoient-ils neufs ou vieux?

C A R L I N.

Nous n'y prenons pas garde, & toujours avec
joie

Nous recevons l'argent, tel que Dieu nous l'en-
voie.

L E C H E V A L I E R. *il chante..*

Le bon homme est donc mort? j'en ai bien du
regret.

C L A R I C E..

Cela se voit assez.

C A R L I N.

L'air vient fort au sujet:

L E C H E V A L I E R.

Je te le veux chanter, j'en ai fait la musique,
Et les vers, dont chacun vaut un poème épique.

AIR,

A I R.

*Je me console, au Cabaret,
Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse ;
Là mon amour expire, & Bacchus en secret
Succéde aux droits de ma maîtresse.
Là mon amour expire... .*

C A R L I N.

Au cabaret! c'est là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER chantant.

*Et Bacchus en secret**Succéde, succéde.... .**Ce bémol est-il fin, & va-t-il droit au cœur ?**Succéde.... .**Qu'en dis-tu? .*

C A R L I N.

Mais je dis que dans cet air si doux,
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER repete,

Succéde aux droits de ma maîtresse.(à Leandre.) Que vous semble, Monsieur, &
de l'air, & des vers?LEANDRE sortant de la rêverie où il a été pen-
dant la Scene, prend Clarice par le bras, croyant
parler au Chevalier, & la tire à un des borts du
théâtre.Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers,
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pere,
Et je vous veux servir de la bonne maniere.

C L A R I C E.

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LEANDRE craignant d'être entendu la remene
à l'autre côté du théâtre.

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER fait le même jeu de théâtre
à Carlin.J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il faut nous divertir.

C A R -

CARLIN.

Quel diantre, est-ce pour rire?

LEANDRE.

Je suis comme l'on scait assez bien près du Roi,
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER.

Ton maître au moins n'est pas trop sage;

CARLIN.

D'accord, il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE à Clarice.

Vous avez du service, un nom, de la valeur,
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah! je vous fais excuse,
Madame, & maintenant je vois que je m'abuse,
J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un Regiment!

CARLIN.

Ce seroit de Milice un nouveau supplément;
Et si chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, seroit bien-tôt complète.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret, du moins il me le dit.

LE CHEVALIER à Leandre.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage,
Ma sœur en vaut la peine, elle est belle, elle
est sage.

LEAN-

LE ANDRE.

Ah, Monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout ?

Cette grace, cet air ...

LE ANDRE.

Il n'est point de mon goûte.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez ?

LE ANDRE.

Oui, j'aime la musique ;

Mais si vous voulez bien qu'en ami je m'explique,

Votre air n'a point ce tour tendre, agreable, aisné,
Et le chant entre nous m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de musique ?

Cet amant-là, ma sœur, est tout-à-fait comique.

LE ANDRE.

Vous chantiez à l'instant, & ne parliez-vous pas
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LE ANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flâme,
Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre
ame,

Sçavoir si vous l'aimez.

LE ANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux !

Ne m'interrogez point, & regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étois son frere,

Prés

COMÉDIE.

235

Prés d'elle on me verroit pousser bien loin l'affaire ;
Mais je suis pris ailleurs ; près d'un objet vainqueur,
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence,
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence,
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

LEANDRE à Clarice.

Puisque vous désirez si tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduise.

Il met son gant, & présente à Clarice la main qui est nue.

CARLIN.

Vous donnez une main pour l'autre par méprise.
Il ôte ceinture qu'il avoit.

LEANDRE.

Il est vrai.

CLARICE.

Demeurez & ne me suivez pas.
Lui donne la main jusqu'au milieu du théâtre,
& la quitte pour parler à Carlin.

SCÈNE VII.

LEANDRE, CARLIN,
LE CHEVALIER.

LEANDRE.

J'E veux jusques chez vous accompagner vos
pas.
J'ai, Carlin, en secret un ordre à te prescrire,
Ecoute... je ne t'çais ce que je voulois dire.
Va chez mon horloger, & reviens au plus tôt;
Prens

136 LE DISTRAIT,
Prends de ce tabac... non, tu n'iras que tantôt.

C A R L I N.

Le beau secret, ma foi!

L E A N D R E au Chevalier.

Souffrez ici sans peine,
Qu'à votre appartement, Madame, je vous
meine.

L E C H E V A L I E R.

Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

L E A N D R E s'apercevant qu'il
parle au Chevalier.

Vous êtes encor là, je vous croyois bien loin.
Je cherchois votre sœur, & ma peine est ex-
trême...

L E C H E V A L I E R.

Vous ne vous trompez pas, c'est un autre elle-
même;

Mais si jamais, Monsieur, vous êtes son époux,
Dans vos distractions, défiez-vous de vous.
Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre,
N'allez pas par méprise en conter à quelqu'autre.

Ma sœur n'est pas ingrate, & sans égard aux
frais,
Elle vous le rendroit avec les intérêts.
Adieu, Monsieur, je suis tout à votre service.

S C E N E VIII.

L E A N D R E, C A R L I N.

L E A N D R E.

J'Écherche vainement, & ne vois point Clari-
rice.

C A R L I N.

N'étant plus en ce lieu, vous ne scauriez la voir.

L E A N -

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre Carlin , je suis au desespoir.
Que je suis malheureux ! contre moi tout con-
spire ,

J'avois dans ce moment cent choses à lui dire :
Ne perdons point de tems , sortons , suivons
ses pas ,

Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas .

Il sort.

CARLIN.

Et quand vous la voyez , c'est cent fois pis en-
core .

Il auroit bien besoin de deux grains d'ellebore .
Il étoit moins distrait hier qu'il n'est aujour-
d'hui :

Cela croît tous les jours , je me gâte avec lui .
On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie
Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie :
Mais je l'aime , & je scai qu'un cœur qui n'est

point faux ,

Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts .

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

L I S E T T E.

Grace au Ciel, à la fin vous quittez la toillette,
Votre mere aujourd'hui doit être satisfaite.
De notre diligence on peut se prévaloir,
Il n'est encor au plus que sept heures du soir.

I S A B E L L E.

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mère en est la cause, & ce qu'elle me dit
Me broüille tout le teint, me sciche & m'enlaidit.

L I S E T T E.

Elle enrage à vous voir si grande & si bienfaite.
La loi devroit contraindre une mere coquette,
Quand la beauté la quitte ainsi que les amans,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,

D'abjurer la tendresse, & d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

I S A B E L L E.

Que ce seroit bien fait ! car enfin en amour
Il faut, n'est-il pas vrai, que chacun ait son tour.

L I S E T T E.

Onï, la chanson le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si

Si pour le Chevalier votre ame est attendrie ?
Est-ce estime ? est-ce amour ?

I S A B E L L E.

Oh, je n'en sc̄ai pas tant.

L I S E T T E.

Mais encor ?

I S A B E L L E.

Je ne sc̄ai si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour ; mais enfin, je t'avoué
Que j'ai quelque plaisir d'entendre qu'on te louë
Par un destin puissant, & dès charmes secrets,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts ;
Je rougis, je pâlis quand il s'offre à ma vue ;
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la rue.
Mais que te dis-je, helas ! mon cœur par-tout
le suit.

Ses manières, son air occupent mon esprit ;
Et souvent quand je dors, d'agréables mensonges
M'en présentent l'image au milieu de mes son-
ges.

Est-ce estime ? est-ce amour ?

L I S E T T E.

C'est ce que vous voudrez ;

Mais enfin c'est un mal dont vous ne guerirez
Qu'avec un recipé d'un hymen salutaire,
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le Chevalier tout franc est bien mieux votre fait ;
Leandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.
Il vous faut un mary d'une humeur plus fri-
gante :

Leger dans ses propos, qui toujours danse ou
chante ;

Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,
Laissant vivre sa femme au gré de ses désirs ;
S'embarassant fort peu si ce qu'elle dépense
Vient d'un autre ou de lui. C'est cette noncha-
lance,

Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris

TOM. I.

L

Les

I S A B E L L E.

Tu sçais bien que ma mère est d'une humeur
étrange,
Crois-tu que son esprit à ce parti se range ?
Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

L I S E T T E.

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.
Ne vous allarmez point, nous trouverons peut-être
Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un fort heureux déjà conduit ici ses pas.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER dansant & sifflant.

JE vous trouve à la fin. Ah ! bonjour, ma Princesse,
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une Déesse,
Et la Mere d'amour sortant du sein des Mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'Univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

I S A B E L L E.

Monsieur le Chevalier

L I S E T T E.

Allons donc, foyez sage.
Comme vous debutez !

LE CHEVALIER.

Nous autres gens de Cour, Nous

COMÉDIE. 241

Nous fçavons abrègor le chemin de l'amour.
Voudrois-tu donc me voir en amoarcux novice,
De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice?
Pousser de gros soupirs, ferrer le bout des doigts?
Je ne fais point, m'orbleu, l'amour comme un
Bourgeois,
Je vais tout droit au cœur. Lé croiriez-vous,
la Belle?
Depuis dix ans & plus, je chérche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux.

L I S E T T E.

Je le erois bien, Monsieur, vous êtes dangereux.

L E C H E V A L I E R.

J'ai bien bû cette nuit, & sans fanfaronades,
A votre intention j'ai vuidé cent rasades.
Mon feu qui dans le vin s'éteint le plus souvent,
Reprend vigueur pour vous, & s'irrite en bu-
vant.

Il fait parbleu bien chaud.

Il éte ja perruque, & la peigne.

L I S E T T E.

La matinôre est plaisante,
Vous voulez nous montrer votre tête naissante,
Ce regain de cheveux est encoré bon à voir.

I S A B E L L E.

Vous êtes mal debout, veuliez-vous vous assoir?
Lifette, des fauteüils.

L E C H E V A L I E R.

Point de fauteüils, de gracie.

I S A B E L L E.

Oh, Monsieur, je fçai bien...

L E C H E V A L I E R.

Un fauteüil m'embarrasse,
Un homme là-dedans est tout enveloppé,
Je ne me trouve bien que dans un canapé
à Lifette.

Fais m'en approcher un pour m'étendre à mon
aise.

L 2

L 1

LE DISTRAIT,

L I S E T T E.

Tenez-vous sur vos pieds, Monsieur, ne vous déplaïse.

J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment

Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment ;
Couchez dans des fauteüils, bârer une ruelle.
Et mort-non de ma vie, une bonne escabelle.
Soyez dans le respect ; nos peres autrefois
Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois.

I S A B E L L E.

Paix donc, ne lui dis rien, Lisette, qui le blesse.

L I S E T T E.

Bon, bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

L E C H E V A L I E R.

Lisette est en courroux. C'a, changeons de discours.

Comment suis-je avec vous ? m'adorez - vous toujours ?

Cette maman encor fait-elle la hargneuse ?
C'est un vrai porc épic.

I S A B E L L E.

Elle est toujours grondeuse,
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

L E C H E V A L I E R.

De me voir ! elle a tort, sans me faire valoir,
Je prétens vous combler d'une gloire parfaite,
Car ce n'est qu'en mary que mon cœur vous souhaite.

I S A B E L L E.

En mary ! mais, Monsieur, vous êtes Chevalier.
Ces gens-là ne s'çauroient, dit-on, se marier.

L E C H E V A L I E R.

Quel abus ! nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

L I-

LISETTE appercevant Mad. Grognac.

Ah! Madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! Monsieur, sauvez-vous.

Soritez; non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y joüez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle sçait votre nom, mais ne vous connaît pas;
Nous attendons un Maître en langue Italienne,
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.

En cette occasion j'admire ton esprit.
J'ai par bon-heur été deux ans en Italie.

SCENE III.

Mad. GROGNAC, ISABELLE,
LE CHEVALIER,
LISETTE.

Mad. GROGNAC.

AH, vraiment, je vous trouve en bonne compagnie!
Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?

L 3

C'est,

244 L E D I S T R A I T ,
C'est, comme on vous a dit, ce Maître Italien
Qui vient monter sa langue:

Mad. G R O G N A C.

Il prend bien de la peine :
Ma fille pour parler n'a que trop de la tienne,
Qu'elle apprenne à se taire elle fera bien mieux.

L E C H E V A L I E R .

Un grand homme disoit que s'il parloit aux
Dieux,

Ce seroit Espagnol ; Italien aux femmes,
L'amour par son accent se glisse dans leurs ames:
A des hésitans, François; & Suisse à des chevaux.
Das dich der donderschaleq.

L I S E F T E .

Ah juste Ciel, quels mots !

Mad. G R O G N A C .

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne ,

Sa langue lui suffit, & je la trouve bonne.

L E C H E V A L I E R .

Or je vous disois donc tantôt que l'adjectif
Devoit être d'accord avec le substantif.
Isabella bella, c'est vous, belle Isabelle.

bas.

*Amanté fedelè, c'est moi, l'amant fidelle ,
Qui veut toute sa vie adorer vos appas.*

(Madame Grognac s'approche pour éconter.)

Plus haut.

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

Mad. G R O G N A C .

Tout votre Italien est plein d'impertinence.

L E C H E V A L I E R .

Ayez pour la Grammaire un peu de reverence.
Il faut présentement passer au verbe actif ,
Car moi dans mes leçons je suis expeditif.
Nous allons commencer par le verbe *amare*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas ?

I S A -

COMEDIE. 245

ISABELLE.

Ma joie en est extrême.

LISETTE.

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant;

LE CHEVALIER.

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.

Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.
(à Mad. Grognac.) Vous me pardonnez bien si
je la réprimande.

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là:

Io amo, j'aime.

ISABELLE fort tendrement..

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, Madame, que voila !
Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,
Elle en fera bien-tôt trois fois plus que son
Maître.

Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel,
Vous pourrez aussi-bien dire le pluriel.

Mad. GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, Monsieur, & dans les suites
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER,
Mad. GROGNAG, ISABELLE,
LISETTE.

V A L E R E.

AH ! je suis, mon neveu, ravi de vous trouver.
Madame, vous voyez sans trop de com-
plaisance,
Un Gentilhomme ici d'assez belle esperance ;
Et s'il pouvoit vous plaire, il seroit trop heureux.

L I S E T T E.

Que le diable t'emporte !

I S A B E L L E.

Ah ! contretems fâcheux !

Mad. G R O G N A C.

Votre Neveu ? Comment ?

V A L E R E.

Il a scû se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

Mad. G R O G N A C.

Vous n'êtes pas, Monsieur, un Maître Italien ?

V A L E R E.

Lui ? c'est le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Il est vrai, j'en convien,
Cela n'empêche pas que dans quelques familles
Je ne montre par fois l'Italien aux filles.

Mad. G R O G N A C.

Comment, impertinente !

L E C H E V A L I E R.

Ah ! point d'emportement.

Mad.

COMEDIE.

247

Mad. G R O G N A C.

Aprés vous avoir dit....

LE CHEVALIER.

Madame, doucement.

N'allez pas devant moi gronder mes écolieres.

Mad. G R O G N A C.

Mélez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, de vos affaires.

Lorsque je vous défens...

LE CHEVALIER.

Pour calmer ce courroux,

J'aime mieux vous baisser, maman.

Mad. G R O G N A C.

Retirez-vous,

Je ne suis point, Monsieur, femme que l'on
plaisante.

LE CHEVALIER.

Il la prend par la main, chante, & la fait
danser par force.

Je veux que nous dansions ensemble une cour-
ante.

VALERE les séparant, & mettant
le Chevalier dehors.

C'est trop pousser la chose, allons, retirez-vous ;
Et vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

Mad. G R O G N A C s'en allant.
Ouf, ouf, je n'en puis plus.

SCENE V.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

L I S E T T E.

Mais quelle étourderie !

Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen

L s.

Dc

248 LE DISTRAIT,
De le faire passer pour Maître Italien;
Et vous êtes venu . . .

V A L E R E.

Mon imprudence est haute,
Mais je veux sur le champ réparer cette faute :
Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de calmer
Son esprit violent, prompt à se gendarmer.

S C E N E VI.

L I S E T T E , I S A B E L L E.

L I S E T T E.

V Oilà, je vous l'avoué, une fâcheuse affaire.

I S A B E L L E.

N'as-tu pas ry, Lifette, à voir danser ma mere ?

L I S E T T E.

Comment donc, vous riez, & vous ne craignez pas

La foudre toute prête à tomber en éclats ?

I S A B E L L E.

Laissons pour quelque tems passer ici l'orage,
Leandre vient, il faut nous ranger du passage;
Ecouteons un moment, nous n'oserions sortir;
De ses distractions il faut nous divertir,
Il ne manquera pas d'en faire ici paroître.

L I S E T T E.

Je le veux, demeurons sans nous faire connoître,
Ecouteons.

S C E -

SCENE VII.

LEANDRE, CARLEN, ISABELLE, LISETTE.

LEANDRE.

D'où viens-tu? parle donc, répond-moi,

Je ne te vois jamais, quand j'ai besoin de toi.

CARLEN.

J'execute votre ordre avec zèle, ou je meure.
Vous avez oublié que depuis un quart d'heure,
De dix commissions il vous plût me charger.
J'ai vu le Rapporteur, le Tailleur, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle sonne à présent.

LEANDRE prenant la montre.

Il me l'a bien gardée.

CARLEN.

Vous m'avez commandé d'même d'acheter
De bon tabac d'Espagne, en voilà pour goûter.

LEANDRE prend le papier où est le tabac.
Voyons.

CARLEN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on fraudé les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE jetant la montre croyant jeter
le tabac.

Quel horrible tabac, tu veux m'empoisonner.

CARLEN.

La montre! ah voilà bien pour la faire sonner!
Quelle distraction, Monsieur, est donc la vôtre?

LEANDRE.

Oh, je n'y pensois pas, j'ai jeté l'un pour l'autre.

CAR-

250 LE DISTRAIT,
CARLIN.

Ne nous voilà pas mal ! La montre cette fois
Va revoir l'Horloger tout au moins pour six
mois.

LEANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sçache si pour la voir le moment est propice ;
Peins - lui bien mon amour, & quel est mon
chagrin

D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vite, cours, reviens.

CARLIN *mettant la montre à son oreille.*

La montre est toute en pieces.

Vous devriez, Monsieur, exerceer vos largeesses,
Et m'en faire present ...

LEANDRE.

Va donc, ne tarde pas,

Je t'attens.

CARLIN.

J'obéis, & reviens sur mes pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, ISABELLE,
LISETTE.

ISABELLE.

A Prochons-nous.
LEANDRE *tenant Isabelle pour Carlin*
& lui parlant.

Carlin, j'attens tout de ton zèle.
Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais tou-
ché ;
Par de plus nobles noeuds, je me sens attaché.
Isabelle est jolie ; au reste, peu capable

De

COMEDIE.

251

De fixer le penchant d'un homme raisonnables.
Malgré les faux dehors de sa simplicité,
Elle est coquette au fonds.

L I S E T T E.

La curiosité

Vous pourra couter cher, aux sentiments qu'il montre.

L E A N D R E.

Mais me parleras-tu toujours de cette montée ?
Hé bien, c'est un malheur. Fais lui bien concevoir
Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon Oncle en vain veut faire une alliance,

Dont mon amour murmure, & dont mon cœur s'offence.

I S A B E L L E.

Il ne m'aime pas trop, Lifette.

L E A N D R E.

Oui, l'on le dit.

Cette Lifette-là lui tourne mal l'esprit :
C'est une babillardre en intrigues habile,
Et qui dans un besoin pourroit montrer en ville.

L I S E T T E.

Voilà donc mon paquet, & vous le vôtre aussi.
Lui dirai-je à la fin que vous êtes ici ?

L E A N D R E.

Oui, tu pourras lui dire : Avec impatience
J'attendrai ton retour, va, cours en diligence.
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours

Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours !

Je savoure à longs traits le poison qui me tué.

L I S E T T E.

C'est pendant trop de tems nous cacher à sa vue,
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hazard
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard.,

L E A N -

252. LE DISTRAIT,

LEANDRE.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerois des jours filez d'or & de soies.

LEISETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, me permettre à
mon tour,
De vous feliciter sur votre heureux retour ?

LEANDRE.

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on re-
tire force.

LEISETTE.

Monsieur, par charité ...

LEANDRE.

Que le Ciel vous assiste.

LEISETTE.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié ?
(à Isabelle) De tout ce qu'on me dit, vous êtes
de moitié.

(à Leandre) Tournez les yeux sur nous.

Elle le tire par la manche.

LEANDRE.

Ah te voilà, Lifette.

LEISETTE.

Et ma maîtresse aussi.

LEANDRE.

Que ma joie est parfaite !

Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards,
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Au coup de vos beaux yeux qui pourroit se sou-
ffrir ?

Et qu'en ferait heureux si l'on pouvoit vous
plaire !

ISABELLE.

Bon ! votre cœur pour moi ne fut jamais touché,
Pas de plus nobles appuis vous êtes attaché.
Je suis un peu jolie, au reste peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable ;
Mal-

Malgré les faux dehors de ma simplicité,
Je suis coquette au fond.

LEANDRE.

C'est une fausseté.

Lisette, tu devrois dans le soin qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :
Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit ;
C'est une babillardre, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer en un besoin en ville.
Votre panegyrique a pour nous des appas.
Quel Peintre ! par ma foi, vous ne nous flat-
tez pas.

LEANDRE.

Ah, maraut de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevrà de ma main sa juste récompense.

LISETTE.

J'entens venir quelqu'un. Ah Ciel, quel em-
barras !

C'est Madame Grognae qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu ?

LISETTE.

Votre Mere en personne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô Ciel ! Je tremble, je
frissonne ;
Sa brusque humeur sur nous pourroit bien écla-
ter,
Aidez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à l'éviter.

LEANDRE.

Vous cacher à ses yeux, est chose assez facile ;
Mon Cabinet pour vous doit être un sûr azile,
Entrez-y,

ISABELLE.

Volontiers, mais que personne au moins

Elles entrent dans le cabinet de Leandre.

L E A N D R E.

Fiez-vous à mes soins.

S C E N E I X.

Mad. GROGNAC, LEANDRE.

Mad. G R O G N A C.

J E ne la trouve point, Monsieur, où donc
est-elle?

L E A N D R E.

Qui, Madame?

Mad. G R O G N A C.

Ma fille.

L E A N D R E.

Eh qui donc?

Mad. G R O G N A C.

Isabelle.

Que j'aurois de plaisir, avec deux bons soufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on m'a
faits!Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puisqu'il faut aussi bien que je vous entretienne,
Et vous dise en deux mots, que je veux dès ce
jour,Votre Oncle vif ou mort, terminer votre amour.
Vous fçayez ses desseins, & qu'un dédit m'en-
gage,

Monsieur, à vous donner ma fille....

L E A N D R E.

En mariage?

Mad. G R O G N A C.

Comment donc? Oui, Monsieur, en maria-
ge, oui;

Et

Et je prétens de plus que ce soit aujourd'hui.
Je ne puis plus long-tems voir traîner cette af-
faire,
Et je vais ordonner qu'on m'amene un Notaire:
C'est un point résolu, Monsieur, dans mon
cerveau;
La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

LEANDRE.

Ce dédit m'embarrasse, & me tient en cervelle.

SCENE X.

CARLIN, CLARICE, LEANDRE.

CARLIN.

J'AI fait ce que vos feux attendoient de moi
zele,
Et j'amene Clarice.

LEANDRE.

Ah ! Madame ! en ces lieux
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes
yeux ?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon Oncle à nos feux est tout prêt de sou-
ffrir,
Mon cœur en est charmé, mais je crains votre
humeur,
Et qu'une autre que moi ne regne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces soupçons mal fondés me font trop d'inju-
stice,
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCE-

SCENE X.

LEANDRE, CLARICE,
CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à Clarice.

M On Maître ici m'envoie avec ce mot d'é-
crit. Clarice lit.

C A R L I N.

Ce petit, jousflù-là montre avoir de l'esprit.

C L A R I C E à Leandre.

De votre Rapporteur je reçois cette lettre,
Vous pouvez de ses soins bien-tôt tout vous
promettre;

Je vous quitte un moment, & je monte là-Haut
Pour lui faire réponse, & reviens au plus tôt.

L E A N D R E *Parlant.*

Si dans mon Cabinet vous voulez bien écrire,
Vous auriez plutôt fait.

C L A R I C E.

Je craindrois de vous nuire.

L E A N D R E.

Vous me ferez plaisir, Madame, assurément.

C L A R I C E.

Puisque vous le voulez, j'en use librement;
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE XII.

LEANDRE, GARELN.

CARLIN.

Vos frères sortent bon train,
Je vous vois bien-tôt prêt à vous donner la main,
Le Ciel jusques au bout nous garde de disgrâce.

L. I; S. E; T. T. E dans le Cabinet.
Sortons, sortons, Madame, il faut quitter la place.

CARLIN.

Dans votre Cabinet, Monsieur, j'entends du bruit,
Que veut dire cela? N'est-ce point un Esprit
Qui lutine Clarice?

LEANDRE.

Ah! je vois ma méprise;
Carlin, tout est perdu; j'ai fait une folie.
En plaçant là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans le même endroit
J'avois mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle! Ah! j'enrage;
Nous allons bien-tôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, Monsieur? mais qu'est-ce que
je vois?
Quelle prospérité! pour une en voilà trois.

SCE-

SCENE XIII.

ISABELLE, CLARICE,
LISETTE, LEANDRE,
CARLIN.

ISABELLE.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise
écrire

Et tant qu'il vous plaira; pour moi, je me retire.

CLARICE.

Vous avez eu le tems pour vous, tout à loisir
D'y pouvoir sans témoins remplir votre desir.

LEANDRE.

Le hazard malgré moi dans ce lieu vous assem-
ble,

Mon dessein n'étoit point de vous y mettre en-
semble.

(à Isabelle.) Votre mere tantôt....

ISABELLE.

Je suis au desespoir.

LEANDRE à Clarice.

Madame, vous sçaurez....

CLARICE.

— Je ne veux rien sçavoir.

LEANDRE à Isabelle.

Je n'ai pas reflechi que....

ISABELLE s'en allant.

Vous êtes un traître.

LEANDRE à Clarice.

Le hazard....

CLARICE s'en allant.

Devant moi gardez-vous de paroître.

LI-

COMEDIE. 259
L I S E T T E.

Tu nous as fait le tour, mais vingt coups de bâton
Dans peu, Monsieur Carlin, nous en feront raison.

S C E N E XIV.

C A R L I N, L E A N D R E.

C A R L I N.

J'E tombe de mon haut.

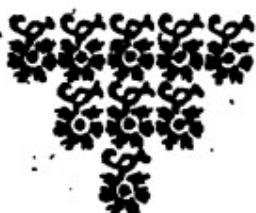
L E A N D R E.

Moi, je me desespere.
Allons de l'une & l'autre arrêter la colere.

C A R L I N.

Courons-y donc, je crains quelque accident cruel,
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.

Fin du troisième Acte.



A C T E

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Isabelle
Que j'aime à la fureur; & qui m'aime encor plus.
J'y passois pour un autre, & Monsieur là-dessus
Est venu brusquement gâter tout le mystère,
Et m'a mal à propos fait connoître à la mere.
Parlez ; n'est-il pas vrai ?

V A L E R E.

D'accord, mon cher neveu,
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu !
C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse ?
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis ?
Je n'y connois plus rien, dans le siècle où nous
sommes ;

Il faut fuir dans les bois, & renoncer aux hom-
mes.

V A L E R E.

Je veux vous marier, & votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur ? vous vous moquez.

V A L E R E.

Pourquoi donc ce souci ?

LE CHEVALIER.

Quelle injustice ! ô Ciel ! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre, & l'on façait qu'u-
ne fille,

Pour enrichir un frere, en faire un gros Seigneur,
Doit renoncer au monde.

C L A R I C E.

On connoît ton bon cœur,
Et je fçai qui t'oblige à parler de la sorte ;
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui , le Diable m'emporte.

VALERE.

Je prétens lui donner cinquante mille écus ,
 Vous réservant à vous de mon bien le surplus ,
 Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire .

SCENE III.

LE CHEVALIER , CLARICE .

LE CHEVALIER .

VEUX - tu que sur ce point je m'explique en bon frere ?
 Tu fçais bien qu'entre nous , nous parlons assez net ,
 Un hymen quel qu'il soit n'est point du tout ton fait .

Te voilà faite au tonr , nul soin ne te travaille ,
 Et le premier enfant te gâteroit la taille .
 Crois - moi , le mariage est un triste métier .

CLARICE .

Mon frere , cependant tu veux te marier .

LE CHEVALIER .

Le devoir d'une femme engage à mille choses ;
 On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses ,

Le plaisir de l'hymen est terrestre & grossier .

CLARICE .

Mon frere , cependant tu veux te marier .

LE CHEVALIER .

Parlons à cœur ouvert , & confessons la dette .
 Je suis un peu coquet , tu n'es pas mal coquette .
 Notre mere l'étoit , dit-on , en son vivant ,
 Nous chassons tous de race , & le mal n'est pas grand :

TOM. I.

M

Si

264 LE DISTRAIT,
Si quelqu'amant venoit fraper ta fantaisie ,
Tu pourrois avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere , cependant....

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier

Mon frere , cependant tu veux te marier.

Quel diable ? tu réponds toujours la même chose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

B On jour , Monsieur , depuis votre maudit
jargon ,
La Madame Grognac est pire qu'un dragon ,
Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
Qu'elle veut dés ce soir finir avec Leandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir
Un Notaire.

LE CHEVALIER.

Bon , bon ! il faut la prévenir.

LISETTE.

Ah ! vous voilà , Madame ! Hé , dites-moi de
grâce ,
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?
Quelque nouvel amant , en dépit des jaloux ,
Vous donne-t-il ici quelque autre rendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Comment , un rendez-vous ? que dis-tu ? prends
bien garde ,
C'est ma sœur.

LI-

COMEDIE.

265

L I S E T T E.

Votre sœur ! peste ! quelle égrillarderie ?
C L A R I C E.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,
Leandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

L E C H E V A L I E R.

Isabelle.

C L A R I C E.

Et Lifette.

L E C H E V A L I E R.

A h, petite fâche !

Avant le mariage on me fait de ces touts ?
L'augure est vraiment bon pour nos futurs a-
mours !

L I S E T T E.

Ici mal à propos votre esprit se gendarme,
Le mal est donc bien grand pour faire un tel va-
carme ;

Ne vous souvient-il plus du Maître Italien,
Et de cette courante à contrecœur ?

L E C H E V A L I E R,

Hé bien ?

L I S E T T E.

Hé bien ! pour éviter le retour de la Dame
Qui pestoit contre nous, & juroit dans son ame,
Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit,
Clarice est arrivée en ce même reduit
Pour écrire une lettre, & voilà le mystère.

L E C H E V A L I E R.

L'une écrit une lettre, & l'autre fuit sa mère,
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un gar-
çon :

C'est prendre son parti, l'asile est vraiment bon.

C L A R I C E.

Lifette, tu remets le calme dans mon ame,
Mon soupçon se dissipe, & fait place à ma flamme :

266 LE DISTRAIT,
Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi,
Mais Leandre aujourd'hui triomphe encor de
moi.

LE CHEVALIER *Parlant*.
Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frere?

LE CHEVALIER.
Mets-toi dans un Couvent, tu ne fçaurois mieux
faire.

CLARICE.

Je prens comme je dois tes conseils là-dessus,
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.
V Oilà ce que me vaut ta legere cervelle.
Le maudit instrument qu'une langue fe-
melle!
De ses soupçons jaloux pourquoi la gueris-tu?
LISETTE.
Comment? de ma Maîtresse effleurer la vertu?
J'entens venir quelqu'un, adieu, je me retire.

SCENE VI.

LEANDRE, LE CHEVALIER,
CARLIN.

LE CHEVALIER.
C 'Est Leandre; tant mieux, j'ai deux mots
à lui dire.

Un

Un fort heureux, Monsieur, vous présente à mes yeux.

LEANDRE.

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LECHEVALIER.

Je sc̄ai que vous voulez devenir mon beau-frere,
C'est fort bien fait à vous ; ma sœur a de quoi plaire :

Elle est riche en vertus ; pour en argent comp-tant,

Je crois sans la flater, qu'elle ne l'est pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laissa, pour vivre,

Ses dettes à payer, & sa maniere à suivre ;
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là ?

LECHEVALIER rit.

Comment ?

LEANDRE.

Que cette sœur, Monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable, il ne faut point tant rire.

LECHEVALIER.

Je sc̄ai votre naissance & votre probité,
Et je suis fort content de vous par ce côté.

Vous n'avez qu'un deffaut, qui par tout vous décele,

Dans le fond cependant, c'est une bagatelle ;
Mais je serois content de vous en voir défait.

Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait,
Et tout le monde dit que cette létargie

Fait insulte au bon sens, & vise à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous.
Tous les hommes, Monsieur, sont différem-
ment fous.

268 LE DISTRAIT,
Chacun à sa folie, & j'ai grace à vous rendre,
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié,
Et je vous trouve moi trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LE ANDRE.

On parle volontiers ; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louange & d'encens les hommes sont avares.
Ils sont rarement gracie aux vertus les plus rares,
Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein,
De leurs traits médisans ils chargent le prochain.

Je suis toujours en garde, & n'ai pas voulu croire
Cent bruits fumez de vous fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, Monsieur, dire
de moi ?
On n'insultera pas ma naissance, je croi.

LE ANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'Univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LE ANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'être fourbe, flateur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur.

LE ANDRE.

(Il prend sa tabatière, la renverse : prend ses gants
pour son mouchoir.)

Non, vous dis-je, Monsieur, & je ne vois personne
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne :

Mais

Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je souhaiterois. On dit , je n'en crois rien,
Qu'en discours vous prenez un peu trop de li-
cence ;

Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance ;
Que vous parlez toujours avant que de penser ;
Que tout votre mérite est de chanter , danser ;
Que pour vous faire croire homme à bonne for-
tune ,

Vous passez en hyver les nuits au clair de lune ,
A souffler dans vos doigts , & prendre vos ébats
Sous la porte d'Iris qui ne vous connoît pas.

Que souvent vous prenez trop de vin de Cham-
pagne ,

Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous ac-
compagne ,

Pour pouvoir vous montrer votre ehemin la nuit ,
Et même quelquefois vous reporter au lit.

Eafin que fçais-je moi , l'on charge ma memoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire ;
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

L E C H E V A L I E R .

Adieu , Carlin , adieu .

C A R L I N .

Monsieur de la musique ,
Redites-nous encor ce petit air bachique .

S C E N E . VII .

LEANDRE , CARLIN .

C A R L I N .

Vous avez fort bien fait de lui river son
cloa.

C'est bien à faire à lui de vous appeler fou !
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête .

270 LE DISTRAIT,

LEANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe & m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entière à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidelle;
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il que chaque instant du
jour,
Votre distraction nous fasse quelque tour?
Vous avez de l'esprit & de la politesse,
Vous raisonnez par fois comme un sage de Gre-
ce,
Et d'autres fois aussi vos faits & vos raisons
Vous font croire échappé des Petites-maisons.

LEANDRE.

Mais scias-tu bien, maraut, qu'avec ta remen-
trance,
Tu te feras chasser?

CARLIN.

Monsieur, en conscience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LEANDRE.

Ma maniere est fort bonne, & n'en veux point
changer;
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
Qui masquent en tout tems leurs cœurs à leur
visage;

Mon defaut prétendu, mon peu d'attention
Fait la sincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie,
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie;
Je dis ce que je pense, & sans déguisement;
Je suis sans refléchir mon premier mouvement;
Un esprit naturel me conduit & m'anime,
Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un
crime.

CAR-

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit,
 Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
 Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-
 l'ânes,
 Et voir tous les mortels ainsi que des prophanes.
 Au suprême degré vous avez ce défaut,
 Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet par
distraktion.)

Te tairas-tu, maraut...
 Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une
 chose,
 Peut répondre en tout tems à ce qu'on lui pro-
 pose;
 Mais celui qui comprend toujours plus d'un
 objet,
 Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN remet sa cravatte.

Je vous excuse aussi; mais permettez de grâce
 Que je remette ici chaque chose en sa place,
 Il n'est pas encor tems que je m'aillé coucher.

LEANDRE déboutonne son valet.

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
 Est-il juste après tout que l'on se sujettisse
 À répondre à cent fots selon leur fof caprice?
 Ce qu'on pense vant mieux cent fois que leur
 discours.

J'irois de ma pensée interrompre le cours,
 Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
 De ses travaux fameux d'amour & de bouteilles;
 Pour un plaisant qui vient de son bruit m'en-
 vrier,
 Qui croit me faire rire, & qui me fait pleurer?
 Pour un fastidieux, qui n'a pour l'ordinaire,
 Ni le don de parler, ni l'esprit de se taire.

272 LE DISTRAIT,
CARLIN r. mettant son juste-au-corps.
Mais voyez, je vous prie, quelle distraction!

LEANDRE.

Je crains pour mon amour quelque alteration.
La belle est en courroux ; toute mon innocence
Ne me rassure pas, & je crains sa présence.

CARLIN.

Je vous dirai, Monsieur, pour sortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
Il faudroit qu'une lettre écrite d'un beau style,
Fût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait
N'est qu'un coup d'étourdi.

LEANDRE.

Je serai satisfait
Si la lettre a l'effet, Carlin, que tu l'espères.

CARLIN.

Une lettre, Monsieur, remet bien des affaires ;
Et trois ou quatre mots en hâte barboüillez,
Font souvent embrasser des amans bien broüillez.

LEANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire,
Va vite me chercher la table & l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, & je reviens à vous.

SCENE VIII.

LEANDRE *seul.*

J'E veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur : oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur dépouillé d'artifice,

Ne brûle que pour vous d'un véritable feu,
Et ma main sur le champ en va signer l'aveu.

SCENE IX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN *lui présentant un livre.*

TENEZ, Monsieur, voilà ...

LEANDRE.

Comment, es-tu donc ivre?

Pour écrire un billet tu m'apportes un livre?

CARLIN.

Ah! vous avez raison. On heurte avec les loups,
 Et je serai bien-tôt aussi distrait que vous:
 Votre absence d'esprit est une maladie
 Qui se gagne aisément.

LEANDRE.

Et tais-toi, je te prie,

Ne me fatigue point par tes mauvais discours.
 Les valets sont fâcheux, & font tout à rebours.CARLIN *apportant une table & une écritoire.*
 Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.LEANDRE *s'assit pour écrire.*
 Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre prose.
 Si pour vous d'Apollon les trésors sont ouverts,
 Vous pouvez même aussi vous essayer en vers,
 En Sonnet, en Balade, en Ode, en Elegie,
 Le sexe aime les vers.

LEANDRE.

*Il change plusieurs fois de plume qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.*Quelque mauvais génie
 Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monsieur, car voilà le cornet,

Et

274 LE DISTRAIT,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume..

LEANDRE.
Tu peux avoir raison, c'est contre ta coutume.

CARLIN.

L'écriture est un art bien utile aux amans :
Petits soins, rendez-vous, doux raccommode-
mens,

Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.
Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtoit comme celui qu'on emploie au Palais,
Cette ferme en un an produiroit plus de rente,
Que le papier timbre ne peut rendre en qua-
rante.

LEANDRE renverse sur sa lettre le carnet pour
la poudre.

Ma lettre est achevée ...

CARLIN.

Ah ! perdez-vous l'esprit ?
Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.
Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de
peindre ?

LEANDRE.
De mon esprit trop prompt, c'est à moi de me
plaindre.

CARLIN montrant la lettre.
Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix !
On croira qu'un démon en a formé les traits.
Les Experts Ecrivains s'y donneront au diable,
Je tiens dès à présent la lettre indéchiffrable.

LEANDRE se remet à écrire.
Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand,
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prens.

CARLIN.

C'est très-bien fait, mais moi, je plains fort
Isabelle.

LEANDRE.

Isabelle ?

CAR-

COMÉDIE.

275

C A R L I N.

Oui, Monsieur.

L E A N D R E écrivant.

Ne me parle point d'elle:

C A R L I N.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,

C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.

Si vous vous en serviez ...

L E A N D R E.

Fais trêve à tes paroles.

C A R L I N.

Quand une belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, & qu'avant sa lecture,
Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture,

On voit du coin de l'œil sur ce petit papier :
Monsieur, par la présente il vous plaira payer
Deux mille écus comptant aussi-tôt lettre vûe,
A Damoiselle en blanc, d'elle valeur reçue,
Et Dieu scat la valeur. Un discours aussi rond:
Fait taire l'éloquence & l'art de Ciceron.

L E A N D R E écrivant.

Cela peut être vrai pour de serviles ames
Qui trafiquent d'un cœur,

C A R L I N.

Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du traficq.

L E A N D R E.

J'ai fini, je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le dessus.

C A R L I N.

Le Ciel en soit loué, me voilà hors de crise.
J'otremblois de vous voir faire quelque méprise;
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eussé cru,

276 LE DISTRAIT,
Et j'attendois encore un trait de votre crû.

LEANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LEANDRE.

Tien, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zèle empêtré j'attens tout dans ce jour,
Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

S C E N E X.

CARLIN *seul.*

Allons nous acquitter de notre honnête
emploi,
Remettons deux amans..., mais qu'est-ce que
je voi?

Pour Isabelle. O Diable? aurois-je la berluë?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vûe?
Mais non, j'ai grace au Ciel, encore deux bons
yeux.

Monsieur, Monsieur? Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice;
Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de son métier?
Il se peut faire aussi qu'il instruise Isabelle
De l'état de son cœur, & qu'il rompe avec elle;
Lui donne en peu de mots son congé écrit;
Oui, voilà ce que c'est, & le cœur me le dit.
Ah, qu'un Maître est heureux quand un valet
habile

A la conception & legore & facile!
Il peut se fourvoyer sans rien apprendre;
Et de tels serviteurs sont nez pour commander.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE,
CARLIN.

ISABELLE tenant une lettre ouverte.
Croit-il que de mon cœur je fois emba-
raffée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée?

C A R L I N.

Je ne dis pas cela.

L I S E T T E.

Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi?

C A R L I N.

Je ne l'ai pas trop rude.

I S A B E L L E.

Pour m'outrager encor il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

C A R L I N à part.

Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.

I S A B E L L E.

Mon parti sur ce point est fort facile à prendre.

C A R L I N.

Madame écoutez-moi.

I S A B E L L E.

Je ne veux rien entendre.

C A R -

278 LE DISTRAIT,

C A R L I N.

Mais de grace un seul mot.

L I S E T T E.

Sors d'ici, malheureux,
Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

C A R L I N.

On ne traita jamais un courrier de la sorte.

L I S E T T E.

Détaillois.

C A R L I N.

Vous fçavez....

L I S E T T E.

Gagneras-tu la porte?

C A R L I N.

Mais tu pers le respect, je suis Ambassadeur.

L I S E T T E.

Sortiras tu d'ici, postillon de malheur?
Il est enfin parti malgré son éloquence;
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

S C E N E II..

LE CHEVALIER, ISABELLE,
LISETTE.

L E C H E V A L I E R.

H E bien, la mere encor fait-elle le latin?
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque chagrin?

I S A B E L L E.

Vous fçavez son humeur. Ah juste Ciel ! je tremble;
Elle peut revenir & nous trouver ensemble.

L E.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression,
Je vous prens en ces lieux sous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme ? & pour hâter les
choses,
J'ai dressé le contrat moi-même avec les clau-
ses,
Dont mon Oncle est porteur.

L I S E T T E.

Tout est bien avancé,
Puisque déjà par vous le contrat est dressé ;
Et l'aveu de la mère est une bagatelle.

I S A B E L L E.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport,
Je veux sur son esprit faire un dernier effort ;
Me jeter à ses pieds, lui dire mes alarmes,
Crier, gémir, pleurer, car j'ai le don des larmes,
Lisette m'appuiera ; malgré son air chagrin,
Nous la flaterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me céde un bien dont mon amour est
digne.

L I S E T T E.

Bon, bon ! plus on la flate, & plus elle égratigne ;
C'est un esprit rétif, & qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE,
ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Hé bien, ma chère sœur, quel soin ici t'a-
mene ?
Et quelle intention est maintenant la tienneté ?

AS-

C L A R I C E.

J'espere qu'à la fin
Mon Oncle avec Leandre unira mon destin.

I S A B E L L E.

Tant mieux : mais puisqu'enfin vous épousez
Leandre

L'amitié, la raison m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrivit ; le voici.

C L A R I C E.

De Leandre ?

I S A B E L L E.

De lui.

L E C H E V A L I E R.

Quel rôle fais-je ici ?
Un Rival odieux auroit pu vous écrire ?

I S A B E L L E.

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire,
Suivez-moi seulement, & demeurez en paix.
Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.
Adieu.

L E C H E V A L I E R.

Bon soir, ma soeur. Il faut aller, Madame.
Faire un dernier effort pour couronner ma flâme.

S C E N E I V.

C L A R I C E *seule.*

L 'Ai-je bien entendu ? dois-je en croire mes
yeux ? !
Mais je puis sur le champ m'éclaircir encor
mieux !
Lisons : Pour Isabelle. O Ciel, je suis trahie !
Je

Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie ?
 Mais je vois son valet. Approche, monstre affreux,
 Ministre impertinent d'un Maître malheureux :
 A qui va cette lettre ? est-ce pour Isabelle ?

SCENE V.

CARLIN, CLARICE.

CARLIN.

M Adame, c'est pour elle, & ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours pensest-tu me tromper ?
 Voyons. Demeure là, ne crois pas m'échaper.

Elle lit.

Je suis au desespoir, Mademoiselle, que l'aventure du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma fidélité.

Vien-ça, maraut, répond, parle.

Elle le prend par la cravatte.

CARLIN.

Misericorde.

Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.
 Ouf, hay ! Je n'en puis plus, vous ferrez le sifflet.
 Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise, maraut : que veux-tu qu'il m'apprenne ?

De ses déloyautez ne suis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon Maître est ingrat, puis-je mais de cela ?
 Mais il vient, vous pouvez l'étrangler : le voilà.

SCE-

SCENE VI.

LEANDRE, CLARICE,
CARLIN.

C L A R I C E.

J'Ai peine en le voyant à tenir ma colere.
C A R L I N.

Ne parlons pas trop haut de peur de le distraire.

C L A R I C E.

Vous voilà donc, Monsieur ? cherchez-vous en
ces lieux
Que ma Rivale encor se présente à mes yeux ?

L E A N D R E.

Ah, Madame, à propos avez-vous lú ma lettre ?

C L A R I C E.

Ouï, traître, ma Rivale a scû me la remettre,
Je la tiens d'Isabelle, & le cas qu'elle en fait
Peut me vanger assez de ton lâche forfait.

L E A N D R E.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise ?
Le maraut ! je scaurai châtier sa méprise ;
Je le rourai de coups ; le coquin tous les jours
Lasse ma patience, & me fait de ces tours.
Je le vois. Vien-ça, traître; aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

C A R L I N.

Ah, Monsieur, doucement.
Grace, je n'ai point fait encor mon testament.
Non, je n'ai jamais vu de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

L E A N-

LEANDRE.

Parle sans imposture,

Qu'as-tu fait de ma lettre? & quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moi, Monsieur, vous trahir! je vous fers avec
zele,

Je l'ai misé avec soin dans les mains d'Isabelle.

LEANDRE tirant son épée.

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait?

LEANDRE.

Quelle faute, insensé!

CARLIN.

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LEANDRE.

Net'avois-je pas dit de le rendre à Clarice?

CARLIN.

A Clarice, Monsieur? je veux être pendu
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre?
Pour lui faire sentir son peu de jugement,
De grâce prêtez-moi cette lettre un moment.*Il prend la lettre.*

CARLIN.

Bon! c'est où je l'attens.

LEANDRE.

Vien, tête sans cervelle;
Lis avec moi, bourreau, lis donc... Pour Isabelle.

CARLIN.

Pough! Il faut l'avoier, vous avez à mon gré
La présence d'esprit au suprême degré.

Ly

284 LE DISTRAIT,
Ly donc, bourreau, ly donc.

LEANDRE.

Ah, de grace, Madame !
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flâme,
Mon cœur n'a point de part au crime de ma
main.

CLODIE.

Vous tâchez, inconstant, à me seduire en vain ;
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon Maître, il n'a point de
malice,
Et s'il n'étoit point fou, je vœux dire distrait,
Ce seroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais si vous avez lù le dedans de ma lettre,
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLODIE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez,
Je n'en ai que trop lù.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez,
En changeant le dessus nous changeons bien
la thèse.

Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

CLODIE lit.

Je suis au desespoir que l'avanture du cabinet vous
ait pu donner quelque soupçon de ma fidélité. Votre
Rivale ne servira qu'à rendre votre triomphe plus
parfait. Monsieur, par la présente il vous plaira
payer à Demoiselle en blanc, d'elle valeur recue,
& Dieu sait la valeur.

CARLIN.

Fy donc, Madame, fy, vous mocquez-vous
de moi ! Cela n'est point écrit.

CLODIE

CLARICE.

Voi donc.

CARLIN.

Ah, par ma foi,
 Votre méprise ici me paroît fort étrange.
 Quoi ! vos billets d'amour sont des lettres de
 change ?

Vous aurez bien-tôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'est ce malheureux-là qui pendant que j'écris
 M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'esprit ! on écrit mes sentences.

CLARICE *continue de lire.*

Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, & fais
 tout mon bonheur de vous aimer le reste de ma vie.

CARLIN.

Vous trouvez maintenant les termes plus cou-
 lans,

Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire ! Ah ! Carlin, c'est une joie extrême
 De trouver innocent un coupable qu'on aime ;
 Et que sans nul effort on fait un prompt retour
 Des mouvements jaloux aux transports de l'a-
 mour !

LEANDRE.

A mes distractions faites gracie, Madame,
 Nul autre objet que vous ne régné dans mon
 ame.

CARLIN.

C'est une vérité ; le plaisir qu'il reçoit
 Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous
 voit.

Voici Monsieur votre oncle ; à vos vœux tout
 conspire.

SCE-

SCENE VII.

VALERE, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

V A L E R E.

A Vec empressement, Monsieur, je viens
vous dire
Que mon plaisir seroit de pouvoir en ce jour
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

L E A N D R E.

Je crois qu'à mes desirs vous n'êtes point con-
trainte.

V A L E R E.

Je donne volontiers les mains à cette affaire,
Mais il faut du dédit encor vous délier,
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
Nous nous trouvons toujouis dans une peine
extrême.

C A R L I N.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.
La vieille ne songeait dans votre engagement,
Qu'au bien qu'on vous devoit laisser partesta-
ment ?

L E A N D R E.

Non sans doute.

C A R L I N.

L'on peut dresser quelque machine,
Faire jouer sous main quelque secrete mine...

V A L E R E.

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

C A R L I N.

Bon, tant mieux.

La

La mere ne sçait point que je suis en ces lieux :
Elle ne m'a point vû ; je puis aisément dire
Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

V A L E R E.

Mais crois-tu ?

C A R L I N.

Laissez-moi, l'affaire est dans le sac.

V A L E R E.

J'entens venir quelqu'un, c'est Madame Grognac.

C A R L I N.

Je vais tout préparer pour que la mine jouë ;
Et vous, ne manquez pas de pousser à la rouë.

S C E N E VIII.

Mad. GROGNAC, LE CHEVALIER, LEANDRE,
CLARICE, VALERE.

LE C H E V A L I E R.

L E dessein en est pris, je ne vous quitte point
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends malgré vous devenir votre gendre :
Vous ne sçauriez mieux faire, & pour vous en
défendre,
Vous avez beau jurer, pester tempester.

Mad. G R O G N A C.

Ouais !

Je vous trouve plaisant ! Au gré de mes souhaits
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille ?
Je ne veux point, Monsieur, d'un feu dans ma
famille.

T O M. I.

N

L E

288 LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER.

Là là... doucement.

Mad. G R O G N A C.
Paix.

I S A B E L L E.
Ma mère.

Mad. G R O G N A C.
Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

Mad. G R O G N A C.
Non.

V A L E R E.
Calmez ce courroux.

Mad. G R O G N A C.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue
indiscrète,

Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite,
Monsieur sera mon gendre, & pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un Notaire.

LE CHEVALIER.
Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut
faire.

Mad. G R O G N A C.
Mais où sommes-nous donc ? Vous, Monsieur
le distrait,
Vous êtes là debout planté comme un piquet.

V A L E R E.
Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mad. G R O G N A C.
Monsieur, guerissez-vous des soucis où vous êtes:
Quand il ne voudroit point encor se marier,
Je n'aurai point recours à votre Chevalier,

Un

Un fat dont la conduite est toute impertinente.

V A L E R E à part.

Et qui lui fait danser quelquefois la courante.

Mad. G R O G N A C.

Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi fieffé.

L E C H E V A L I E R.

Passons les qualitez,
Cela ne rendra pas le contract moins valide.

SCENE DERNIERE.

VALERE, Mad. GROGNAC,
ISABELLE, CLARICE,
LE CHEVALIER, LEANDRE,
LISETTE, CARLIN
en Courier.

L I S E T T E.

P lace, place au Courier qui vient à toute
bride.

C A R L I N.

Ah, Monsieur, vous voilà ! quelle fatalité !
Votre oncle ici m'envoie... ouf ! je suis éreinté,
Pour vous dire... attendez.

C L A R I C E.

Tu nous fais bien attendre.

L E A N D R E.

N'as-tu point de sa part quelque lettre à me
rendre ?

C A R L I N.

Non, depuis qu'il est mort le defunt n'a écrit plus.

290 LE DISTRAIT,
LE CHEVALIER riant.

C'est Carlin.

C A R L I N.

Ah, Monsieur, vos ris font superflus,
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En aprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

C L A R I C E.

Dis-nous donc si tu veux cette action si noire.

C A R L I N.

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !
A grand peine au bon homme aviez-vous dit
adieu,

Qu'il a fait appeler le Notaire du lieu,
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice.
Et que vous deveniez réfractaire à ses loix,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix ;
Sans avoir en mourant égard à ma priere,
Il a testamenter tout d'un autre maniere,
Et l'avare defunt descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

Mad. G R O G N A C.

Ah, juste Ciel, qu'entens-je !

C A R L I N.

O cruelle disgrace !
Nous voilà pour jamais reduits à la besace.

Mad. G R O G N A C.

Le defunt a bien fait, & je l'en aplaudis,
Il devoit à mon sens encore faire pis.

C A R L I N.

Helas ! qu'auroit-il fait ?

Mad. G R O G N A C.,

Ta plainte m'importe.

Vous,

Vous, Monsieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune,
Votre hymen à présent ne me convient en rien ;
Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

V A L E R E.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle
D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,
Je lui donne à présent mon bien après ma mort :
En faveur de l'amour, faites vous cet effort.

Mad. G R O G N A C.

Il est bien étourdi.

L E C H E V A L I E R.

Dans peu je me propose
De l'être encore plus ; si je vaudrai quelque chose,
C'est par là que je vaudrai, & par ma belle humeur.

Mad. G R O G N A C.

Euh ! j'ai cette courante encore sur le cœur.

V A L E R E.

Signez donc ce papier . . . une plume, Lisette.

L I S E T T E.

Voilà tout ce qu'il faut.

Mad. G R O G N A C *signant.*

C'est une affaire faite,
Je signerai pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage, & que vous le signiez.

V A L E R E.

D'accord. (*à Leandre.*) Vous, pour le prix d'une
juste tendresse,
Soyez heureux, Monsieur, je vous donne ma
nièce.

Mad. G R O G N A C.

Comment donc ? révez-vous, Monsieur ? etc.,
vous fou

De donner votre fille à qui n'a pas un sou ?

V A L E R E.

Il ne faut pas ici plus long-tems vous séduire,

Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux testament, Madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mad. G R O G N A C.

Parle.

C A R L I N.

Le dénoûment est bien prêt à se faire.

Mad. G R O G N A C.

Ne nous as-tu pas dit que l'Oncle en sa colere
A d'autres qu'à Leandre avoit laissé son bien ?

C A R L I N.

Ma foi, je le croyois : mais puisqu'il n'en est rien,
Le Ciel en soit loué.

Mad. G R O G N A C.

Je suis assassinée !

L I S E T T E.

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée,
C'est vous qui nous montrez à choisir un mary.
Quand votre époux jadis grand Gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire,
Votre fille est encor plus sage que sa mère.

Mad. G R O G N A C.

Coquine !

I S A B E L L E.

Ecoutez-moi.

Mad. G R O G N A C.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

L E C H E V A L I E R.

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

C A R L I N.

Vous payrez le dédit, parbleu.

V A L E R E.

De bonne gracie,
Puisque tout est signé, que la chose se fasse.
Pour apporter la paix & calmer votre esprit,
Je

Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

Mad. G R O G N A C.

Je suis au desespoir ; c'est à moi qu'on s'adresse
Pour faire de ces tours ! Vous fçauriez en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse qui le voudra les frais du mariage,
Vous l'avez commencé finissez votre ouvrage,
Et je prétens de plus qu'en formant ces liens,
On les sépare encore & de corps & de biens.

Elle sort.

V A L E R E.

Rentrions , & sur le champ terminons cette
affaire.

L E C H E V A L I E R.

Allons , embrassez - vous , vous ne fçauriez
mieux faire.
Vous ferez Belles-sœurs ; mais sur-tout gardez -
vous ,
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

I S A B E L L E.

Lorsque j'en donnerai , je serai plus secrète.

C L A R I C E.

Une autre fois aussi je serai plus discrète.

L E A N D R E.

Toi , Carlin , à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon Oncle , & partir au plûtôt.

C A R L I N.

Laissez votre Oncle en paix ; Quel diantre de
langage !

Vous devez cette nuit faire un autre voyage :
Vous n'y songez donc plus ? vous êtes marié.

L E A N D R E.

Tu m'en fais souvenir , je l'avois oublié.

C A R L I N.

Ah Ciel ! un jour de nôce oublier une femme !
Cette erreur me paroit un peu digne de blâme :
Pour le lendemain passe, & j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme
lui.

F I N,

1. THEORY



Le Retour imprévu.

L E
RETOUR
IMPREVU,
COMEDIE.

Par MR. REGNARD,

REPRESENTE'E EN 1700.



A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.
M. DCC. X.



ACTE V R S.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

CYDALISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

Mad. BERTRAND, Tante de
Lucile.

M. GERONTE, Père de Clitandre.

MERLIN, Valet de Clitandre.

JAQUINET, Valet de M. Geronte.

M. ANDRE', Usurier.



L E
R E T O U R
I M P R E V U,
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

Mad. BERTRAND, LISETTE.

Mad. B E R T R A N D.



H ! vous voilà ! je suis fort aise de vous rencontrer ! parlons ensemble un peu sérieusement , je vous prie , Mademoiselle Lisette .

L I S E T T E.

Aussi sérieusement qu'il vous plaira , Mad Bertrand .

Mad.

300 LE RETOUR IMPREVU,

Mad. B E R T R A N D.

Scavez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite & des manières de ma Nièce?

L I S E T T E.

Comment donc, Madame ? Que fait-elle de mal, s'il vous plaît ?

Mad. B E R T R A N D.

Elle ne fait rien que de mal ; & le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, & qui la pousserez dans un précipice, où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

L I S E T T E.

— Voilà un discours très-serieux au moins, Madame, & si je répondrois aussi sérieusement, la fin de la conversation pourroit bien faire rire : mais le respect que j'ai pour votre âge, & pour la Tante de ma Maîtresse, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. B E R T R A N D.

Vous avez bien de la moderation !

L I S E T T E.

Il seroit à souhaiter, Madame, que vous en eusiez autant ; vous ne seriez pas la première à scandaliser votre Nièce, & à la décrier comme vous faites dans le monde, par des discours qui n'ont point d'autre fondement, que le dérèglement de votre imagination.

Mad. B E R T R A N D.

Comment impudente ? le dérèglement de mon imagination ! c'est le dérèglement de vos actions qui me fait parler, & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

L I S E T T E.

Comment donc, Madame ? quelle vie faisons-nous, s'il vous plaît ?

Mad.

COMEDIE. 301

Mad. B E R T R A N D.

Quelle ? Y-a-t'il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un sou de revenu !

L I S E T T E.

Nous avons du credit, Madame.

Mad. B E R T R A N D.

C'est bien à elle, d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques !

L I S E T T E.

Est-il défendu de faire fortune ?

Mad. B E R T R A N D.

Et comment la fait-elle, cette fortune ?

L I S E T T E.

Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, se promene ; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

Mad. B E R T R A N D.

Et la reputation se perd de même. Elle vera ce qu'il lui arrivera ; elle n'aura pas un sou de mon bien. Premierement, ma fille unique ne veut plus être Religieuse, je m'en vais la marier ; mon frere le Chanoine, qui lui en veut depuis long-tems, la desheritera ; car il est vindicatif. Patience, patience ; elle ne sera pas toujours jeune.

L I S E T T E.

'Hé vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

Mad. B E R T R A N D.

Oui, fort bien ; & tout le profit qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'Hôpital, & deshonorées encore.

L I S E T T E.

Oh, pour cela, non, Madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad.

302 LE RETOUR IMPREVU,

Mad. B E R T R A N D.

Un bon mariage ! elle va se marier ?

L I S E T T E.

Oui, Madame.

Mad. B E R T R A N D.

A la bonne heure, je ne m'en mêle point,
je la renonce pour ma Nièce ; & je ne prétends
pas aider à tromper personne ; adieu.

L I S E T T E.

Nous ferons bien nos affaires sans vous , ne
vous mettez pas en peine.

Mad. B E R T R A N D.

Je crois que ce sera quelque belle alliance !

L I S E T T E.

Ce sera un mariage dans toutes les formes ;
& quand il sera fait, vous serez trop heureuse
de nous faire la cour , & d'être la Tante de
votre Nièce.

S C E N E II.

M E R L I N , L I S E T T E.

M E R L I N .

B On jour, ma chere enfant ; qui est cette
vieille Madame , avec qui tu étois en con-
versation ?

L I S E T T E.

Quoi ? tu ne connois pas Madame Bertrand,
la Tante de ma Maîtresse ?

M E R L I N .

Si fait vraiment , je ne connois autre ; je ne
l'avois pas bien envisagée.

L I S E T T E.

C'est une femme fort à son aise , qui a de
bon-

bonnes rentes sur la Ville , des maisons à Paris ;
Lucile est fort bien apparentée , au moins.

M E R L I N.

Oui , mais elle n'en est pas plus riche.

L I S E T T E.

Il ne faut desesperer de rien ; cela peut venir : s'il lui mourroit trois Oncles , deux Tantes , trois couples de Cousins germains , deux paires de Neveux , & autant de Niéces , elle se trouveroit une grosse héritiere.

M E R L I N.

Comment diable ! mais sc̄ais-tu bien qu'en tems de peste , cette fille-là pourroit devenir un très-gros parti ?

L I S E T T E.

Le parti n'est pas mauvais dés-à-present ; & la beauté....

M E R L I N.

Tu as raison , sa beauté lui tient lieu de tout , & mon Maître est absolument déterminé à l'épouser.

L I S E T T E.

Et elle , absolument déterminée à épouser ton Maître.

M E R L I N.

Il y aura pent-être quelque tribulation à esfuyer au retour de notre bon homme de Père ; mais il ne reviendra pas si-tôt , nous aurons le tems de nous préparer , & mon Maître ne fera pas malheureux , s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

L I S E T T E.

Comment donc ? que veux-tu dire ?

M E R L I N.

Le mariage est sujet à de grandes revolutions.

L I S E T T E.

Ah , ah ! tu es encore un plaisir visage , de croi-

304 LE RETOUR IMPREVU,
croire que Clitandre puisse jamais se repentir
d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ai élevée!

M E R L I N.

Tant pis.

L I S E T T E.

Une fille belle, jeune, & bien faite.

M E R L I N.

Il n'y a pas là de quoi se rassurer.

L I S E T T E.

Une fille aisée à vivre.

M E R L I N.

La plupart des filles ne le sont que trop.

L I S E T T E.

Une fille sage & vertueuse.

M E R L I N.

Et c'est toi qui l'as élevée?

L I S E T T E.

Parle donc, maraut, que veux-tu dire?

M E R L I N.

Tien, veux-tu que je te parle franchement ?
cette alliance ne me plaît point du tout, & je ne
prévoi pas que nous y trouvions notre compte
ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépen-
se, parce qu'il est amoureux, l'amour rend
liberal, le mariage corrige l'amour ; si mon
Maître devenoit avare, où en serions-nous ?

L I S E T T E.

Il est d'un naturel trop prodigue, pour de-
venir jamais trop œconome. A-t'il donné de
bons ordres pour le regal d'aujourd'hui ?

M E R L I N.

Je t'en répons : trois garçons de la Guerbois.
viennent d'arriver avec tout leur attitail de cui-
sine ; Camel le fameux Camel, marchoit à
leur tête ; l'illustre Forel a envoyé six douzai-
nes de bouteilles de yin de Champagne; com-
me il n'y en a point, il l'a fait lui-même.

L I -

Tant mieux, j'aime la bonne chere : mais voici ton Maître.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN,
LISETTE.

C L I T A N D R E.

H E' bon jour, ma chere Lisette, comment te portes-tu, mon enfant ? que fait ta belle Maitresse ?

L I S E T T E.

Elle est chez elle avec Cydalise.

C L I T A N D R E.

Va, cours, ma chere Lisette, la prier de se rendre au plûtôt ici ; je n'ai d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

L I S E T T E.

Que vous étes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuye à la mort, quand elle ne vous voit point ; elle ne tardera pas, je vous en répons,

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

M E R L I N.

H E' bien, Monsieur, vous allez donc épouser ? Vous voici, grace au Ciel, bien-tôt à la conclusion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait, de terminer ainsi toutes ses affaires ? Mais s'il vous plaît

306 LE RETOUR IMPREVU,
plait, qu'allons-nous faire en attendant le re-
tour de Monsieur votre Pere, qui est en Espagne
depuis un an pour les affaires de son commerce?
& que ferons-nous, quand il sera revenu?

C L I T A N D R E.

Que tu es impertinent avec tes reflexions!
Hé, mon ami, jouissions du présent, n'aions
point de regret au passé, & ne lissons point des
choses fâcheuses dans l'avenir; n'as-tu pas reçû
de l'argent pour moi ces jours passés?

M E R L I N.

Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une
demie année d'avance de ce Fermier, à qui vous
avez donné quittance de l'année entière.

C L I T A N D R E.

Bon.

M E R L I N.

J'ai reçû l'autre semaine dix-huit cens livres
de ce Curieux, pour ces deux grands tableaux
dont votre Pere avoit refusé deux mille écus
quelque tems avant que de partir.

C L I T A N D R E.

Bon.

M E R L I N.

Bon. J'ai encore eu deux cens loüis d'or de ce
Fripier pour cette tapissérie que Monsieur votre
Pere avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille
francs à un inventaire.

C L I T A N D R E.

Bon.

M E R L I N.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchez
pendant son absence, n'est-ce pas?

C L I T A N D R E.

Voilà un petit rafraîchissement qui nous me-
nera quelque tems, & nous travaillerons en-
suite sur nouveaux frais.

M E R -

MERLIN.

Travaillez-y donc vous même ; car pour moi je fais conscience d'être l'instrument & la cheville ouvrière de votre ruine ; c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mil écus , sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams , Usuriers ou Notaires (c'est presque la même chose) qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDE.

Celui qui m'embarrasse le plus , c'est ce persecutant Monsieur André ; & si , je ne lui dois que trois mille cinq cens livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela , mais vous avez fait le billet de deux mille écus . Il a depuis quatre jours obtenu contre vous une Sentence des Consuls ; & il ne seroit pas plaisant , que le jour de la noce il vous fit coucher au Châtelet.

CLITANDE.

Nous trouverons des expedients pour nous parer de cet inconvenient.

MERLIN.

Hé , quel expedient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus sont touchez d'avance ; la maison de la Ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abbatu les bois de la maison de Campagne , sous prétexte d'avoir de la vié : pour moi , je vous avoué que je suis à bout.

CLITANDE.

Si mon Pere peut être encore cinq ou six mois sans revenir , j'aurai tout le tems de réparer par mon économie les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Assurément ; & Monsieur votre Pere , de son côté

308 LE RETOUR IMPREVU,
côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces
trous-là ?

C L I T A N D R E.

Sans doute.

M E R L I N.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces frot-
tisés-là de son vivant qu'après sa mort ; il ne
seroit plus en état d'y remédier.

C L I T A N D R E.

Tu as raison, Merlin.

M E R L I N.

Allez, Monsieur, vous n'avez pas tant de
tort qu'on diroit bien ; Monsieur votre Pere
fera un gros profit pendant son voyage, vous
aurez fait une grosse dépense pendant son ab-
sence : quand il reviendra, de quoi aura-t-il
à se plaindre ? ce sera comme s'il n'avoit bougé
de chez lui ; & au pis aller, ce sera lui qui aura
eu tort de voyager.

C L I T A N D R E.

Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon
pauvre Merlin !

M E R L I N.

Entre nous, ce n'est pas un grand genie que
Monsieur votre Pere ; je l'ai mené autrefois par
le nez, comme vous scavez ; je lui fais accroire
ce que je veux, & quand il reviendroit presen-
tement, je me sens encore assez de vigueur pour
vous tirer des affaires les plus épineuses. Al-
lons, Monsieur, grand'chere & bon feu, le
courage me revient, combien serez-vous à ta-
ble aujourd'hui ?

C L I T A N D R E.

Cinq ou six.

M E R L I N.

Et votre bon ami le Marquis, soi disant tel,
qui vous aide à manger si généreusement votre
bien

bien, & qui n'est qu'un fat au bout du compte,
y sera-t-il?

CLITANDRE.

Il me l'a promis : mais voici la charmante
Lucile, & sa Cousine.

SCENE V.

LUCILE, CYDALISE,
CLITANDRE, MERLIN,
LISETTE.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire , Clitandre , ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; & je serois entièrement perdue dans le monde , si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir , où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres sentimens , belle Lucile , & voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage

CYDALISE.

Je suis caurion de la bonté de votre cœur , & vous touchez au moment de la justifier par vous-même ; mais moi qui n'entre pour rien dans l'avanture , & qui n'ai point en vûë de conclusion , quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci , & que dira-t-on , je vous prie ?

MERLIN.

On dira qu'on se fait pendre par compagnie , & par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser ; mon Maître a tant d'amis , vous n'avez qu'à dire .

310 LE RETOUR IMPREVU, L I S E T T E.

Prenez-en quelqu'un, Madame ; plus on est de fous, plus on rit : allons, déterminez-vous.

M E R L I N.

Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moi ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

C L I T A N D R E.

Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter, & j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

M E R L I N.

Voilà le vrai moyen de le racommoder. Le cœur vous en dit-il ?

C Y D A L I S E.

Non, ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point ; je ne dépends de personne, je veux prendre un mary aussi indépendant que moi.

M E R L I N.

C'est bien fait, il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre Marquis, qui vient au rendez-vous ; je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, CLITANDRE,
LUCILE, CYDALISE,
LISETTE.

L E M A R Q U I S.

S'Ermitage, mon ami. Ah, Mesdames, je suis ravi de vous voir ; vous m'attendiez, c'est

COMEDIE.

311

c'est bien fait , je suis l'ame de vos parties ,
j'en conviens ; le premier mobile de vos plai-
sirs , je le scai ; où en sommes-nous ? le sou-
per est-il prêt ? épouserons-nous ? aurons-nous
du vin abondamment ? allons , de la gayete ,
je ne me suis jamais senti de si belle humeur ,
& je vous défie de m'ennuyer.

C Y D A L I S E.

En verité , Monsieur le Marquis , vous vous
êtes bien fait attendre.

L I S E T T E.

Cela seroit beau , qu'un Marquis fut le pre-
mier au readez-vous ! on croiroit qu'il n'auroit
rien à faire.

L E M A R Q U I S.

Je vous assure , Mesdames , qu'à moins de
voler , on ne peut pas faire plus de diligence ;
il n'y a pas en verité trois quarts-d'heure que
je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce
cheval barbe , & cette jument arabe , que je
mets ordinairement à ma chaise , il n'y a pas
deux meilleurs animaux pour un rendez-vous
de vitesse.

C L I T A N D R E.

Quelle affaire si pressée.....

L E M A R Q U I S.

Et un Postillon un Postillon qui n'est
pas plus gros que le poing , & qui va comme le
vent ; si nous n'avions pas , nous autres , de
ces voitures volantes-là , nous manquerions la
moitié de nos occasions.

L U C I L E.

Et depuis quand , Monsieur le Marquis , vous
mêlez-vous d'aller à Versailles ? il me semble
que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

L E M A R Q U I S.

Hé bien , qu'est-ce , mon cher ? te voilà au
TOM, I, O com-

312 LE RETOUR IMPREVU,
comble des plaisirs , tu vas nager dans les déli-
ces , tu sçais l'intérêt que je prens à tout ce qui
te touche : quelle felicité , lorsque deux coëurs
bien épris approchent au moment attendu
là , qu'on se voit à la queue du roman. Sanga-
ride , ce jour est un grand jour pour vous.

C L I T A N D R E.

Je ressens mon bonheur dans toute son éten-
duë. Mais dis moi , je te prie , as -tu passé ,
comme tu m'avois promis , chez ce Jouallier ,
pour ces diamans ?

L E M A R Q U I S.

Et vous , la belle Cousine , qu'est - ce ? le
cœur ne vous en dit-il point ? il faut que l'exem-
ple vous encourage : ne voulez-vous point , en
vous mariant , payer vos dettes à l'amour & à
la nature : fy , que cela est vilain , d'être une
grande inutile dans le monde !

C Y D A L I S E.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

L E M A R Q U I S.

Ce sera quand il vous plaira au moins , que
nous ferons quelque marché de cœur ensemble ;
je suis fait pour les Dames , & les Dames sans
vanité sont aussi faites pour moi ; je veux être
deshonoré , si je ne vous trouve fort à mon gré :
je me sens même de la disposition à vous aimer
un jour à l'adoration , à la fureur ; mais point
de mariage au moins , point de mariage ; j'ai-
me les amours sans conséquence , vous m'en-
tendez bien.

L I S E T T E.

Vraiment , ce discours-là est assez clair , il
n'a pas besoin de commentaire. Quoi , Mon-
sieur le Marquis

L E M A R Q U I S.

Il n'est pas connoissable depuis qu'il me han-
te ,

te, ce petit homme ; il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mène un peu roide ; mais ces petits Messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux, qu'on leur inspire les manières de Cour, & qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

L U C I L E.

Avez-vous bien des écoliers ?

L É M A R Q U I S.

A propos, où est Merlin, je ne le voi point ici ; c'est un joli garçon, je l'aime, je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écartier les Creanciers, amadoûer des Usuriers, persuader des Marchands, démeubler une maison en un tour de main. Que ton Pere a eu de prevoyânce, d'esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un œconomie aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente comme un sou à un enfant de famille.

S C E N E VII.

MERLIN, LE MARQUIS,
CLITANDRE.

M E R L I N.

Messieurs & Mesdames, quand vous voulez entrer, le souper est tout prêt.

L E M A R Q U I S.

Oui, c'est bien dit, ne perdons point de tems ; je vous disois bien que Merlin étoit un joli garçon : je me sens en disposition louable de bien boire du vin, vous allez voir si j'en

314 LE RETOUR IMPREVU,
tiens raisonnablement ; allons, Mesdames, qui
m'aime me suive.

C L I T A N D R E.

Les momens sont trop chers aux Amans, n'ea
perdons aucun.

S C E N E VIII.

M E R L I N.

V Oila, Dieu merci, les affaires en bon train,
nos amans sont en joie ; fasse le Ciel que
cela dure long-tems ! Mais que vois-je ? voila, je
crois, Jaquinet, le valet de notre bon-homme.

S C E N E IX.

J A Q U I N E T , M E R L I N .

J A Q U I N E T .

A La fin me voila. Hé, bon jour, Merlin,
soyez le bien retrouvé ; comment te por-
tes-tu ?

M E R L I N .

Et vous ; le mal revenu, Monsieur Jaquinet ;
comment t'en va ?

J A Q U I N E T .

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde ; à
la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

M E R L I N .

Comment, vous avez fait un bon voyage :
tu n'es donc pas venu tout seul ?

J A Q U I N E T .

La belle question ! vraiment non ; je suis ar-
rivé

rivé avec mon Maître ; & pendant qu'il est allé avec le Carosse de voiture faire visiter à la Douane quelques ballots de marchandise , il m'a fait prendre les devants pour venir dire à Monsieur son fils , qu'il est de retour en parfaite santé.

M E R L I N.

Voilà une nouvelle qui le rejouïra fort !
qu'allons-nous faire ?

J A Q U I N E T.

Qu'as-tu ? il semble que tu ne me fais guere bonne mine , & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

M E R L I N.

Je ne suis pas celui qu'elle chagrinera le plus : tout est perdu. Et dis-moi , le bon-homme a-t'il affaire pour long-tems à cette Douane ?

J A Q U I N E T.

Non , il sera ici dans un moment.

M E R L I N.

Dans un moment ! où me fourerai-je ?

J A Q U I N E T.

Mais que diable as-tu donc ? parle.

M E R L I N.

Je ne sçaurois. Ah ! le maudit vieillard ! Revenir si mal-à-propos , & ne pas avertir qu'il revient , encore ! cela est bien traître.

J A Q U I N E T.

Te voila bien intrigué ; ce retour imprévu ne dérangeroit-il point un peu vos petites affaires ?

M E R L I N.

Oh non , elles sont toutes dérangées , dépar tous les diables.

J A Q U I N E T.

Tant pis.

M E R L I N.

Jaqinet , mon pauvre Jaquinet , aide-moi

316 LE RETOUR IMPREVU,
un peu à sortir d'intrigue, je te prie.

J A Q U I N E T.

Moi ! que veux-tu que je fasse ?

M E R L I N.

Va te reposer, entre au logis, tu trouveras
bonne compagnie ; ne t'effarouche point, on
te fera boire de bon vin de Champagne.

J A Q U I N E T.

Cela n'est pas bien difficile.

M E R L I N.

Dis à mon maître que son Pere est de re-
tour ; mais qu'il ne s'embarasse point, je vais
l'attendre ici, & tâcher de faire en sorte que
nous puissions. . . Je me donne au diable si je
sc̄ai comment m'y prendre ; dis - lui qu'il se
tienne en repos, & toi commence par t'en-
voyer, & tu t'iras coucher ; bon soir.

J A Q U I N E T.

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te
mets pas en peine.

S C E N E X.

M E R L I N *seul.*

Allons, Merlin, de la vivacité, mon
enfant, de la présence d'esprit. Ceci est
violent : un Pere qui revient en impromptu d'un
long voyage; un fils dans la débauche; sa mai-
son en désordre, pleine de cuisiniers; les ap-
prêts d'une noce prochaine ; il faut se tirer
d'embarras pourtant. Ah ! le voici, tenons-nous
un peu à l'écart, & songeons d'abord aux
moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

S C E-

SCENE XI.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

Enfin après bien des travaux & des dangers, voila, grace au Ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chere maison, & je croi que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN *à part.*

Nous le serions bien davantage à celui de te scavoir encore bien loin d'ici.

GERONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN.

Oui, mais ils n'en ont gueres à ceux qui reviennent si mal-à-propos.

GERONTE.

Je ne veux pas differer davantage à rentrer chez moi, & à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je croi que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.

MERLIN *à part.*

Je le tiens déjà plus que demi mort ; mais il faut l'aborder. (*haut.*) Que vois-je ? juste Ciel ! suis-je bien éveillé ? est-ce un spectre ?

GERONTE.

Je croi, si je ne me trompe, que voila Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment, c'est Monsieur Geronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure : serieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher Maître ?

318 LE RETOUR IMPREVU, GERONTE.

Où c'est moi , Merlin , comment te portes-tu ?

M E R L I N .

Vous voyez , Monsieur , fort à votre service , comme un serviteur fidèle , gay , & gai-lard , & toujours prêt à vous obeir .

G E R O N T E .

Voilà qui est bien ; entrons au logis .

M E R L I N .

Nous ne vous attendions point , je vous assure , & vous êtes tombé des nuës pour nous en vérité .

G E R O N T E .

Non , je suis venu par le Carosse de Bordeaux , où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours . . . mais nous ferons aussi bien . . .

M E R L I N .

Que vous vous portez bien ! quel visage ! quel embonpoint ! il faut que l'air du païs d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge ; vous y deviez bien demeurer , Monsieur , pour votre santé & pour notre repos .

G E R O N T E .

Comment se porte mon fils ? a-t'il eu grand soin de mes affaires ? & mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains ?

M E R L I N .

Oh pour cela , je vous en réponds , il s'en est servi d'une maniere . . . vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires dans un état dont vous serez étonné sur ma parole .

G E R O N T E .

Que tu me fais de plaisir , Merlin , de m'apprendre une si bonne nouvelle ! je trouverai donc

COMEDIE. 319

donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée ?

M E R L I N.

Point du tout, Monsieur.

G E R O N T E.

Comment, point du tout ?

M E R L I N.

Et non, vous dis-je ; ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez, il fuit vos traces, il fatigue son argent à outrance, & si-tôt qu'il a dix pistoles, il les fait travailler jour & nuit.

G E R O N T E.

Voila ce que c'est de donner aux enfans de bonnes leçons, & de bons exemples à suivre; je me meurs d'impatience de l'embrasser : allons, Merlin.

M E R L I N.

Il n'est pas au logis, Monsieur ; & si vous êtes si pressé de le voir....

S C E N E XIII.

M. ANDRE', GERONTE,
MERLIN.

M. A N D R E'.

B On jour, Monsieur Merlin.

M E R L I N.

Votre valet, Monsieur André, votre valet : Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent !

M. A N D R E'.

Sçavez-vous bien, Monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre

O s

Maî-

320 LE RETOUR IMPREVU,
Maitre, & que s'il ne me paye aujourd'hui, je
le ferai coffrer demain, afin que vous le fâchiez.

M E R L I N.

Nous voilà gâtés.

G E R O N T E.

Quelle affaire avez-vous donc...

M E R L I N.

Je vous l'expliquerai tantôt, ne vous mettez
pas en peine.

M. A N D R E'.

Une affaire de deux mille écus qui me sont dûs
par son Maitre, dont j'ai le billet, & en vertu
d'icelui une bonne Sentence par corps, que je
vais faire mettre à exécution.

G E R O N T E.

Qu'est ce que cela veut dire, Merlin?

M E R L I N.

C'est un maraut qui le feroit comme il le dit.

G E R O N T E.

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. A N D R E'.

Oui, justement, Clitandre, un enfant de
famille, dont le pere est allé je ne scâi où, & qui
sera bien surpris à son retour quand il apprendra
la vie que son fils mene pendant son absence.

M E R L I N.

Cela va mal.

M. A N D R E'.

Autant que le fils est joëur, dépensier, &
prodigue, autant le pere, à ce qu'on dit, est
un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.

G E R O N T E.

Que voulez-vous dire avec votre ladre, &
votre fesse-mathieu?

M. A N D R E'.

Ce n'est pas de vous dont je veux parler, c'est
du

COMEDIE. 321

du pere de Clitandre, qui est un folt, un imbecille.

G E R O N T E.

Merlin

M E R L I N.

Il vous dit vrai ; Monsieur, Clitandre lui doit deux mille écus.

G E R O N T E.

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite ?

M E R L I N.

Oui, Monsieur, c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

G E R O N T E.

Comment ? emprunter deux mille écus d'un usurier ; car je vois bien à la mine, que Monsieur est du métier.

M. A N D R E'.

Oui, Monsieur, & je vous croi aussi de la profession.

M E R L I N.

Comme les honnêtes gens se connoissent !

G E R O N T E.

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite ?

M E R L I N.

Paix, ne dites mot ; quand vous scaurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de Monsieur votre fils ; il a acheté une maison de dix mille écus.

G E R O N T E.

Une maison de dix mille écus ?

M E R L I N.

Qui en vaut plus de quinze ; & comme il n'avoit que vingt-quatre mil francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marche, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez : vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage.

G E-

322 LE RETOUR IMPREVU, GERONTE.

Au contraire, je ne me sens pas de joie. Oh ça, Monsieur, ce Clitandre qui vous doit de l'argent est mon fils.

M E R L I N.

Et Monsieur est son Pere, entendez-vous.

M. A N D R E'.

J'en ai bien de la joie.

G E R O N T E.

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus, j'approuve l'emploi que mon fils en a fait, revenez demain, c'est de l'argent comptant.

M. A N D R E'.

Soit, je suis votre valet.

S C E N E XIII.

GERONTE, MERLIN.

G E R O N T E.

E T dis-moi un peu, dans quel endroit de la Ville mon fils a-t-il acheté cette maison?

M E R L I N.

Dans quel endroit?

G E R O N T E.

Oui, il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celui-ci par exemple.....

M E R L I N.

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

G E R O N T E.

Bon, tant mieux; où cela?

M E R L I N.

Tenez, vayez-vous bien cette maison couverte

verte d'ardoise, dont les fenêtres sont rebouchées depuis peu?

G E R O N T E.

Oui, hé bien?

M E R L I N.

Ce n'est pas celle-là; mais un peu plus loin à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle, là.... dans cette autre rue.

G E R O N T E.

Je ne scaurois voir cela d'ici.

M E R L I N.

Ce n'est pas ma faute.

G E R O N T E.

Ne seroit-ce point la maison de Mad. Bertrand?

M E R L I N.

Justement, de Madame Bertrand, la voilà, c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas?

G E R O N T E.

Oui vraiment; mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses heritages?

M E R L I N.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive: il lui est survenu un grand malheur, elle est devenue folle...

G E R O N T E.

Elle est devenue folle.

M E R L I N.

Oui, Monsieur, sa famille l'a fait interdire; & son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. Je m'embourbe ici de plus en plus.

G E R O N T E.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis parti.

M E R L I N.

Elle n'en avoit point.

G E-

324 LE RETOUR IMPREVU,
GERONTE.

Non assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GERONTE.

Je suis fâché de son accident ; mais je m'amuse ici trop long-tems, fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN.

Ouf, nous voilà dans la crise.

GERONTE.

Te voilà bien consterné : feroit-il arrivé quelqu'accident à mon fils ?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GERONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence ?

MERLIN.

Pas tout à fait . . . que lui dirai-je ?

GERONTE.

Explique-toi donc, parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes ; n'entrez pas, Monsieur ; votre maison, cette chère maison que vous aimez tant, depuis six mois . . .

GERONTE.

Hé bien, ma maison depuis six mois . . .

MERLIN.

Le diable s'en est emparé, Monsieur, il nous a fallu déloger à my-terme.

GERONTE.

Le diable s'est emparé de ma maison ?

MERLIN.

Oui, Monsieur, il y revient des lutins si lutinants . . . c'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là,

GE-

Tu te moques de moi, cela n'est pas croiable.

M E R L I N.

Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'aient faite: tantôt ils me chatoüilloient la plante des pieds, tantôt ils me faisoient la barbe avec un fer chaud, & toutes les nuits regulierement ils me donnoient des camouflets qui puoient le souphre.

GERONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

M E R L I N.

Point du tout, Monsieur; qu'est-ce qu'il m'en reviendroit? nous avons vû là-dessus les meilleurs devineresses de Paris, la du Vergé même; il n'y a pas moyen de les faire déguerpir: ce diable-là est furieusement tenace, c'est celui qui possede ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GERONTE.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave?

M E R L I N.

Helas! Monsieur, ils ont fouragé par tout.

GERONTE.

Ah! je suis perdu; j'ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

M E R L I N.

Vingt mille francs! quoi, Monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison?

GERONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

M E R L I N.

Ah! voilà ce que c'est, les diables cherchent les tressors, comme vous savez; & en quel endroit?

GE-

326 LE RETOUR IMPREVU, GERONTE.

Dans la cave.

M E R L I N.

Dans la cave, justement, c'est là où ils font leur sabath : ah ! si nous l'avions fçû plutôt ! Et de quel côté, s'il vous plaît ?

G E R O N T E.

A gauche en entrant, sous une grande pierre noire qui est à côté de la porte.

M E R L I N.

Sous une grande pierre noire vingt mille francs ? vous deviez bien nous en avertir, vous nous eussiez épargné bien de l'embaras : c'est à gauche en entrant dites-vous ?

G E R O N T E.

Qui, l'endroit n'est pas difficile à trouver.

M E R L I N.

Je le trouverai bien ; mais fçavez-vous bien, Monsieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

G E R O N T E.

Toute en loüis vieux.

M E R L I N.

Bon, elle en sera plus aisée à emporter ; oh ça, Monsieur, puisque nous fçavons la cause du mal, il ne sera pas difficile d'y remédier, je croi que nous en viendrons à bout, laissez-moi faire.

G E R O N T E.

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de eontes sur ces matieres-là , que je ne fçai qu'en croire : je m'en vais au devant de mes hardes, & je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! on ne fçauoit avoir un peu de bien, que les hommes

mes

mes où le diable ne cherchent à vous l'attraper.

M E R L I N.

Le diable n'aura pas celui-ci:

S C E N E X I V.

L I S E T T E , M E R L I N .

L I S E T T E .

A H! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le pere de ton Maître est arrivé?

M E R L I N .

Cela n'est que trop vrai; mais pour nous en consoler, j'ai trouvé un tresor.

L I S E T T E .

Un tresor.

M E R L I N .

Il y a dans la cave en entrant à gauche sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

L I S E T T E .

Vingt mille francs?

M E R L I N .

Oui, mon enfant, je te dirai cela plus amplement; cours au sac, au sac, c'est le plus pressé.

L I S E T T E .

Mais si....

M E R L I N .

Que le diable t'emporte avec tes si & tes mais: j'entends Monsieur Geronte qui revient sur ses pas, sauve-toi au plus vite, au sac, au sac; nous voila dans un joli petit embarras, & vogue la galere.

S C E -

SCENE XV.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

JE n'ai pas tardé, comme tu vois, j'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici, & je les ai fait demeurer ; parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes balots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN.

Nouvel embarras !

GERONTE.

Je ne la remets pas bien, vien-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, Monsieur ; mais....

GERONTE.

Quoi, mais ?

MERLIN.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais Madame Bertrand y loge encore.

GERONTE.

Elle y loge encore ?

MERLIN.

Où vraiment, on est convenu qu'elle acharveroit le terme, & comme elle a l'esprit foible, elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison, c'est-là sa plus grande folie, voyez-vous.

GERONTE.

Je lui en parlerai d'une maniere qui ne lui fera pas de peine : allons, vien.

MER-

M E R L I N.

Oh pour le coup, tout est perdu.

G E R O N T E.

Tu me fais perdre patience ; je veux absolument lui parler, te dis-je.

M E R L I N.

Hé bien, Monsieur, parlez-lui donc, la voila qui vient heureusement ; mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

S C E N E XVI.

GERONTE, Mad. BERTRAND,
MERLIN.

Mad. B E R T R A N D.

C omment, voila Monsieur Geronte de retour, je pense.

M E R L I N.

Ouï, Madame, c'est lui-même ; mais il est revenu fou, son vaisseau a peri, il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison, cela lui a tourné la cervelle.

Mad. B E R T R A N D.

Quel dommage ! le pauvre homme !

M E R L I N.

S'il s'avise de vous accoster par hazard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira, nous allons le faire enfermer. (*à Geronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa foiblesse, songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

G E R O N T E.

Laisse-moi faire.

Mad. B E R T R A N D.

Il a quelque chose d'égaré dans la vuë.

330 LE RETOUR IMPREVU,

G E R O N T E.

Comme sa phisionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

Mad. B E R T R A N D.

Hé bien, qu'est-ce, Monsieur Geronte, vous voila donc de retour en ce païs-ci ?

G E R O N T E.

Prêt à vous rendre mes petits services.

Mad. B E R T R A N D.

J'ai bien du chagrin en vérité du malheur qui vous est arrivé.

G E R O N T E.

Il faut prendre patience ; on dit qu'il revient des esprits dans ma maison, il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront las d'y demeurer.

Mad. B E R T R A N D.

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire, cela redoubleroit son mal.

G E R O N T E.

Je voudrois bien, Madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mad. B E R T R A N D.

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri, quelle pitié ! je suis à votre service, & ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

G E R O N T E.

Ah ! Madame, je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'est pas si folle que tu disois.

M E R L I N.

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

G E R O N T E.

Dites-moi, Madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent ?

Mad.

Mad. B E R T R A N D.

Je ne pense pas , Monsieur Geronte , qu'on m'ait jamais vuë autrement .

G E R O N T E .

Mais si cela est ; votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire .

Mad. B E R T R A N D.

De me faire interdire , moi ! de me faire interdire !

G E R O N T E .

Elle ne connoît pas son mal .

Mad. B E R T R A N D.

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent , je trouve qu'on a grad tort de vous faire enfermer .

G E R O N T E .

Me faire enfermer ! voila la machine qui se detraque ; ça ça , changeons de propos : hé bien qu'est-ce , Madame Bertrand , êtes-vous fachée qu'on ait vendu votre maison ?

Mad. B E R T R A N D.

On a vendu ma maison ?

G E R O N T E .

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre , & que nous profitions du bon marché .

Mad. B E R T R A N D.

Mon pauvre Monsieur Geronte , ma maison n'est point vendue , & elle n'est point à vendre .

G E R O N T E .

Là , là , ne vous chagrinez point , je prétens que vous y aiez toujours votre appartement comme si elle étoit à vous , & que vous fussiez dans votre bon sens .

Mad. B E R T R A N D.

Qu'est-ce à dire , comme si j'étois dans mon bon

332 LE RETOUR IMPREVU,
bon sens ? allez , vous êtes un vieux fou , un
vieux fou à qui il ne faut point d'autre habita-
tion que les petites maisons ; les petites mai-
sons , mon ami.

M E R L I N .

Etes-vous sage , de vous emporter contre un
extravagant ?

G E R O N T E .

Oh parbleu , puisque vous le prenez sur ce
ton-là , vous sortirez de la maison , elle m'ap-
partient , & j'y ferai mettre mes ballots malgré
vous : mais voyez cette vieille folle !

M E R L I N .

A quoi pensez-vous de vous mettre en colere
contre une femme qui a perdu l'esprit ?

Mad. B E R T R A N D .

Vous n'avez qu'à y venir , je vais vous y at-
tendre : hom , l'extravagant ! Hâtez-vous de
le faire enfermer , il devient furieux , je vous
en avertis.

M E R L I N .

Je ne sçai pas comment je me tirerai de cette
affaire.

S C E N E X V I I .

LE MARQUIS yvre , GERON-
TE , MERLIN .

L E M A R Q U I S yvre .

Q U e veut donc dire tout ce tintamare-là ?
Vient-on , s'il vous plaît , faire tapage à la
porte d'un honnête homme , & scanda-
liser toute une populace ?

G E R O N T E .

Merlin , qu'est-ce que cela veut dire ?

M E R L I N.

Les diables de chez vous font un peu yvrognes, ils se plaisent dans la cave.

G E R O N T E.

Il y a ici quelque fourberie, je ne donne point là-dedans.

L E M A R Q U I S.

Il nous est revenu que le Maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage; seroit-ce vous par avantage?

G E R O N T E.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

L E M A R Q U I S.

Je vous en félicite: c'est quelque chose de beau que les voyages, & cela façonne bien un jeune homme: il faut sçavoir comme Monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre; les jolies manières... ce garçon-là est bien généreux, il ne vous ressemble pas, vous êtes un vilain, vous.

G E R O N T E.

Monsieur, Monsieur....

M E R L I N.

Ces lutins-là sont d'une insolence...

G E R O N T E.

Tu es un fripon.

L E M A R Q U I S.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire de votre absence; votre fils en a pensé mourir de douleur en vérité, il a pris toutes les choses de la vie en dégoût, il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre: richesses, meubles, ajustemens; ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croiable.

MER-

M E R L I N.

Il seroit mort, je croi, de chagrin pendant
votre absence sans cet honnête Monsieur-là.

G E R O N T E.

Hé que venez-vous de faire chez moi, Monsieur,
s'il vous plaît?

L E M A R Q U I S.

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le
disse? j'y viens de boire du bon vin de Champa-
gne, & en fait bonne compagnie; votre fils est
encore à table, qui se console de votre absence
du mieux qu'il est possible.

G E R O N T E.

Le fripon me ruine, il faut aller...

L E M A R Q U I S.

Alte-là, s'il vous plaît, je ne souffrirai pas
que vous entriez là-dedans.

G E R O N T E.

Je n'entrerai pas dans ma maison?

L E M A R Q U I S.

Non, les lieux ne sont pas disposés pour vous
recevoir.

G E R O N T E.

Qu'est-ce à dire?

L E M A R Q U I S.

Il seroit beau, vraiment, qu'au retour d'un
voyage, après une si longue absence, un fils
qui sçait vivre, & que j'ai façonné, eut l'im-
politesse de recevoir son très-cher & honoré
pere dans une maison où il n'y a que les quatre
muraillles?

G E R O N T E.

Que les quatre muraillles! Et ma belle tapis-
serie, qui me coûtoit près de deux mille écus,
qu'est-elle devenue?

LE

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cens livres, c'est bien vendre.

GERONTE.

Comment bien vendre, une tenture comme celle-là.

LE MARQUIS.

Fy, le sujet étoit lugubre, elle représentoit la brûlure de Troye, il y avoit là-dedans un grand vilain Cheval de bois, qui n'avoit ni bouche ni éperons ; nous en avons fait un ami.

GERONTE.

Ah pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentoient quelque chose ?

GERONTE.

Oui, vraiment, ce sont deux originaux d'un fameux Maître, qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement, nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.

GERONTE.

Par délicatesse de conscience ?

LE MARQUIS.

Un homme sage, vertueux, religieux comme Monsieur Geronte : ah ! il y avoit là une immodeste Sabine, décolletée, qui ... fy, ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCENE XVIII.

Mad. BERTRAND, GERONTE,
LE MARQUIS, MERLIN.

Mad. B E R T R A N D.

AH vraiment, je viens d'apprendre de jolies choses, Monsieur Geronte; & votre fils, à ce qu'on dit, engage ma nièce dans de belles affaires.

G E R O N T E.

Je ne sçai ce que c'est que votre nièce, mais mon fils est un coquin, Madame Bertrand.

M E R L I N.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conseils, & qui est cause...

L E M A R Q U I S.

Ne nous plaignons point les uns des autres, & ne parlons point mal des absents, il ne faut point condamner les personnes sans les entendre; un peu d'attention, Monsieur Geronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... d'ailleurs comme dans tout ceci, il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire,

G E R O N T E.

Allez au diable, avec votre galimathias; mais que vois-je! mon sac & mes vingt-mille francs qu'on emporte.

Mad. B E R T R A N D.

C'est cette coquine de Lisette & ma nièce.

G E R O N T E.

Et mon fripon de fils: ah! miserable!

SCENE DERNIERE.

Mad. BERTRAND, GERONTE,
LE MARQUIS, CLITANDRE,
MERLIN.

CLITANDRE.

IL ne faut pas, mon Pere, abuser plus long-
tems de votre credulité : tout ceci est un effet
du zèle & de l'imagination de Merlin pour vous
empêcher d'entrer chez vous, où j'étois avec
Lucile dans le dessein de l'épouser ; je vous de-
mande pardon de ma conduite passée, consentez à ce mariage, je vous prie, on vous rendra
votre argent, & je promets que vous serez con-
tent de moi dans la suite.

GERONTE à *Merlin*.

Ah ! pendard, tu te moquois de moi ?

MERLIN.

Cela est vrai, Monsieur.

Mad. BERTRAND.

Lutile est ma nièce, & si votre fils l'épouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez con-
tent.

GERONTE.

Pouvez-vous donner quelque chose ? & n'êtes
vous pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'est que de ma façon.

GERONTE.

Quoi ? la maison . . .

MERLIN.

Tout cela part de là.

G E R O N T E.

Ah malheureux ! mais... qu'on me rende mon argent, je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

L E M A R Q U I S.

C'est bien dit, cela me plaît, touchez-là, Monsieur Geronte, vous êtes un brave homme, je veux boire avec vous : allons nous remettre à table ; cela est heureux que vous soyez venu tout-à-propos pour être de la noce.

F I N.





Atendez moi sous l'Orme

ATTENDEZ-MOI
S O U S
L'ORME,
COMEDIE.

Par MR. REGNARD.



A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.
M. DCC. X.

A C T E V R S.

DORANTE, Officier reformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe.

A G A T H E, Fille d'un Fermier, amoureuse de Dorante.

P A S Q U I N, Valet de Dorante.

L I S E T T E, Amie d'Agathe.

C O L I N, jeune Fermier, accordé avec Agathe.

Plusieurs Bergers & Bergeres qui étoient priez pour la Nôce de Colin & d'Agathe.

*La Scene est dans un Village de Poitou,
sous l'Orme.*



ATTENDEZ-MOI
SOUS L'ORME,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
DORANTE, PASQUIN.

P A S Q U I N.

Pour m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépense du voyage depuis notre Garnison jusqu'à ce Village-ci, nous y avons déjà séjourné quinze jours sur mes crochets; je vous prie que nous comptions ensemble, & je vous demande mon congé.

D O R A N T E.

O palfambleu, tu prens bien ton tems!

P A S Q U I N.

Hé, puis - je le mieux prendre, Monsieur? Vous venez d'être reformé, il faut bien que vous reformiez votre train.

P 5.

D O .

344 ATTENDEZ-MOI

D O R A N T E.

Pasquin , quitter le service d'un Officier , c'est se brouiller avec la fortune.

P A S Q U I N .

Ma foi , Monsieur , je me suis brouillé avec elle dès le jour que je suis entré chez vous : mais , Dieu merci , je suis au dessus de la fortune ; je veux me tirer du monde.

D O R A N T E.

Le fat ! ô le fat !

P A S Q U I N .

Ouï , Monsieur , j'ai fait depuis peu des réflexions morales sur la vanité des plaisirs mondains : je suis las d'être bien battu & mal nourri ; je suis las de passer la nuit à la porte d'un Lansquenet , & le jour à vous détourner des Grisettes. Je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches , & de m'envoyer au buffet , pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin , Monsieur. Je vais me rendre mary d'une certaine Lifette , qui est le bel Esprit de ce Village-ci. Les plus jolies filles de Poitou la consultent comme un oracle , parce qu'elle a fait ses études sous une Coquette de Paris , c'est là où elle est devenue amoureuse de moi.

D O R A N T E.

Hé , je n'ai point encore trouvé en mon chemin cette Lifette si aimable , j'en fçais mauvais gré à mon étoile.

P A S Q U I N .

Ce n'est pas votre étoile , Monsieur , c'est moi qui ai pris soin de vous cacher Lifette ; je l'ai trouvée trop jolie , pour vous la faire connaître. Mais cette digression vous fait oublier qu'il s'agit entre vous & moi d'une petite règle d'Arithmetique. Il y a huit ans que je vous sers. A vingt-

SOUS L'ORME. 345

vingt-cinq écus de gages, somme totale six cens livres ; sur quoi j'ai reçû quelques coups de canne, coups de pied au cul ; partant reste toujours six cens livres, que je vous prie de me donner présentement.

D O R A N T E.

Quoi ! J'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi ?

P A S Q U I N.

Tout autant, Monsieur.

D O R A N T E.

Un maraut ?

P A S Q U I N.

Ouï, Monsieur.

D O R A N T E.

Huit ans, un Valet à pendre ?

P A S Q U I N.

Ah !

D O R A N T E.

A noyer, à écraser ?

P A S Q U I N.

Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez été jusqu'à présent très-content de mon service, & vous cessez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

D O R A N T E, *se radoucissant.*

Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moi.

P A S Q U I N.

Vraiment, Monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez, c'est moi qui vous demande mon congé ; & les six cens livres.

D O R A N T E.

Non, mon cœur, tu né me quitteras point.

346 ATTENDEZ-MOI

Tu ne scias ce qu'il te faut. La vie champêtre
ne convient point à un intriguant, un fourbe.

P A S Q U I N.

Je scias bien que j'ai tous les talens pour faire
fortune à la Ville; mais je borne mon ambition
à Lifette, à qui j'apporte en mariage les six cens
livres, dont je vai vous donner quittance.

Pasquin tire de sa poche du papier.

D O R A N T E *lui arrêtant la main.*

Peste soit du faquin! tu n'as que tes affaires
en tête. Parlons un peu des miennes. J'épouse
demain la petite Fermière Agathe. J'ai si bien
fait par mon manege, que le pere est à présent
aussi amoureux de moi que sa fille. Elle a dix
mille écus, Pasquin.

P A S Q U I N.

Vous n'avez que vos affaires en tête, repar-
lons un peu des miennes.

D O R A N T E.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures,
& avant que d'y aller, j'ai à régler certaines
choses avec le Notaire.

P A S Q U I N.

Monsieur, il n'y a que deux mots à mon af-
faire.

D O R A N T E.

Le Notaire m'attend, Pasquin.

P A S Q U I N.

Mon congé, & mes gages?

D O R A N T E.

Oh, puisque tu veux absolument que nous
finissions d'affaire ensemble...

P A S Q U I N.

Si ce n'étoit pas pour une occasion aussi pré-
fante...

D O R A N T E.

Il faut faire un effort....,

SOUS L'ORME

347

P A S Q U I N.

Je ne vous importunerois pas..

D O R A N T E.

Quelque peine que cela me fasse...

P A S Q U I N.

Voici la quittance.

D O R A N T E *prenant la quittance.*

Va, je te donne ton congé.

P A S Q U I N.

Et mes gages, Monsieur?

D O R A N T E.

Tu m'attendris, Pasquin, je ne veux pas te voir davantage.

S C E N E II.

P A S Q U I N *seul.*

L E scelerat ! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe : Allons voir ce qui en sera.

S C E N E III.

P A S Q U I N, LISETTE.

P A S Q U I N.

H A, te voilà !

L I S E T T E.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton Maître ?

P A S-

P A S Q U I N.

Peus'en faut. Il ne s'agissoit entre lui & moi que de deux articles. Je lui demandois mon congé & mes gages, il a partagé le differend par moitié, il m'a donné mon congé, & me retient mes gages.

L I S E T T E.

Et tu gardes des mesures avec cet homme-là ? Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage en faveur de mon pauvre frere Colin, à qui Agathe étoit promise ? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le Village. Ce n'étoit que fêtes, danses & chansons préparées pour les noces de Colin & d'Agathe ; & depuis que ton Officier reformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie Fermiere, toute notre galanterie Poitevine est en deuil.

P A S Q U I N.

Je ne manque pas de bonne volonté, mais je considere...

L I S E T T E.

Et moi, je ne considere plus rien. Je suis bien sorti de prier quand j'ai droit de commander. Colin est mon frere, & s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'épousera point Pasquin.

P A S Q U I N.

Ouais ! tu me mets bien librement le marché à la main.

L I S E T T E.

C'est que je ne suis pas comme la plûpart de celles qui font de pareils marchez, je ne t'ai point donné d'arrhes, & je romprai fi...

P A S Q U I N.

Doucement. Ça que faut-il donc faire pour ce petit frere Colin ? As-tu pris des mesures avec lui ?

L I-

L I S E T T E.

Des mesures avec Colin ? Bon ! c'est un jeune Amant à la franquette , qui n'est capable que de se tremousser à contre-tems. Il va , il vient , il pietine , il peste contre son infidelle , & toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute ; enfin , c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer , afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je croi que le voila encore.

S C E N E I V.

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

L I S E T T E.

Q Uoi , petit lutin , tu seras toujours sur mes talons ?

C O L I N.

J'ai sauté par la fenêtre de la salle où tu m'avois enfermé , pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante , par ci , par là , tantia que tout ça ne vaut rien.

L I S E T T E.

Mort de ma vie , si tu...

P A S Q U I N.

Laisse opiner Colin , il me paroît homme de tête.

C O L I N.

Affurément. J'ai trouvé un secret pour qu'Agathe me r'aime ; & j'ai commencé à imaginer...

L I S E T T E.

Et va-t-en achever d'imaginer , laisse-moi exécuter.

C O -

350 ATTENDEZ-MOI

C O L I N.

Q, y faut que ce soit moi qui...

L I S E T T E.

Q, ce ne sera pas toi qui...

C O L I N.

Je te dis que...

L I S E T T E.

Je te dis que tu te taises.

C O L I N..

O, c'est moi qui suis l'amoureux, une fois,
je veux parler tout mon sou.

L I S E T T E.

O, le petit mutin d'amoureux !

C O L I N.

Tenez, si Pasquin me dit que je n'ai pas pu
d'esprit que toi pour ce qui est d'Agathe, je
veux bien m'en retourner dans la salle.

L I S E T T E..

Ecouteons à cette condition.

C O L I N.

C'est que j'ai eune ruse pour faire venir Aga-
the dans eun endroit où je vous cacherai tous
deux.

P A S Q U I N:

Fort bien!

C O L I N.

Et pi, quand a sera là, je lui dirai : ça, gn'a
personne qui nous écoute, n'éti pas vrai, Aga-
the, qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'ai-
miez ? A dira, Oui, Colin; car ça est vrai.
N'éti pas vrai, si redirai-je, que quand vous
me dites ça, je dis moi que les paroles étoient
belle & bonne, mais que ça ne tien guere, à
moins qui n'y ait quelque chose là qui signifie
qu'ou n'oseriez pu prendre d'autre mary que
moi..

S O U S L'ORME. 351

moi. Agathe dira : Oui, Colin. N'est-il pas vrai, ce ly ferai-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre colet étoit défaite, je le soulevis tout doucement, tout doucement...

L I S E T T E.

O, va donc plus vite, j'aime l'expedition.

P A S Q U I N.

Ce recit promet beaucoup au moins ; & nous serons cachez pour entendre tout cela ?

C O L I N.

Affurément. Je ne barguignerai point à lui faire tout dire ; car si a m'épousé, l'épousaille couvre tout, & si non, je suis bien aise qu'on sçache que la recolte appartient à sti qui a défriché la terre. O donc, je dirai à Agathe : N'éti pas vrai, quand j'eu entr'ouvar votre colet, que je pris dessous un papier dans votre sein, & que sur ce papier vous m'aviez fagotté en las d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre.

P A S Q U I N.

Et a dira, oui, Colin.

C O L I N.

O, a dira peut-être que c'est qu'a dormoit : mais je sçai bien qu'a ne faisoit que semblant, car a se réveillit tout juste quand...

L I S E T T E.

Hé bien enfin, quahd elle aura tout dit . . .

C O L I N.

Vous sortirez tous deux de votre cache, & vous lui direz : Agathe, faut qu'ou vous mariiez rien qu'avec Colin tout seul, ou nous allons dire par-tout qu'ous aimez deux hommes à la fois.

O, a ne voudra pas.

L I S E T T E.

O que si, a voudra. Les femmes en font gloire.

C Q-

352 ATTENDEZ-MOI

C O L I N.

Faire gloire d'aimer un autre que fti avec qui
on se marie? Non, gnia point de femme com-
me ça dans tout le monde.

P A S Q U I N.

Colin n'a pas voyagé. C'a, je juge que M.
Colin imagine mieux que nous, mais nous ex-
écuterons mieux que Colin. Partant, condamné
à retourner dans la falle, jusqu'à ce que nous
ayons besoin de lui.

C O L I N.

O! ne vla-t-il pas, qu'il dit comme Lisette,
à cause que... hé là là.

L I S E T T E.

O va donc, ou je ne me mêle plus de tes af-
faires.

C O L I N.

J'y vas, mais j'enrage.

L I S E T T E le poussant..

Hé, va donc.

S C E N E V.

L I S E T T E , P A S Q U I N .

L I S E T T E.

O H, nous voila délivrez de lui. C'a, il s'a-
git de guérir Agathe de l'entêtement où
elle est pour ton Maître.

P A S Q U I N.

Hon, quand l'amour s'est une fois emparé
d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est
difficile de l'en chasser; il se trouve mieux logé
là que chez une Coquette.

L F

L I S E T T E.

J'avouë que les grands airs de ton Maître ont faisi la superficie de son imagination ; mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons, Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre ces mesures que nous avons prises. Comment nous y prendrons-nous ?

P A S Q U I N.

Hom. Attendez, nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allois lui dire que mon Maître veut qu'elle les mette, la coiffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

L I S E T T E.

La voici qui vient, songe à la renvoier chez elle.

S C E N E V I.

A G A T H E , L I S E T T E ,
P A S Q U I N .

A G A T H E .

O U est donc ton Maître, Pasquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

P A S Q U I N .

Vous vous trompez, Madame, mon Maître est trop amoureux pour vous faire attendre.

L I S E T T E .

Je vous avois bien dit que ses empressemens ne dureroient pas.

A G A T H E .

O , c'est tout le contraire , Lifette. Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la fo-

354 · ATTENDEZ-MOI

folle, car il m'a promis que son amour augmenteroit tous les jours , & il m'aimoit déjà bien hier.

L I S E T T E.

En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un François.

P A S Q U I N.

Oui , sur la fin de ce siecle-ci les amans & les saisons se sont bien déréglez ; le chaud & le froid n'y dominent plus que par caprice.

L I S E T T E.

Oh , en Poitou nous avons une règle certaine ; c'est que le jour des noces le Thermometre de la tendresse est à son plus haut degré , mais le lendemain il descend bien bas.

A G A T H E.

Vous voulez me persuader tous deux que Dorante sera inconstant : mais il faudroit que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoi ? quand Colin me disoit tout simplement qu'il me seroit fidelle , je le croyois , & je ne croirois pas Dorante qui est Gentilhomme , & qui fait des sermens horribles qu'il m'aimera toujours ?

P A S Q U I N.

En amour les sermens d'un Courtisan ne prouvent rien , c'est le langage du païs.

L I S E T T E.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie , je vous ferois voir que Dorante....

A G A T H E.

Parlons d'autre chose , Lisette.

P A S Q U I N.

Elle a raison : parlons des beaux habits que mon Maître vous a fait venir.

A G A T

SOUS L'ORME. 353

A G A T H E.

Ah, Pasquin, j'en suis charmée.

P A S Q U I N.

A propos, mon Maître vouloit vous voir aujourd'hui parée.

A G A T H E.

Je voudrois bien l'être aussi, mais je ne scai pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moi, Pasquin, lequel aimera-t'il mieux de * l'innocente ou de la gourgandine?

P A S Q U I N.

La gourgandine a toujours été du goût de mon Maître.

A G A T H E.

Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit, pour inventer de si jolis noms!

P A S Q U I N.

Malepeste, leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de mode qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches, celles qui en ont trop le portent plus bas. Le col long, & les gorges creuses, ont donné lieu à la Steinquerque; & ainsi du reste.

A G A T H E.

Ce qui m'embarasse le plus, c'est la coiffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

P A S Q U I N.

Oh, quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le livre instructif que la Coiffeuse a envoyé

* Deux noms d'habits à la mode.

356 ATTENDEZ-MOI

voyé de Paris. Il s'intitule : *Les Elemens de la Toilette, ou le Système harmonique de la coiffure d'une femme.*

A G A T H E.

Ah ! que ce livre doit être joli !

L I S E T T E :

Et savant.

P A S Q U I N tirant un livre de sa poche.

Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une Table alphabétique des principales pièces qui entrent dans la composition d'une Commode : comme,

*La Duchesse, le solitaire,
La fontange, le chou,
Le tête à tête, la culbute,
Le Mousquetaire, le Croissant,
Le firmament, le dixième Ciel,
La pallissade, & là souris.*

A G A T H E.

Ah, Pasquin ! cherche-moi l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

P A S Q U I N.

C'est ici quelque part : Attendez. Coiffure pour racourcir le visage. Ce n'est pas cela. Petits tours-blonds à boucles fringantes pour les fronts étroits, & les nez longs. Je n'y suis pas. Supplemens ingénieux qui donnent du relief aux joues plates. Ouais ! Cornettes fuyantes, pour faire sortir les yeux en avant. Ha, voici ce que vous demandez. La souris est un petit nœud de n'importe quelle, qui se place dans le bois ; nota qu'on appelle petit bois un paquet de cheveux herissé, qui garnissent le pied de la futaye bouclée. Mais vous lirez cela à loisir. Allez vite arranger votre toilette, je vous envoirai mon Maître si-tôt qu'il aura fini une petite affaire.

A G A -

A G A T H E.

Qu'il ne me fasse pas attendre au moins. Adieu, Lisette.

L I S E T T E.

Adieu, Agathe. On vient à bout de tout en ce monde, quand on sait prendre chacun par son foible. Les hommes par les femmes, les femmes par les habits ; ça il faut à présent nous assurer de ton maître.

P A S Q U I N.

Il est chez le Notaire, il faut qu'il repasse par ici pour aller chez Agathe, & je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiser en veuve.

L I S E T T E.

Recapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien sûr que ton maître n'a jamais vu la veuve ?

P A S Q U I N.

Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle étoit amoureuse de lui. Pour se vanger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il étoit, de faire la passionnée ; en un mot de se moquer de lui, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

L I S E T T E.

Puisque cela est ainsi, je contreferai la veuve comme si je l'étois.

P A S Q U I N.

Tant pis. Car on ne sauroit bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt ?

L I S E T T E.

Ouï.

P A S-

P A S Q U I N.

Voilà mon Maître qui vient.

L I S E T T E.

Amuse-le pendant que je me déguiserai ; & après, tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre, tu la feras écouter notre conversation, laisse-moi faire.

P A S Q U I N *seul.*

Comment lui tournerai-je la chose ? Mais il ne faut pas tant de façon avec mon Maître ; un homme qui se croit aimé de toutes les femmes, en est aisément la dupe.

S C E N E VIII.

DORANTE, PASQUIN.

P A S Q U I N.

Monsieur, Monsieur ?

D O R A N T E.

Ne m'arrête point, Agathe m'attend.

P A S Q U I N.

Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à présent.

D O R A N T E.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour ! Ah ! quand on a le cœur pris...

P A S Q U I N.

Fait comme vous êtes, Monsieur, je n'eusse jamais deviné que l'amour vous feroit perdre votre fortune.

D O R A N T E.

Que veux-tu dire par là ?

P A S-

P A S Q U I N.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

D O R A N T E.

Hé, ne t'ai-je pas dit que la folle est devenue invisible à Poitiers?

P A S Q U I N.

Apparemment elle vouloit éprouver votre constance, lheureux moment est venu; elle est ici, Monsieur.

D O R A N T E.

Est-il possible?

P A S Q U I N.

Il n'y a rien de plus vrai, &c depuis que vous m'avez quitté.... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

D O R A N T E.

Acheve, Pasquin,acheve.

P A S Q U I N.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus, plus ou moins.

D O R A N T E.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achète un Régiment, on est utile au Prince, tu sais qu'un Gentil-homme doit se sacrifier pour les besoins de l'Etat.

P A S Q U I N.

Entre nous, l'Etat n'a pas grand besoin de vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la tête de votre compagnie.

D O R A N T E.

Parlons de la veuve, Pasquin.

P A S Q U I N.

La veuve est venue ce matin de Poitiers pour TOM. I. Q vous

360 ATTENDEZ-MOI

vos beaux yeux , & depuis que vous m'avez quitté , on vient de m'offrir de sa part cent pistoles , si je puis livrer votre cœur.

D O R A N T E .

Je serai ravi de te faire gagner cent pistoles.
J'aime à m'acquiter , Pasquin.

P A S Q U I N .

En rabatant sur les gages.

D O R A N T E .

C'a que faut-il faire , mon cher cœur ?

P A S Q U I N .

On est convenu avec moi , que le hazard amer-
neroit la veuve fous cet Orme dans un quart-
d'heure.

D O R A N T E .

Bon.

P A S Q U I N .

J'ai promis que le hazard vous y conduiroit
aussi.

D O R A N T E .

Fort bien.

P A S Q U I N .

Il faut que vous vous promeniez sans faire
semblant de rien. Elle va venir sans faire sem-
blant de rien. Pour lors vous l'aborderez vous ,
en faisant semblant de rien , elle vous écou-
tera en faisant semblant de rien. Voilà comme
se font les mariages des Thuilleries.

D O R A N T E .

Parbleu , tu es un homme adorable.

P A S Q U I N .

C'a , préparez-vous à aborder la veuve en
petit Maître , cachez-vous un œil avec votre
chapeau , la main dans la ceinture , le coude
en avant , le corps d'un côté , & la tête de
l'autre ; sur-tout , gardez-vous bien de vous pro-
mener

mener sur une ligne droite, cela est trop bourgeois.

D O R A N T E.

Ce maraut-là en fçait presqu'autant que moi,

P A S Q U I N.

'Voici l'occasion, Monsieur, de faire profiter les talents que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah ! si vous pouviez vous souvenir de cette mine que vous fites l'autre jour à la Comedie : là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'avez jamais parlé.

D O R A N T E.

Que tu es badin !

P A S Q U I N.

Voici la veuve, Monsieur, faites semblant de rien. Hém, semblant de rien.

S C E N E I X.

DORANTE, PASQUIN,
LISETTE *en veuve.*

PASQUIN à Dorante, en faisant signe à Lisette.

N'Y a-t'il rien de nouveau en Catalogne ? que dit-on de l'Allemagne ? vous avez reçu des lettres de Flandres ? La promenade est bien déserte aujourd'hui. De quel côté vient le vent ? Mon Dieu, la belle journée !

D O R A N T E.

Pasquin, la veuve soupire.

P A S Q U I N.

Apparemment, c'est pour le défunt.

D O R A N T E.

Il faut un peu la laisser ronger son frein. Elle

362 ATTENDEZ-MOI
est sensible aux bons airs. Je me sers de mes
avantages.

P A S Q U I N.

Vous avez raison, votre geste est tout plein
de mérite, & vous avez encore plus d'esprit
de loin que de près. Si elle vous entendoit chan-
ter, elle seroit charmée, Monsieur ; ne scavez-
vous point par cœur quelque impromptu de
l'Opera nouveau ?

D O R A N T E.

Je vai chanter pour me desennuyer, un pe-
tit air que je fis à Poitiers pour cette charman-
te veuve. Hem.

D O R A N T E chante.

Palsembien, l'Amour est un fat, l'Amour est un fat,
Sans égard pour ma naissance,
Il me fait soupirer, gémir, sentir l'absence,
Comme un Amant du tiers Etat.

Palsembien, l'Amour, &c.

Il n'est point de belle en France
Que je n'aye soumise à ce petit ingrat ;
Et pour toute récompense
Il m'enchaîne comme un forçat.
Palsembien, l'Amour est un fat.

P A S Q U I N après que Dorante a chanté.

Vous êtes l'Amour, Monsieur.

D O R A N T E abordant la venve.

C'est assez la faire languir. Ciel ! quelle avan-
ture, Pasquin ? Je croi que voila mon aimable
invisible dont je te parlois.

P A S Q U I N.

C'est elle-même.

D O R A N T E.

Par quel bonheur, Madame, vous trouve-
t'on dans ce Village ?

L I S E T T E.

J'y venois chercher la solitude, & pleurer
en liberté.

P A S-

SOUIS L'ORME. 363

P A S Q U I N.

Retirons-nous donc, Monsieur : Il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en-dedans.

D O R A N T E.

Je vous l'ai dit cent fois, charmante spirituelle, je suis le Cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des Dames.

L I S E T T E.

Un Cavalier fait comme vous ne scauroit en consoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

D O R A N T E.

Perissent de jalouse toutes les femmes du monde, pourvû que vous vouliez bien....

L I S E T T E.

Ah ! n'achevez pas, Monsieur, je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrois entendre sans horreur ; car enfin il n'y a encore que huit ans que mon mari est mort.

P A S Q U I N.

Ah, Monsieur, vous allez r'ouvrir une playe qui n'est pas encore bien refermée.

D O R A N T E.

Ah, Pasquin, je sens que mon feu se rallume.

L I S E T T E.

Helas ! le pauvre défunt m'aimoit tant !

P A S Q U I N.

Elle parle du défunt, vos affaires vont bien.

L I S E T T E.

Il m'a fait promettre en mourant que je ne
(*En baissant la voix.*)
me remarierois point.

364 ATTENDEZ-MOI

P A S Q U I N.

Profitez du moment, Monsieur : elle est femme ; & puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien foible.

L I S E T T E *begayant.*

Je tiendrai... ma promesse... ou bien...

P A S Q U I N.

Elle begaye, il est temps que je me retire.

S C E N E X.

DORANTE, LISETTE.

D O R A N T E.

V A-t'en. Nous sommes seuls, Madame, a-
cordez-moi donc enfin ce que vous m'a-
vez tant de fois refusé à Poitiers, levez ce
voile cruel....

L I S E T T E.

Monsieur, l'affliction m'a si fort changée...

D O R A N T E.

Hé, je vous conjure....

L I S E T T E *d'un ton de Prétresse.*

Je ne dors point, la fatigue du carosse, la
chaleur, la poussière, le grand jour.... vous
me trouverez laide à faire peur.

D O R A N T E.

Je vous trouverai charmante.

L I S E T T E.

Vous le voulez?

D O R A N T E.

Que vois-je?

L I S E T T E.

Puisqu'il faut vous l'avouer, dès la seconde
fois

fois que je vous vis, je formai le dessein de faire votre fortune, mais je voulois vous éprouver. Ah, cruel ! falloit-il si-tôt vous rebuter ?

D O R A N T E.

Hé ; vous avoïs-je vuë, Madame ?

S C E N E X I.

DORANTE, LISETTE, PASQUIN, AGATHE, *Pasquin amène Agathe pour éconter.*

A G A T H E à part.

C 'Est donc pour cela qu'il me faisoit tant attendre ?

P A S Q U I N à part.

Ecoutez.

D O R A N T E.

Je l'avoné franchement ; à votre refus j'avois baissé les yeux sur une petite Fermière, parce que je trouvois une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction, mais d'honneur, je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoi on se jouë ; & depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point desemparé mon cœur.

A G A T H E à part.

Le traître !

L I S E T T E.

Apparemment que je vous crois, puisque je veux bien vous donner ma main ; mais avant toute chose, il faut que vous diffiez à Agathe, en ma présence, que vous ne l'avez jamais aimée.

D O R A N T E.

En votre présence ?

Q. 4

L I S E T T E.

Quoi, vous hésitez?

D O R A N T E.

Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner; le coup est mortel, Madame, & je dois avoir des ménagemens pour une pauvre petite creature, qui....

L I S E T T E.

Qui?

D O R A N T E.

Qui, puisqu'il faut vous faire la confidence, a eu pour moi certaines faiblesses. Je suis gallant homme.

A G A T H E à part.

Comme il ment.

D O R A N T E.

Mais, Madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse, faut-il d'autres marques de mon amour?

L I S E T T E.

Au moins, je vous ordonne d'aller tout présentement rompre l'engagement que vous avez avec le père.

D O R A N T E.

Oh, pour cela volontiers.

L I S E T T E.

Allez promptement, & revenez dans une demi-heure m'attendre sous cet Orme.

D O R A N T E.

Je vais vous satisfaire.

L I S E T T E.

Sous l'Orme au moins.

SCENE XII.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE *n'osant aborder la venne.*

IL faut que je fçache d'elle.... Mais me ferai-je connoître après ce qu'on lui vient de dire de moi?

LISETTE.

Mon Dieu, la jolie mignonne ! quelle est aimable ! me voulez-vous parler ?

AGATHE *n'osant l'aborder.*

Non.

LISETTE.

Mais je crois vous avoir vu quelque part.
N'êtes-vous pas la belle Agathe ?AGATHE *n'osant l'aborder.*

Je ne fçai pas.

LISETTE.

Ne craignez rien, ma bouchonne, vous m'aviez enlevé mon Amant, mais je suis déjà vengée, puisqu'il vous a sacrifiée à moi.

AGATHE.

Le traître !

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée, n'est-ce pas, de perdre un si joli petit homme ?

AGATHE.

Je ne suis que fâchée de ce qu'il vous vient de dire des fausses de moi, il dit que j'ai eu des foiblesse pour lui ; ah ! ne le croiez pas au moins, Madame, c'est un méchant qui en dira tout autant de vous.

LISETTE rit.

Ha ha !

Q's

AGA-

368 ATTENDEZ-MOI

A G A T H E.

Vous riez : est-ce que vous me soupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

L I S E T T E.

Dorante ne sçauroit mentir , il est Gentilhomme.

A G A T H E.

Que je suis malheureuse ! Quoi vous croiez . . .

L I S E T T E *se dévoilent.*

Oui , je croi . . .

A G A T H E.

C'est Lisette !

L I S E T T E.

Je croi , comme je l'ai toujours cru , que vous êtes fort sage , & que Dorante est le plus grand scelerat . . . Mais je suis contente , vous avez tout entendu. Ce n'est pas sa faute , comme vous voyez , si je ne suis qu'une fausse veuve. Hé bien , que vous dit le cœur présentement ?

A G A T H E.

Helas ! j'ai trahi Colin. Colin m'aime-t-il . encore ?

L I S E T T E.

Il fera tout comme s'il vous aimoit ; & si-tôt que vous lui aurez dit un mot , il ne songera plus qu'à se vanger de Dorante.

A G A T H E.

Ah ! qu'il ne s'y joue pas. Dorante m'a dit qu'il étoit bien méchant.

L I S E T T E.

Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute notre petite société galante.. Il sera berné , qu'il ne manquera rien.

SCE.

SCENE XIII.

COLIN, LISETTE, AGATHE.

COLIN *sans appercevoir Agathe.*

P Asquin me vient de dire que tout alloit bien pourvû que je patientisse ; mais quand je devrois tout gâter, je ne ferois plus me tenir en place. Je sis trop amoureux.

AGATHE *fâchée d'avoir trahi Colin.*

Ah ! Colin, Colin !

COLIN *appercevant Agathe.*

Ce n'est pas de vous au moins, que je dis que je sis amoureux : Il feroit bau var que j'aimisse encore eune... ingrate !

AGATHE.

Il est vrai..

COLIN..

Eune... infidelle !

AGATHE.

Ouï, Colin.

COLIN..

Eune changeuse !

AGATHE.

Helas ! je n'aime pas trop à changer, mais c'est que cela me vint malgré moi tout d'un coup, parce que je n'avois jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Ouï, vous êtes une traitresse.

AGATHE.

Oh, pour traitresse, non. Ne vous avois-je pas averti que je voulois aimer Dorante ?

C.O-

370 ATTENDEZ-MOI

C O L I N *étonfant de colere.*

Eune... aouf, gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

A G A T H E.

Ah ! Colin ! que je suis fâchée...

C O L I N.

Ah ! que je sis aise, moi !

L I S E T T E.

Vous allez user toute votre tendresse, gardez-en un peu pour quand vous serez mariez, vous en aurez besoin. C'a, Dorante va venir m'attendre sous l'Orme, nous avons resolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette & Licas nous doivent aider, ils sont-là tout prêts, les voici. Qui vous a donc avertis qu'il étoit tems ?

S C E N E X I V.

LISETTE, COLIN, AGATHE,
NANETTE, LICAS, PIERROT.

N A N E T T E.

Nous avons vu de loin qu'elle se laissoit bai-
ser la main par Colin, nous avons jugé...

C O L I N.

C'est signe qu'al a retrouvé l'esprit qu'al a-
voit perdu.

A G A T H E.

Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir été
trompée par un homme !

N A N E T T E.

Helas ! à qui est-ce de nous autres que cela
n'arrive point ? Mais nous allons faire voir à ce
petit Coquet de Dorante, qu'il ne sçait pas son
métier, puisqu'il donne le tems à une fille de
faire des reflexions.

SOUS L'ORME. 371

L I S E T T E.

Tous vos petits rôles de railleries sont-ils
prêts ?

N A N E T T E.

Bon ! notre Licas & notre Pierrot feroient un
Opera en deux heures.

L I S E T T E.

Ouï, je vais vous donner votre rôle.

N A N E T T E.

Voici Dorante, retirez-vous, c'est à moi à
commencer.

Ils se retirent, Dorante vient au rendez-vous que la veuve lui a donné.

S C E N E X V.

DORANTE, NANETTE,
LICAS, &c.

D O R A N T E.

V Oici à peu près l'heure du rendez-vous ;
J'ai bien fait de ne point voir ni le pere ni
la fille ; si la veuve m'alloit manquer, je ferois
bien-aise de retrouver Agathe. J'entens des Vil-
lageois qui chantent, laissons-les passer.

N I C A I S E finissant une Chanson à une Pay-
sanne qui le fuit.

N A N E T T E.

Mon pauvre Nicaise, tu perds ton tems & ta
chanson. Il est vrai que je t'ai aimé, mais c'est
justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce
sont là nos règles.

N I C A I S E chante.

*Lors que tu me promis sous cet Orme fatal,
Que je triompherois bien-tôt de mon Rival,*

372 ATTENDEZ-MOI

*Tu m'en voulus donner une preuve certaine.
Ah ! que n'en ai-je profité !
Je ne serois plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.*

N A N E T T E.

*Il est vrai que ma franchise
Fut surprise*

*Par tes discours trompeurs, & par ton air charmant ;
Mais j'ai passé l'œcueil du dangereux moment.
J'ai pensé faire la sottise,
Tu n'em'as pas prise au mot,
Tu seras le fut, tu seras le fut, tu seras le fut.*

D O R A N T E.

*Ces Poitevines sont galantes naturellement ;
mais la veuve tarde beaucoup.*

S C E N E XVI.

DORANTE, PASQUIN.

P A S Q U I N.

AH, Monsieur, nous joüons de malheur.

D O R A N T E.

Qu'y a-t-il donc ?

P A S Q U I N.

La veuve est partie, Monsieur ; une de ses tantes est venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrette a pu faire, c'est de sortir la tête par la portiere du carosse, & de me faire signe de loin, qu'elle ne laisseroit pas de vous aimer toujours.

D O R A N T E.

Se seroit-elle moquée de moi ?

P A S-

P A S Q U I N.

Monsieur, j'ai scellé votre Anglois, le voila attaché à la porte ; si vous voulez suivre le catastrophe, il n'est pas encore bien loin.

D O R A N T E.

Pasquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, & conclure avec elle. La voici justement.

S C E N E X V I I.

D O R A N T E, A G A T H E,
P A S Q U I N.

A G A T H E à part.

J'E vais bien me moquer de lui. Ha vous voilà, Monsieur, il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

D O R A N T E.

Ah pardon, ma charmante, j'ai eu une affaire indispensable.

A G A T H E.

N'est-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité ?

D O R A N T E.

Que dites-vous-là, cruelle, injuste, ingrate ? J'atteste le Ciel . . .

A G A T H E.

Hé là, là, ne jurez-point. Je fçai bien comme vous m'aimez.

D O R A N T E.

Mais vous qui parlez, est-ce aimer, que de pouvoir attendre jusqu'à demain ?

A G A T

374 ATTENDEZ-MOI

A G A T H E.

Hé bien, marions-nous tout à l'heure.

D O R A N T E.

Dites donc au papa qu'il abrège les formalités; ces articles, ce contrat me désespèrent.

P A S Q U I N.

La sorte coutume pour les Amans qui sont bien préfiez!

A G A T H E.

Nous irons dans un moment trouver mon père, & s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tous deux tous seuls.

LE C H O E U R chante derrière le Théâtre.

*Attendez-moi sous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.*

D O R A N T E.

Qu'entens-je?

A G A T H E.

C'est la nôce d'un nommé Colin. Vous ne le connoissez pas?

P A S Q U I N *faisant un saut, va joindre
la nôce.*

Une nôce? ma foi je m'en vais danser.

S C E N E X V I I I .

D O R A N T E , A G A T H E .

D O R A N T E .

Ils s'avancent, cédons-leur la place.

A G A T H E .

Oh, il faut que je sois de cette noce-là.

D O -

SOUS L'ORME. 373

D O R A N T E.

Quoi, vous pouvez differer un moment?

A G A T H E.

Si-tôt que la nôce sera faite nous nous marierons.

L E C H O E U R chante.

Attendez-moi sous l'Orme.

Vous m'attendrez long-tems.

D O R A N T E.

Pasquin, voici bien des circonstances. —

P A S Q U I N.

C'est le hazard, Monsieur.

D O R A N T E.

En tous cas, il faut faire bonne contenance.

(*Dorante se mêle avec les Villageois.*)

Fort bien, mes enfans. Vive la Poitevine, Menuet de Poitou. Courage Pasquin.

On chante.

Prenez la fillette

Au premier mouvement,

Car elle est sujette

Au changement :

Souvent la plus tendre

Qu'on fait trop attendre

Se moque de vous

Au rendez-vous.

P A S Q U I N se mocquant de Dorante.

Nous sommes trahis, on nous berne, Monsieur.

D O R A N T E.

Ceci me confond.

L I S E T T E chante à Dorante.

Vous qui pour héritage

N'avez que vos appas,

L'argent, ni l'équipage

Ne vous manqueront pas ;

Malgré votre réforme

376 ATTENDEZ-MOI, &c.

*La veuve y pourvoira,
Attendez-la sous l'Orme,
Peut-être elle viendra.*

A G A T H E chante à Dorante.

*La fille de Village
Ne donne à l'Officier
Qu'un amour de passage,
C'est le droit du Guerrier;
Mais le Contrat en forme
C'est le lot du Fermier,
Attendez-moi sous l'Orme,
Monsieur l'Avanturier.*

C O L I N chante.

*Un jour notre goulu de Chat
Tenoit la soury sous la pate,
Mais al étoit pour ly tro delicato,
Il la lâchy pour prendre un rat.*

P A S Q U I N.

Voila de mauvais plaisans. Monsieur, votre cheval est scellé.

(*Dorante vient tirer l'épée.*)

P I E R R O T l'arrêtant.

Tout bellement, ou nous ferons sonnet le toxin sur vous.

D O R A N T E.

Je viendrai saccager ce Village-ci avec un Régiment que j'acheterai exprés.

L I S E T T E.

Ce sera des deniers de la veuve.

(*Dorante s'en va.*)

Le Village le poursuit en dançant & chantant,

*Attendez-moi sous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.*

F I N.



60613-2









